





JOURNAL
D'UN
SIMPLE SOLDAT
GUERRE — CAPTIVITÉ
1914 • 1915

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Aux Écoutes de la France qui vient; introduction de M. Émile FAGUET. In-16. 8e édition. . . . . 3 fr. 50
(Chez Bernard Grasset.)

Le matérialisme actuel, par MM. BERGSON, H. POINCARÉ, Ch. GIDE, Ch. WAGNER, Firmin ROZ, DE WITT-GUIZOT, FRIEDEL, Gaston RIOU; préface de Paul DOUMERGUE. In-16. 7e mille (*Bibliothèque de philosophie scientifique*). . . . . . 3 fr. 50
(Chez Ernest Flammarion.)

193-16. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 3-16.



GASTON RIOU

JOURNAL D'UN SIMPLE SOLDAT

GUERRE – CAPTIVITÉ

1914 • 1915

PRÉFACE D'ED. HERRIOT
DESSINS DE JEAN HÉLÈS

Dixième mille



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard Saint-Germain
1916

NOUS

« Si l'on eût ouvert leurs cœurs on y eût moins trouvé la guerre que la justice et l'humanité. »

MICHELET.

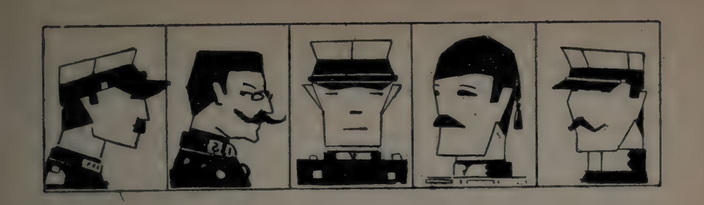
EUX

« Je commence par prendre; il se trouvera bien des cuistres dans mon royaume pour établir mon bon droit. »

FRÉDÉRIC II.

A

GUGLIELMO FERRERO



PRÉFACE

D'ÉDOUARD HERRIOT

POUR LES FRANÇAIS PRISONNIERS

Quelques mois avant la guerre, M. Gaston Riou offrait à nos réflexions, sous ce titre : *Aux écoutes de la France qui vient*, un beau livre, tout plein d'intelligence et de vie, d'une clairvoyance et d'une pénétration qui, de la part d'un jeune homme, surprenaient. Il y célébrait l'action, le combat, l'existence ardente, la régénération des hommes et des pays par la lutte. Habile à interroger le passé de notre France, — (comme elle est émouvante à relire, en ce temps, son étude sur Valenciennes, d'un style si dentelé!) — il méditait devant nous sur nos traditions, et plus spécialement sur la tradition religieuse; mais, tourné de préférence vers le présent et l'avenir, il luttait de toute son énergie et de tout son talent contre

les pessimistes, contre les prophètes de la décadence, contre les détracteurs de la France contemporaine. Il protestait contre le prétendu déclin des races latines.

L'un de ses chapitres se présente comme une sorte de réponse aux théories de Gobineau ou de Chamberlain. Réponse un peu courte, peut-être, mais d'un si ferme accent, d'une logique si pressante qu'on apercevait déjà tout ce que l'on pouvait attendre d'un esprit à ce point sain et fort.

« Loin que la vie des peuples, écrivait M. Gaston Riou, suive la trajectoire régulière inventée par les professeurs pangermanistes, elle est une série de crises qu'on peut traverser plus ou moins heureusement selon la sagesse des chefs et dont les plus graves peuvent être les plus fécondes ».

Philosophe et poète tout ensemble, (ces deux mots résument et définissent sa culture), ce jeune interprète de la conscience française évoquait pour la patrie des lendemains splendides, signalait une concentration silencieuse de forces morales, marquait, après plusieurs autres, la tendance de la nouvelle France vers un réalisme pratique et constructeur. Appliquée à la politique et à la morale comme aux lettres, cette conviction, honnête, ingénue, sensée, méfiante pour tous les excès, lui suggérait une notion du patriotisme non point exclusive ou brutale mais généreuse et humaine, selon le génie même de notre pays.

M. Gaston Riou a été un guide, à la fois

discret et sûr, pour la jeunesse idéaliste et patriote tout ensemble qui se sacrifie sur les champs de bataille. On ne saurait lui contester cet honneur; il nous souvient du plaisir avec lequel nous lisions, à la veille de l'immense conflit, ces pages d'une gravité précoce, éclairées par l'analyse, équitables pour des efforts même divergents, et, jusque dans la passion, sereines. Nul romantisme de forme ou d'idées; nulle rhétorique; l'horreur du matérialisme cependant; une jeune raison, toute française, dirigeait cette dialectique dont l'expérience a vérifié les conclusions.

Sur cet esprit quelles influences? Charles Péguy? Romain Rolland? Il a jugé l'un et l'autre avec discernement. Si j'osais dire les souvenirs que je garde sur le premier et sur les convulsions de son adolescence, déjà héroïque, je m'associerais par des faits au témoignage touchant que porte sur lui Gaston Riou. Sur le second, quand il lui prête « un patriotisme visité par tous les souffles universels », ne nous explique-t-il pas, à l'avance, ce qui nous a choqués, troublés et émus à la lecture des paraboles récentes qui nous arrivèrent de Suisse?

Mais, dans la synthèse, Gaston Riou n'est plus que lui-même, par l'impatience de penser et d'agir, par une foi logique plus que lyrique, par une indépendance hardie contre tout servage. Du chaos d'une information étendue, de cette culture encyclopédique et parfois bien formelle que nous donnons aux jeunes gens, il avait extrait, pour ses contemporains autant

que pour lui-même, un credo dont l'article essentiel est le culte passionné de la France, d'une France avant tout vivante et conciliant ses forces d'avenir dans une formule assez large pour dégager, pour régénérer son âme et pour propager dans le monde, par son exemple, le « seul impérialisme de l'esprit ».

*
* *

M. Gaston Riou, simple soldat au cours de la campagne actuelle, a été fait prisonnier.

Ambulancier, il fut mêlé à quelques-uns des épisodes les plus violents de la guerre; de ses ardentes recherches, il est passé, sans transition, à l'action, « étau puissant pour étrangler l'esprit et l'empêcher de délibérer ».

Un an plus tôt, il avait parcouru l'Allemagne, en quête de renseignements et d'impressions, les yeux et l'esprit ouverts, heureux de se heurter à la jeunesse allemande, d'échanger avec elle des paradoxes et des vérités : rencontres et discussions compromettantes peut-être au jugement de ces esprits pauvres qui ne cessaient de s'irriter chaque fois qu'un Français patriote allait affronter chez lui l'adversaire; épreuve infiniment féconde pour qui, bravant la violence des sots, sûr de sa fidélité à la foi nationale, ne craignait pas d'aborder le voisin mystérieux et redoutable pour lui arracher tout ou partie de son secret. Gaston Riou discutait avec un Wichert, directeur du Musée de Mannheim, audacieux, intelligent, brutal; il

suivait, à travers les camps et les casernes, tel officier d'état-major pour se faire expliquer par lui ce que sont les fondements de la discipline prussienne. Là, un libéralisme exagéré, métaphysique, issu des livres et de la théorie, prompt à l'excès faute de sincérité profonde; ici, au contraire, un esprit de tradition, à forme rigide et sommaire, confirmé par les institutions et inscrit dans les faits : tous les visiteurs de l'Allemagne, au cours des dernières années, ont connu ce troublant spectacle. Le livre si discuté de M. Georges Bourdon, l'*Énigme allemande,* traduit exactement cette double impression.

Le contraste était partout entre le régime, odieusement matérialiste, fondé sur la recherche du résultat, sur le goût d'une sorte de grandeur physique, sur la coordination de tous les efforts vers un but unique et la pensée souvent ardente, souvent excessive en politique, en littérature, en art. Un duel apparaissait possible entre ces deux forces antagonistes. Laquelle des deux préviendrait l'autre? Nous avons maintenant la réponse.

Le passé de l'Allemagne a vaincu son avenir. Quelques heures ont suffi pour cette tâche. En un instant, la pensée allemande s'est mobilisée au service de la violence allemande. L'*Appel des intellectuels*, au jour même où l'histoire l'étudiera sans colère, demeurera l'exemple le plus surprenant d'une abdication totale de l'intelligence d'un peuple au profit d'un maître et de ses immondes soldats. Quoi? Vous vous appelez

Finke, professeur d'histoire; Kipp ou Laband, professeurs de droit; vous vous appelez Hæckel ou Ostwald et vous signez cette phrase : « Il n'est pas vrai que nous ayons violé criminellement la neutralité de la Belgique », ou celle-ci : « Il n'est pas vrai que nos troupes aient brutalement détruit Louvain », ou celle-ci : « Nos soldats ne commettent ni actes d'indiscipline ni cruautés ». Vous vous appelez Gerhart Hauptmann; vous vous réclamiez tantôt de Byron et tantôt du socialisme; vous faisiez étalage de philanthropie; vous avez écrit *les Tisserands*, cet Évangile de l'émeute, et vous signez que « l'armée allemande ne fait qu'un avec le peuple allemand ». Louis Fulda, traducteur de Molière et de Rostand, s'associe à ces insanités. Le vieil historien Karl Lamprecht, dont les larges synthèses nous donnaient l'impression d'une intelligence indépendante, dédaigneuse pour les faiblesses et les préjugés de l'opinion, y souscrit sans hésiter. Sur l'ordre du maître impérial, les théologiens accourent, plus empressés que tous les autres, affolés de servilité.

Une fois de plus, ce qui nous apparaissait comme la pensée allemande s'est effondré, sous la poussée de la violence. Les anathèmes de Nietzsche contre ses compatriotes se sont vérifiés. Comme au temps, raillé par Henri Heine, où les muses allemandes avaient « reçu l'ordre d'entrer au service de la patrie à titre de vivandières de la nationalité germanique », toute indépendance d'esprit a disparu au profit

de la sauvagerie prussienne. La guerre actuelle aura, une fois de plus, révélé le désaccord qui sépare, en Allemagne, la théorie et la pratique, l'idée et le fait. Consultez la plus célèbre autorité juridique de ce pays, Bluntschli, jadis professeur de droit à l'université de Heidelberg. Il vous dira : « La guerre, chez les nations civilisées, ne peut avoir pour but la destruction et le carnage, mais seulement le rétablissement ou le maintien du droit. Il est interdit de tuer inutilement même l'ennemi armé. » Doctrine admirable! Mais qu'on la confronte avec les actes commis, chaque jour, par l'armée allemande, en Belgique et en France! Entre la théorie et le fait, il y a l'abîme; et c'est dans cette contradiction permanente que réside le sophisme essentiel sur lequel toute la prétendue culture allemande s'établit. C'est là, proprement, le *mensonge allemand*.

*
* *

D'un seul élan, nous voici ramenés face à face avec la mort. — Le jeune philosophe d'hier parcourt un champ de bataille, fouille les « nids de blessés », transporte des cadavres; prisonnier, il soigne ses compagnons de captivité et passe huit journées parmi les râles des agonisants. Ce fut votre Nuit de Prague, mon cher Riou. Vous rappelez-vous la belle page, si française, si ingénument héroïque, où le jeune marquis de Vauvenargues à qui Plutarque avait fait une âme, nous conte ses émotions de

retraite : à travers le brouillard, sur la route de verglas et de neige, poursuivis par les cavaliers de Lobkowitz, les Français s'ouvrent un chemin à la hache et la plupart tombent, épuisés de fatigue et de froid, pour ne plus se relever. Mais M. de Vauvenargues ne songe qu'à son honneur. « Celui qui ne risque rien, à qui rien ne manque, écrira-t-il, celui-là, au sein du repos, est inquiet; il cherche les lieux solitaires; *la pensée de ce qui se passe en Moravie* occupe ses jours et, pendant la nuit, il rêve des combats et des batailles qu'on donne sans lui. » Vous êtes allé en Moravie, au pays où l'on rédige officiellement l'ordre d'achever les blessés; vous avez habité le fort Orff, près d'Ingolstadt, moins occupé de votre corps souffrant que de votre pensée toujours active : j'admire que vous ayez pu nous donner déjà, sans passion et presque sans haine, vos jeunes souvenirs.

Et savez-vous à quoi nous fait songer aussi cette galerie de tableautins émouvants : *Fontainebleau*, *J'ai une table*, *Dimanche*. Elle nous rappelle un autre soldat écrivain, ce Xavier de Maistre qui, mis aux arrêts pour je ne sais quelle aventure de garnison, — pour un duel, je pense, — compose ce délicieux *Voyage autour de ma chambre* dont notre enfance se délecta.

Mais, en dépit de vos précautions pour éviter le pathétique, à chaque ligne de votre récit, l'émotion nous étreint. Que de fois, à l'époque où vous écriviez ces notes qui s'efforçaient d'être sereines, nous nous sommes interrogés

sur le sort de nos prisonniers! Aujourd'hui, à force de labeurs, il s'est établi entre eux et nous un commerce assez régulier. Les grands blessés, que nous avons vu revenir et que nous avons eu la joie d'accueillir les premiers, ici, dans notre ville de Lyon, — ils nous ont renseignés; nous savons, à peu de détails près, comment nos captifs vivent et ce qu'ils pensent. Nos œuvres, patiemment organisées et de jour en jour perfectionnées, ont brisé en partie le mur qui nous séparait d'eux. Nous pouvons leur faire parvenir des vivres, des vêtements, de la lecture. Le dépouillement attentif de leurs correspondances nous permet de les surveiller. Nous savons lorsqu'ils sont envoyés dans les camps de représailles et nous pouvons, avec de l'énergie, les en faire rappeler. Et puis, nous avons aujourd'hui de nombreux otages. Les récentes victoires de Champagne ont fait refluer vers nous des troupeaux de captifs résignés; en ce jour même où je vous lis, j'en ai vu passer des milliers, entassés dans les wagons d'où s'exhalait leur mélopée mélancolique. Nous tenons de solides gages et nous les tenons bien.

Mais au début, lorsque vous habitiez votre casemate, lorsqu'on vous refusait le droit d'écrire la moindre lettre, lorsque vous souffriez à la fois du silence et de la disette, nous ne savions presque rien de vous. Parfois, un prisonnier, évadé au péril de sa vie, nous apportait quelques lambeaux de nouvelles. Nous lisions avidement les rapports, trop rares et

trop discrets, du Comité international de la Croix-Rouge.

Certes, M. le Conseiller national Eugster, qui visita nos compatriotes, semblait peu disposé à la sévérité pour l'Allemagne. J'oublierai difficilement la définition qu'il nous donne de ces malheureux internés civils entassés à Holzminden dans le pêle-mêle le plus scandaleux : « Ces gens, nous explique M. Eugster, n'avaient plus de maison; ils erraient dans les ruines de leurs villages; ils ont donc été emmenés en Allemagne. Une femme surveillante m'a dit qu'ils recevaient presque tous des nouvelles et pouvaient en donner. » Pour un enquêteur, voilà qui est se contenter de peu.

J'ai, sous les yeux, les menus du camp de Holzminden, du 8 au 15 août 1915. Le prisonnier reçoit chaque jour 300 grammes de pain. Voici la composition de quelques repas du soir. Dimanche : riz, 100 grammes; petit-lait, 100 grammes; sucre, 20 grammes. Lundi : pommes de terre, 700 grammes; hareng mariné, 160 grammes. Mardi : orge, 100 grammes; fruits secs, 50 grammes; sucre, 50 grammes. Samedi : pommes de terre, 700 grammes; lard, 10 grammes. L'Allemand est moins avare pour les punitions et les corvées. Le rapport du camp, à la date du 6 septembre, en contient toute une liste; les arrêts de rigueur sont distribués avec libéralité. J'affirme que, même à l'époque actuelle, le poteau et la schlague fonctionnent dans ce camp.

A Grafenwöhr, M. Eugster entend des prison-

niers qui lui demandent d'obtenir pour eux plus de pain. Il ratiocine. « Le prisonnier, nous explique-t-il, ne peut exiger que d'être nourri suffisamment et c'est le cas. Ce qui est étrange, c'est que ce ne soit que dans les camps bavarois que cette plainte se fasse entendre. Je n'en saisis pas la raison. Il est possible que les Français, internés ici, proviennent d'une autre région de France que ceux qui se trouvent dans le nord de l'Allemagne et soient habitués par conséquent à une autre nourriture. » Ingénieux, mais compliqué! Le moindre grain de mil.... Il est vrai que la « cure d'âme » avait été reconnue partout satisfaisante. Ailleurs, je lis ceci, — qui peut-être, mon cher Riou, vous fera rire : « L'apparence des prisonniers est bonne. *Leur augmentation de poids est parfois importante.* »

Cependant, le deuxième rapport de M. le Conseiller national Eugster était déjà moins idyllique. M. le docteur allemand Kionka a beau déclarer, sous cette forme simple qui demeure l'un des charmes de la science d'outre-Rhin, que chaque prisonnier français reçoit l'équivalent de 2 800 calories, le prisonnier français se plaint. A Quedlinburg, par exemple, comme à Ohrdruf, comme à Giessen, il réclame une nourriture moins sommaire; mais le médecin-major est d'avis qu'elle fournit les calories suffisantes. Et le problème paraît ainsi résolu. Le troisième rapport, écrit à la date du 22 mai 1915, signé à la fois par M. Eugster et par M. le lieutenant-colonel de Marval, avouait enfin : « Cette question angoissante de l'alimentation reste à

l'étude dans plusieurs sphères gouvernementales et n'a point encore trouvé jusqu'ici de solution satisfaisante ». (Page 27 du troisième rapport.)

Ainsi, de l'aveu même des juges les moins prévenus, le gouvernement allemand, si vaniteux de sa bonne administration, n'avait pas encore résolu en mai le problème de l'alimentation des prisonniers. L'histoire enregistrera ce témoignage de deux neutres. Une note récente du ministère des Affaires étrangères confirme nos appréhensions. Nous nous expliquons maintenant pourquoi, des trains de grands blessés, nous avons vu descendre tant de malheureux soldats, hâves, décharnés, tant de tuberculeux qu'il nous faudra reprendre et refaire en des colonies spéciales. Vous voyez si nous avions lieu d'être rassurés.

Mais, autant que de votre santé physique, nous étions inquiets de votre santé morale. Plus d'une fois, il est tombé entre nos mains des exemplaires de ces journaux que l'Allemagne fabrique à l'usage de nos prisonniers. Nous avons pu lire cette *Gazette des Ardennes*, imprimée à Charleville, par le moyen de laquelle ils tentent de démoraliser nos chers frères des pays occupés. Ah! les malheureux, qui doivent subir, chaque jour, cette déformation des idées les plus claires et des faits les plus sûrs; ces dithyrambes en l'honneur de l'Allemagne libératrice; les infamies de Domela Nieuwenhuis; les répugnantes condoléances pour les quatorze cents naufragés du *Lusitania*,

victimes, paraît-il, « du gouvernement anglais et de la Compagnie Cunard », malgré les avertissements « chevaleresques » de l'ambassadeur allemand! Je ne sais rien de plus perfidement hypocrite. La *Gazette des Ardennes* publie, en particulier, la liste des prisonniers français. Elle fait suivre cette publication d'un avis qui mérite d'être livré aux méditations de nos compatriotes : « Les sentiments humanitaires dont s'inspire la publication des noms des prisonniers actuellement internés en Allemagne, n'ont pas été appréciés par tous avec la même équité. Que nous importe! Nos lecteurs ne pensent pas de même qu'on le fait dans certaines rédactions sur les boulevards parisiens. Nous ne laisserons donc pas troubler l'intime contentement que nous éprouvons d'avoir pu contribuer à calmer les inquiétudes de milliers de familles françaises, portant un rayon de joie dans les foyers laissés dans la plus douloureuse incertitude par le gouvernement français, en leur annonçant la bonne nouvelle que leur fils était sain et sauf, se trouvant en captivité allemande aussi heureux que le permettent les circonstances. Aussi sommes-nous persuadés que ces parents, dont nous avons allégé l'angoisse, ne manquent pas d'employer, dans un sentiment d'humaine justice, tout ce qu'ils possèdent d'influence pour obtenir que les prisonniers allemands en Afrique et en France soient traités de la même façon que leurs propres fils en captivité allemande. »

Voilà leur littérature à l'usage des malheu-

reux Français envahis! Combien plus expressifs les documents eux-mêmes! D'après ces Messieurs, nous sommes, nous, les Barbares! Lisez donc cette lettre qu'un prisonnier allemand en France, le soldat Heinrich Sachse, appartenant à la 5e compagnie du 139e régiment, écrit à ses parents, domiciliés à Dessau; j'en respecte toute la naïveté : « Chers parents, ne croyez pas que les Français soient si dépourvus de Kultur! Tout au contraire; car, ici, le service sanitaire est bien plus avancé qu'en Allemagne. Car je vais vous dire notre sort à Mourmelon; car nous gisions là, tous blessés allemands; nos troupes reculaient, abandonnant environ 300 blessés, avec un médecin et trois infirmiers. Voici venir dans les baraquements beaucoup de soldats français qui nous donnèrent la main à tous. Un uhlan, qui avait un bras emporté et auquel manquaient quatre doigts de l'autre main, ne put le faire. Alors, le caporal français lui donna un baiser sur la joue. Alors, tous se mirent à pleurer, jeunes ou vieux. Aucun de nos sous-officiers ne ferait une chose pareille. Ils nous donnèrent aussi tout ce qui leur restait. » Je compare cet aveu, mon cher Riou, à votre récit de l'ambulance surprise.

Et nous avons lu aussi les autres journaux de perfidie et de mensonge : *le Bruxellois*, *la Gazette de Lorraine*, *le Bulletin* de Wesel, plein d'éloges hypocrites à l'adresse des Français, les *Nouvelles hebdomadaires* de Cologne. Alors, c'est surtout votre détresse morale que nous avons plainte.

Pris entre les grossières flatteries et les basses injures, traités tantôt à la manière douce et tantôt à la manière forte, que pensent, que sentent les pauvres prisonniers français?

Votre livre répond; il sera lu avec avidité par leurs familles. Elles suivront, de tout leur cœur, vos alternatives de chagrin et d'espoir. Il faudra, mon cher Riou, envoyer votre livre aux officiers qui commandent les dépôts de prisonniers allemands en France. Et l'on vous croira d'autant plus volontiers, lorsque vous nous apitoyez sur nos compatriotes, que vous aimez à demeurer équitable et que, de toute évidence, la bienveillance demeure le penchant naturel de votre esprit. Vous n'avez pas voulu écrire un pamphlet; vous vous êtes porté, dans vos jugements, jusqu'à l'extrême limite du libéralisme. Quand vous avez rencontré chez l'ennemi des qualités que nous apprécions, vous leur avez rendu justice. Vous avez eu raison. Ce souci de vérité, ce désir d'observer et de noter les nuances, quand il s'en rencontre, rendent plus poignants votre récit et les témoignages qu'il encadre. Les pauvres gens que ces prisonniers! Vous aviez pour vous défendre les ressources qu'un noble esprit trouve en lui-même et, j'imagine aussi, cette crainte assez naïve qu'inspire à tout Allemand l'homme capable de tenir une plume et d'imprimer, quelque jour, ses souvenirs. L'Allemand redoute le document; nous l'avons bien vu par l'effet que produisit sur eux la diffusion chez les neutres du récit salutaire de leurs

atrocités. Quelle polémique interminable n'ont-ils pas instituée sur la brochure de Joseph Bédier? Il est visible qu'on a ménagé en vous l'écrivain, l'intellectuel. Mais, les autres, les simples, les paysans, les ouvriers, comme ils doivent souffrir! Je n'oublierai pas la lettre que vous citez de mon petit voisin de Rive-de-Gier : « J'est eu à regret de vendre ma bague cadeau de ma regretté mère, qu'elle m'avait donnée, l'année avant de mourir, n'ayant pas suffisamment de quoi manger avec ce que l'on me donne... » Quel appel serait plus émouvant!

Car j'en veux venir à une conclusion que vous approuverez, mon ami. Vous nous avez introduits chez les captifs, dans la cité dolente mais ingénieuse à vivre quand même; vous nous les avez montrés réduits à la portion stricte mais généreux jusque dans leur misère. Vous avez interprété leurs sentiments; vous avez, en des traits charmants, fixé le paysage auquel se heurtaient leurs rêveries. Vos pensées de la casemate, elles dépassent bien souvent l'horizon où la guerre nous tient enfermés, comme elles brisaient, là-bas, le mur de la geôle. Vous posez, en passant, ce douloureux problème de la Pologne qui fait réfléchir ceux qui savent. Vous cherchez à définir le petit peuple allemand tel que vous l'avez entrevu chez quelques villageois, chez quelques soldats de garde; il vous a paru paisible, ignorant, résigné; vous nous affirmez qu'il est excédé de la guerre, et que, s'il n'a pas

encore « trahi de fait », il a déjà « trahi dans son âme » : ce sont vos expressions.

Riou, nous reprendrons, si vous le voulez, ces sujets après la bataille. Enfermons-nous aujourd'hui dans le fait et dans la lutte. J'aime votre livre parce qu'il est, au sens profond de ce mot, bien Français; on y chercherait en vain l'inutile injure; il conserve, de la première ligne à la dernière, ce ton de sérénité gracieuse qui fait la séduction de notre race et qui lui assure la sympathie, là même où elle a cessé de vouloir dominer. Point de pathétique; point de mélodrame; l'émotion que vous provoquez vient toute de votre mesure. Mais, nous qui vous lisons, nous avons le droit d'être moins discrets. Celui qui a souffert se grandit en voilant sa souffrance. Et peut-on vraiment souffrir lorsque l'on oppose aux ridicules contraintes de la force les revanches de l'esprit?

Accordons-nous pour que votre livre, en un temps où tout doit servir, soit utile aux malheureux Français qui demeurent emprisonnés. Ils sont plus de deux cent mille. Certains d'entre eux rencontrent ou savent exiger des égards. La grande masse languit, oisive malgré ses efforts pour parer son ennui, travaillée par les fausses nouvelles, exposée bien souvent, — nous le savons, — aux caprices d'un hobereau. Et le cri qui parvient jusqu'à nous est toujours le même : « Nous avons faim ». Ils ajouteront bientôt : « Nous avons froid ». C'est la France qui doit à son honneur de nourrir et de vêtir ce lamentable troupeau! On y travaille; on

coordonne les efforts; les familles s'ingénient et souvent se privent. Mais il reste, sans protection, tous ceux qui n'ont point de famille, tous ceux dont les parents sont trop pauvres ou trop isolés ou trop ignorants pour intervenir utilement; il reste tous nos soldats indigènes, tous ceux qui vinrent des colonies lointaines. Pour ceux-là, nous avons fondé les œuvres collectives de secours que dirige avec tant de bonté active M. le baron d'Anthouard. Dans une assemblée de ces diverses fondations bienfaisantes, j'entendais, hier même, ce grand homme de bien qui a nom Ador et qui, vous le savez, préside la Croix-Rouge internationale, réclamer des vivres, des vêtements, des livres pour les prisonniers. « Voici venir Noël, nous disait-il. En cette nuit de fête humaine et sacrée, le soldat allemand, dans chaque camp, dans chaque tranchée recevra le cadeau du foyer. Français, ajoutait-il, oublierez-vous les vôtres? »

Nous ne les oublierons pas. Nous n'attendons plus rien de l'ennemi; de lui, nous ne voulons plus rien. Eh oui, nous avons pu croire au progrès moral de l'Allemagne, à ses protestations d'humanité. Tout cela n'était que du verbiage. C'était le *mensonge allemand.* La guerre a balayé tout cela. Nous avons eu ce grand malheur d'être sincères et d'écouter trop volontiers le génie de notre race qui nous conseilla toujours la bonté. Mettons notre orgueil à ne compter, pour nos prisonniers, que sur nous-mêmes. Et je souhaiterais davantage. Ces prisonniers russes, dont vous nous avez décrit l'arrivée, ils

sont, pour la plupart, dénués de tout et hors d'état de recevoir la moindre assistance d'un pays non pas indifférent certes, mais trop lointain. Il serait beau que la France les secourût eux aussi, par l'intermédiaire des sociétés de bienfaisance que nos compatriotes ont fondées dans tous les camps. A cela aussi nous travaillons. Puisse votre livre émouvoir les cœurs, éveiller les générosités, conseiller même les sacrifices! Je ne souhaite pas pour vous de plus touchant succès.

Édouard HERRIOT.







INTRODUCTION

2 SEPTEMBRE 1914

RESSOUVENIRS D'UN AUTRE VOYAGE

Me voici donc prisonnier.

Quel voyage! J'en ai l'âme et la gorge amères. Il me prend des nausées d'y penser. A travers la Prusse rhénane, le Palatinat, le Grand-Duché de Bade, le Wurtemberg, la Bavière, durant trois jours et trois nuits, à toutes les gares, et jusque dans les campagnes, des groupes de paysans, des masses sombres de citadins qui hurlent, qui poussent de longues huées, qui trépignent, qui nous menacent du poing, qui détaillent le geste de nous couper le cou, de nous arracher les yeux. Du fond des bourgs, perdus dans les plaines torrides, des bandes d'enfants accourent, brandissant des drapeaux. Ils se rangent le long de la voie. Et quand le train arrive, lent comme un convoi funèbre, ils mendient des képis; ils s'égosillent à crier dans leur langue : « Paris *kaput*! A mort! A mort, les Français! » La vue du brassard de la Croix-Rouge les jette dans une sorte

de fureur épileptique. « A mort! A mort, les ambulanciers! Les voilà ceux qui achèvent nos blessés! » La clameur devient stridente, effroyable, folle. Parfois ils se ruent à l'assaut du train et se heurtent aux baïonnettes allemandes, en faction dans chaque compartiment, qui grognent des menaces.

Les femmes sont plus horribles que les hommes. L'œil meurtrier, la main crispée, qui laboure et déchire comme dans un rêve de tigresse, les naseaux larges et reniflants, les lèvres vineuses, grimaçantes de haine, je n'avais vu nulle part ces figures de damnation, ces groins de Méduses. Qui m'eût dit que des femmes pussent être aussi atroces!... Aux arrêts, d'opulentes matrones s'affairent le long du convoi. Elles tendent aux gardes des cruches de bière, des cigares, des cigarettes, des tartines de confiture, des saucisses fumantes. Malades de fatigue et de faim, nous assistons à ces largesses. « Surtout, ne donnez rien à ces Français! Qu'ils crèvent! » On nous offre de l'eau.

Et partout, sur les gares, sur les clochers, sur les fabriques, sur les tavernes, flottent d'immenses oriflammes. Les carillons répondent aux carillons d'une rive à l'autre. Les gros bourdons des cathédrales éclaboussent de sons les collines. Toute l'Allemagne est en fête, ivre de sang, titubante de victoire.

Est-ce là mon Allemagne de l'an dernier?

Je l'avais parcourue avec Marcel Chabrières comme en pèlerinage. Heidelberg, mon paisible Heidelberg, si aimable à l'ombre de sa ruine auguste et de sa montagne de vignes et de chênes; Marbourg, douce bourgade de professeurs et d'artisans, plus tranquille aux pieds du château du margrave que les os de sainte Elisabeth de Hongrie sous la dalle de l'église; et Dresde, noble ville d'art et de cour; et Munich, vraie Florence teutonne, si gaiement épanouie; et Weimar, sacrée entre toutes, où les maisons voisines de Schiller et de Gœthe mènent discrètement le deuil du siècle d'or, de l'adolescence lyrique et généreuse de l'Allemagne!... Nous nous étions

enchantés de ces riantes cités de l'esprit. Je les vois encore dans l'air fluide de ce dernier printemps, pimpantes, l'accueil jovial, du ciel et de gais nuages plein leurs étangs et leurs rivières ; et, rien que d'y penser, dans la moisissure de ma cave d'exil, il me monte au cœur des bouffées de liberté, de jeunesse et de folie.

Nous avions longé les docks de Cologne et de Hambourg ; nous avions couru les villes westphaliennes, fumeuses et ferrailleuses : Elberfeld, Barmen, Hagen, Essen. Autour des puissants corps de forge de M. Krupp von Bohlen, nous avions admiré ce village de fée qu'est Margaritendorf, où il semble que la brutale industrie moderne ait tenu la gageure d'endormir, le soir, son peuple d'esclaves, dans une retraite d'idylle. Nous avions aperçu de la portière, entre Hambourg et Berlin, dans un paysage de pins et de maigres prairies, Friedrichsruhe, la terre seigneuriale où « l'honnête courtier » qui a fait l'Empire, sommeille, « attendant la résurrection des justes »....

Après la douceur des vieilles cités universitaires, nous nous enivrions de la force de ce monde nouveau, ce monde d'orgueil et d'argent, de sueur et de lucre. Et, même dans Berlin, le hâtif et laid Berlin, nous avions salué l'effort gigantesque d'une nation en pleine sève, ambitieuse, têtue, décidée à éblouir les peuples, à prendre la place d'Athènes, de Rome, de Paris, persuadée d'avoir à régir la terre.

Mais tous me parlaient de paix.

Chargé d'une mission officieuse, je m'étais entretenu avec les hommes en qui la jeunesse allemande reconnaît ses maîtres. Je les avais trouvés unanimes. Ils disaient que leur race avait reçu mission œcuménique ; que, patriote, active, prolifique, elle atteindrait infailliblement à la maîtrise de l'Europe. « Mais pour cela, ajoutaient-ils, il nous suffit de la paix.

— Pourquoi donc armez-vous ?

— Nous n'avons pas de frontières naturelles ; nos

plaines sont ouvertes à l'envahisseur de l'est et de l'ouest; le marchand anglais nous jalouse; la France refuse obstinément notre main tendue; la Russie devient panslaviste. Pris dans un tel étau, quelle autre ressource avons-nous, pour assurer la paix, que d'armer? Mais nous n'avons pas besoin de guerre. Dans vingt ans nous serons quatre-vingts millions, et riches. Croyez-vous qu'il nous faudra dégaîner alors pour jouer dans le monde le rôle qui nous est dû? »

Les libéraux me parlaient ainsi :

M. Simon et M. Wolf, directeurs ou propriétaires des deux premiers journaux d'Allemagne; Māx Weber, d'Heidelberg, l'esprit le plus vivant que j'aie vu; Trœltsch, le grand sociologue; Windelband, le continuateur de Kant et de Fichte; Vossler, le romaniste de Munich, l'émule de nos Ferdinand Bruneau et de nos Joseph Bédier; Liebermann, le célèbre peintre berlinois, qui s'est doublé de Paul Cassirer pour introniser nos impressionnistes en Prusse; Lichtwark, le directeur de la *Kunsthalle* de Hambourg; Naumann, le rédacteur de la *Hilfe*, qui fournit d'idées les hommes de la gauche; mais surtout le plus influent de tous, le Saxon Karl Lamprecht, qui a fait tourner sa vaste histoire de l'Allemagne moderne en une épopée de Guillaume II.

Et la jeunesse, qui est « libérale » outre-Rhin [1], tenait le même langage.

Il me souviendra longtemps de la nuit que nous passâmes à Francfort, avec M. Moritz von Bethmann, cousin du grand chancelier. Quelle ardeur de confiance l'animait! Celui-là, par exemple, n'était pas un mécontent! Il ne se souciait point de « restauration », et, moins encore, au nom d'un Frédéric Barberousse ou

1. Je me rallie absolument, sur ce point, à mon ami François-Poncet. Son petit livre, paru un an avant la guerre, *Ce que pense la jeunesse allemande*, — d'une forme d'ailleurs si nette et si pure — est un vrai document.

d'un grand Frédéric, de jeter l'anathème au temps présent. Il l'acceptait gaillardement, ravi d'y vivre, avide d'en porter sa pleine charge de devoirs et d'espoirs. Mais son allégresse n'était point faraude, ni cocardière.

Je me rappelle exactement ce qu'il répondit à l'accusation de matérialisme que je lançais à l'improviste à la nouvelle Allemagne. Sa repartie fut assez vive et du tac au tac :

« Croyez-vous vraiment, me dit-il, que nous allions nous complaire longtemps dans le matérialisme vaniteux où nous avait plongés la victoire? Vous osez dire cela, à l'heure précisément où Kant et Fichte reviennent en honneur! où nous sommes en train de redécouvrir, tout comme vous, le « temple enseveli », les valeurs intérieures, la foi! Eh bien! souffrez que je vous dise que la jeunesse allemande est plus sérieuse, en ce moment, plus exigeante en fait de nourriture spirituelle, que votre jeunesse d'Agathon et d'*Action française*. Notre cœur ne saurait se résoudre à l'adoration, niaise ou politique, de ce que notre esprit, en toute clairvoyance, a brûlé. Quitte à souffrir plus que vous, nous prétendons que notre cœur et notre esprit conservent la plénitude de leur arbitre, et nous saurons attendre qu'ils s'accordent. Sous prétexte de nostalgie spirituelle, nous ne prendrons point des formules rebattues et ravineuses qui nous contraindraient à bouder et à désapprendre la société que nous ont faite la science, l'histoire, le commerce et la démocratie. Nous n'irons point nous livrer à telles religions vénérables, mais surchargées de débris fossiles et orgueilleuses de leur pétrification, qui ne comprendraient rien à nos scrupules et seraient parfaitement inaptes à féconder notre vie réelle!

« Je ne sais si le renouveau en France consiste à jurer par le moyen âge, ou par le XVII[e] siècle, ou par Bonald et de Maistre, et à vitupérer l'œuvre de 89[1].... Le renou-

1. Beaucoup d'Allemands libéraux ont cru, de bonne foi, que la nouvelle génération française était réactionnaire. Je ne sais pourquoi, mais un jeune homme venant de Paris, et n'affichant

veau allemand, dans ce cas, est aux antipodes. Non certes que nous soyons des iconoclastes! Nous aimons autant que d'autres à nous parer de la tradition. Mais nous prétendons qu'elle ne nous gêne point aux entournures. Nous exigeons qu'elle nous *fasse* ou nous *laisse* vivre. Est-ce là fanfaronnade? Revendiquer le droit de vivre, de penser, de créer, à l'égal des hommes qui fondèrent la tradition du moyen âge et du XVII[e] siècle, n'est-ce pas un droit strict dont l'exercice constitue un véritable devoir? A tort ou à raison, nous croyons qu'un monde nouveau s'élabore. L'œuvre à faire a plus de prix à nos yeux que l'œuvre faite, si antique et auguste soit-elle.

« Je suis d'assez près votre nouvelle littérature politique. Vous l'avouerai-je? Je lui trouve un accent de fronde et de regret. Il me semble qu'elle applique son meilleur effort à dénigrer, à persifler, à priver de « mystique » le régime que vous avez choisi. Notre effort à nous va en sens inverse. Il est tout de construction, d'adaptation, de glorification, de lyrisme. Nous acceptons notre mission nationale. Nous acceptons notre vie présente. Que nos forces continuent à croître, à converger, à se lier. Et vous verrez : à point nommé, elles nous vaudront l'hégémonie; et certes, la plus humaine, la plus pacifique des hégémonies.... »

Nous discourûmes longtemps. Toutes les barrières conventionnelles étaient tombées entre nous. Chacun disait sa vérité, se parlant comme à lui-même, dans cette sorte d'exaltation lucide où plonge parfois une longue veille. Chose étrange, à mesure que nous sentions s'approfondir, par derrière les accords verbaux, les muettes raisons d'antagonisme, nous nous estimions davantage. Les heures s'écoulaient. Les lampes du *Frankfurter Hof* étaient partout éteintes. La nôtre seule brûlait, au fond du grand salon de lecture, faisant danser la fumée de nos cigares, accusant de sa lumière jaune

ni royalisme, ni cléricalisme, passait à leurs yeux pour une exception étonnante.

les traits virils et fins du jeune banquier. Nous sortîmes. Le portier dormait. Les rues étaient désertes. Après ce grand duel de nos rêves nationaux, nous aimions le froid de la nuit. Par la rue antique où Gœthe adolescent, serré à double tour par son père dans une chambre d'angle, guettait le passage de Marguerite, nous gagnâmes les bords du Mein. La première aube éclairait déjà le large miroir de la rivière, peuplé de bateaux immobiles....

Un an a passé. Et maintenant, il y a la guerre entre nos rêves.

Je me souviens de cela comme si c'était hier.

Et je vois aussi, à Leipzig, perchée sur *l'Inselstrasse* parmi les grandes baraques massives des imprimeries, une petite chambre de quatre sous, oh! bien quelconque! presque touchante d'être si simplette, une pauvre laideronne de chambre, avec un reste de café au lait au bord de la table en bois blanc encombrée de papiers, et deux planches au mur, garnies de livres, — une vraie cellule annonçant un maître sans idées vaines, étranger aux gentillesses du siècle. C'est là, qu'ayant tiré le cordon cinq ou six fois, je fus accueilli, un beau matin, par le directeur de l'*Akademische Rundschau*, M. Wilhelm Baum, président des *Etudiants libres*.

Mlle Marianne Lamprecht m'avait désigné ce jeune homme comme une manière de *princeps juventutis*. Son père en faisait grand cas et soutenait ses entreprises. La société qu'il inspirait étendait ses ramifications à toute l'Allemagne des lettres et des sciences. Elle ne groupait que de vrais travailleurs; sa seule existence avait suffi à éteindre dans le ridicule l'éclat des vieux « corps » aristocratiques, petites cours fainéantes où la jeunesse dorée d'outre-Rhin, sous couleur d'études, s'exerce tout le long du jour à boire, à croiser le fer et à cotillonner.

L'aspect de M. Wilhelm Baum m'étonna. Il avait passé en hâte un veston courtaud et râpé sur sa chemise de nuit; ses cheveux étaient défaits; toute sa tournure,

petite et gauche. Les cendres du poêle, répandues par-ci par-là, s'écrasaient sous les pieds. Je regardais la cuillère du déjeuner, mouillée encore, traînant parmi les manuscrits.... A vrai dire, l'homme était à l'avenant du gîte. Pourtant, m'étant assis sur un canapé vétuste, aux ressorts cassés, mon second regard sur ce « prince » fut de sympathie. Je ne sais quelle flamme secrète éclairant ces yeux bleus, ce front ascétique, et toute cette chétive contenance, venait de me révéler, dans ce garçon timide de vingt-cinq ans, une âme forte et haute.

Il me dit lui aussi ses espérances.

Elles différaient à peine de celles de M. Moritz von Bethmann. Mais elles prenaient, sur les lèvres de M. Baum, une ampleur apostolique. Et puis, celui-là n'avait pas d'horreur insurmontable pour la guerre; il jugeait que c'était simplement une dépense inutile; tandis que M. Baum, de toute son âme séculairement travaillée par le radicalisme évangélique, l'exécrait, la qualifiait de barbarie et d'Antichrist.

A une heure, ne pouvant me décider à le quitter, je le persuadai de venir dîner avec moi à mon hôtel. Marcel Chabrières avait passé la matinée au musée, parmi les marbres polychromes de Max Klinger. Il admira que je fusse déjà de plain-pied et presque intime avec cet Allemand.

L'enthousiasme est le pain de la jeunesse. Elle aime l'impossible et n'admet la vie qu'à travers une passion qui l'irise, la nimbe, et la fasse héroïque. Ce repas fut un de ces moments de transfiguration où le monde apparaît malléable et tout imprégné de sève divine. Une vision nous hantait : la vision d'un nouvel âge classique, harmonieux comme le ve siècle grec et le IIIe siècle chrétien, mais plus vaste, plus riche, plus humain, tout brillant de jeunesse, où seraient ordonnées en beauté les conquêtes et les trouvailles, éparses encore, des trois cents dernières années. Allemand et Français, nous nous accordions dans ce rêve. Lui, à vrai dire, entendait que sa nation, reconvertie à la tradition

de Weimar, en serait le maître ouvrier, tandis que j'affirmais que la France n'avait cessé de l'être, et l'était par vocation et nature. Mais cette difficulté nous semblait légère. Nous paraissions beaucoup moins antagonistes qu'émules.

Est-ce donc là, me disais-je quand il fut parti, la jeunesse lettrée d'outre-Rhin! Dans la terre classique du militarisme, n'y aurait-il plus que les vieillards à être des rodomonts?

Quelques semaines après, aux premières primevères, par un de ces après-midi de soleil mouillé qui font éclater les bourgeons gonflés de sève, je me promenais dans les forêts de hêtres qui s'étendent au sud de Munich. Mon compagnon était en verve. De haute taille, trapu, sanguin, la tignasse blonde et dure, le pas conquérant — trente ans environ —, on l'eût dit dans son habitacle naturel parmi ces futaies robustes. Je le voyais en homme des bois. Il me semblait que, dans sa chaire, ce professeur déjà célèbre devait être rude, massif, contondant, tout pareil à un bûcheron à la coupe. Puissant mangeur, puissant buveur, tout rose et rouge de santé, vierge absolument du scepticisme des salons, j'avais eu plusieurs fois l'occasion d'admirer cette structure de cheval normand, en particulier à la *Hofbrauerei* de Munich, où nous avions mêlé force politique aux rasades brunes qu'autorise et encourage en Bavière le vieux roi Ludwig, brasseur en titre, et propriétaire de la plus opulente taverne de l'Empire.

Une promenade à la campagne pousse souvent à des aveux que mille rencontres à la ville, parmi les hommes rusés, n'eussent jamais produits.

Mon compagnon venait de me confesser qu'il appartenait à la « Social-Democratie ». Il n'en était encore que membre secret : il n'est point toléré en Allemagne qu'on revête ensemble, au grand jour, la livrée universitaire et la livrée socialiste. Mais le parti, en disette d'intellectuels, le destinait à la députation. A la première

occasion, il troquerait sa chaise de professeur contre un siège au Reichstag. L'ambition de ressusciter Bebel en sa personne, d'être un nouveau Liebknecht, faisait battre l'aile de ses narines.

Je lui dis, en matière de moquerie, à brûle-pourpoint, comme il me parlait de la mission sociale allemande avec son impétuosité de primitif :

« Avouez que vous nous croyez finis! que la France n'est plus pour vous qu'une vieille belle, le crâne chauve, les lèvres pâles, la peau rugueuse, les dents pourrissantes, le cerveau usé!

— Oh! certes, si j'étais bourgeois, fit-il dans un gros rire, je vous répondrais : non. Car il vous reste votre bas de laine et vos banquiers, choses considérables aux yeux des bourgeois de tous pays.... Mais je suis socialiste, je suis démocrate. Le programme minimum de mon parti est de démolir l'absolutisme prussien et d'appliquer à toute l'Allemagne le régime parlementaire, condition *sine qua non* de tout travail social. Or, vous, vous vous moquez maintenant de ce régime qui est le vôtre. Que voulez-vous que je pense d'une nation qui se repent de sa vertu, qui se moque de sa vraie gloire.

« Nous lisons ici vos Maurras [1]. L'on nous dit qu'ils ont chez vous l'oreille de la jeunesse. Cela nous stupéfie. Cela nous semble du délire, ce reniement gaillard de la tradition qui vous a rendus illustres, qui vous fait encore idolâtrer par ce qu'il y a de plus généreux dans le monde... Est-ce étrange! A l'heure où la force matérielle vous manque, vous devenez, vous, la nation noble, les apologistes forcenés du coup de poing, de la « queue de tigre »; vous prenez pour maître Machiavel; vous souhaitez un Bismarck gaulois; vous vous proclamez royalistes, impérialistes, absolutistes.... Pour moi, je n'établis aucune différence entre votre jeunesse romano-positiviste et nos *echten Deutschen*, ces énergumènes qui étourdissent nos places de leurs

1. Voir la note de la p. 5.

hoch! au kaiser, qui braillent le *Deutschland über alles* à chaque *prosit*, et qui entassent monument sur monument à l'honneur du Moloch militariste, jusqu'à en rendre écrasante et intolérable la vue de nos villes... Les jeunes Français, convertis à l'Allemagne des *Junker*! devenus cousins germains et frères de notre grand butor de Kronprinz! Quelle faillite!... Mais ce nous est une raison nouvelle, à nous, socialistes germaniques, de redoubler d'énergie. Notre mot d'ordre est maintenant très simple : relever et faire triompher en Europe le drapeau de la démocratie que la France a laissé tomber!

— Ainsi, c'est là votre idée de la France, à vous, la gauche allemande?

— A vous le dire franchement, c'est pour nous un dogme que la France généreuse et humaine est morte, mais que le meilleur de son âme est entré en nous. »

Nous marchâmes quelque temps sans mot dire. L'idée ne l'effleurait même pas que ces jugements intrépides eussent pu me choquer, ou me peiner, étant de ces hommes heureux, fréquents en Allemagne, à qui la franchise est légère. Il allait de son pas terrible. Puis gaîment :

« Après tout, s'exclama-t-il, vous faites trop peu d'enfants pour être socialistes. La germination de notre idée exige des foules sombres, se heurtant, se marchant sur les pieds, manquant d'air et d'espace, pullulant sans répit et n'ayant rien à perdre! Votre *Einzweikindersystem* [1] vous condamne à n'être que des bourgeois, et des bourgeois battus!... »

Je ne lui répondis pas. Que lui aurais-je répondu? Il connaissait ma pensée. Il avait été l'un des introducteurs de mes *Écoutes* en Allemagne. Et puis, cela lui faisait tant de plaisir de croire à notre déchéance, d'être bien sûr que l'Allemagne, en matière de démocratie, était désormais sans rivale dans le monde!

1. Le système de n'avoir qu'un ou deux enfants.

Oui, ils *croyaient* tous, ces « jeunes-gauches », fougueusement, à la mission de l'Allemagne.

Mais eux, du moins, pour la légitimer, n'invoquaient pas le *Faustrecht*, le droit du poing, comme les pangermanistes cyniques. Ils ne parlaient pas de conquêtes sanglantes. Ils y pensaient peut-être, mais ces choses brutales — auxquelles l'esprit allemand, même affiné, se résoud sans grand scandale — demeuraient à l'arrière-fond de leur esprit, dans le domaine des possibles, des moindres maux et des fatalités : délices profanes qu'un amoureux platonique s'offense d'envisager, même dans le secret de ses songes. Idéalistés à la façon de Michelet, s'abreuvant aux vins austères de Kant et de Fichte décachetés depuis peu et servis à la ronde, dans les universités, par les nouveaux maîtres, ils se prévalaient seulement du patrimoine moral de 89, tombé chez nous, disaient-ils, en déshérence. A eux désormais de le gérer! N'étaient-ils pas les néophytes juvéniles de cette foi démocratique que les Français dégénérés avaient laissé s'éventer? N'avaient-ils pas épousé passionnément le monde moderne dont l'aurore, combien indécise, s'était risquée d'abord à caresser Paris, terre folle et légère, mais voulait, Dieu merci, ruisseler maintenant son plein midi sur la forte ville de la fidélité, sur Berlin, *treu und fest*, loyal et inébranlable, comme la garde qui veille au Rhin! Oui, *finis Galliæ*! A eux de conduire vers la nouvelle justice la grande caravane universelle! A eux, braves Teutons à l'âme vierge et au sang neuf, de faire à l'avenir les affaires de l'humanité. *Gesta Dei per Germanos*!

Ils pensaient et disaient cela.

L'un de ces jeunes hommes, M. Wichert, directeur du musée de Mannheim, disciple favori de M. Lichtwark, de Hambourg, et de feu le célèbre von Tschoudi, le grand maître de la vie artistique allemande (lequel, naturellement, se brouilla avec Guillaume II, tout comme Bismarck, tout comme Hæseler et Bülow, tout comme les meilleures têtes de l'Empire qui avaient le malheur

d'être douées de personnalité), M. Wichert donc, se trouvait être lié avec notre consul, M. Deschars[1], qui me ménagea une rencontre.

Fils d'un officier pauvre, orphelin de bonne heure, M. Wichert a fait ses études comme il a pu. Sa vie est un roman. Seul au monde; misère; rencontre fortuite d'un Mécène; brusque exode de la science à l'art; encore la misère; patronage inespéré des grands pontifes, von Tschoudi et Lichtwark; sous-conservation de la galerie de peinture de Munich; arrivée des rois mages : une délégation d'aldermann de la ville de Mannhein, moderniste entre toutes, qui lui offre carte blanche pour la création d'un musée; comme entrée de jeu, le jeune messie achète à Paris le meilleur Manet, l'*Exécution de Maximilien*, le portrait de Michelet par Daumier, l'*Homme à la pipe*, le plus fameux des Cézanne; tout Mannheim s'effare devant les prodigalités de son mandataire; celui-ci court se défendre en plein conseil de ville, suffoque les uns par son audace, séduit les autres par sa violence désintéressée, son veston lustré d'usure et sa petite maigreur ardente, pique le patriotisme municipal de tous, si chatouilleux outre-Rhin, leur démontre qu'il ne veut rien moins que faire de Mannheim la première cité artistique d'Allemagne, et enlève à la baïonnette un vote de confiance; peu après, un riche juif lui remet cinq millions dont il fait construire un musée; il fonde un enseignement d'art pour décrasser la bourgeoisie mannheimoise, parvenue, primaire, mais ouverte et éperdue de bonne volonté; ses conférences deviennent le snobisme de la ville; il crée un enseignement similaire pour le peuple; il crée, sur les suggestions de M. Osthaus, grand bourgeois de Hagen, des expositions ambulantes.... Bref, Tschoudi mort, Lichtwark mourant, M. Wichert, incontesté à Mannheim, fait, à vingt-cinq ans, figure d'ordonnateur, de protecteur, d'inspirateur de la vie

1. M. Deschars a été massacré par les Allemands en Belgique, au mois d'août 1914, avec tous les blessés et le personnel de l'ambulance du docteur Sedillot.

artistique en Allemagne. Il est bien décidé à transmuer Mannheim, la commerçante, industrielle et hanséatique Mannheim, Mannheim, la ville champignon, toute rouge de ses briques hâtives, — vraie cité d'Amérique en pleine Europe — en une Jérusalem de l'art nouveau. Il veut que les rues deviennent belles, que leur nom fleure bon la poésie, que les places soient aussi bien ensemblées qu'une maison de Van de Velde ou de Niemeyer. Il fait décréter la démolition du théâtre, vieux de dix ans, bâti en style « Jugend » et déjà ridicule : un concours est ouvert pour l'exécution du remplaçant. Toute la ville s'entête d'art. Un bourgeois est déshonoré s'il n'a pas donné quarante mille francs au musée pour l'acquisition d'un Renoir ou de quelques Gauguin. Que cet apostolat continue, et le peuple de Mannheim fera échec et mat les Athéniens eux-mêmes.

M. Wichert me diait donc :

« Dans l'histoire de l'art, rien n'égale l'élan créateur que la France a déployé durant dix siècles. Le roman, le gothique, tous les gothiques, le renaissant, le baroque, le rococo — l'on ne prend point ces expressions en mauvaise part en Allemagne — le directoire, l'empire : tout cela est français. Vous n'avez cessé d'enfanter des styles, et si élégants, si commodes, d'un goût si sûr qu'ils s'imposaient immédiatement au monde.

« Mais seriez-vous devenus soudain stériles? Vous, la nation innovatrice par excellence, ne sauriez-vous plus que vous copier vous-même? A l'instar de vos nouveaux sociologues, vos marchands de meubles font du Louis XVI, du Louis XIV, de l'Empire; vos maçons font du Louis XVI, du renaissant, du Louis XVI encore. Auriez-vous vraiment cessé de produire des architectes depuis Gabriel et Louis, des ébénistes depuis Boule, des ciseleurs depuis Gouthière? Ou n'aimeriez-vous plus que le vieux, telles ces dames respectables et fatiguées qui ne supportent point un nouveau visage et ne souhaitent que de mourir en paix, entourées des seules choses de leur jeunesse?... Du moins, dit-on souvent ici que la

France n'a point eu la force de survivre à son accouchement prodigieux du monde moderne et qu'elle n'est plus maintenant qu'une belle morte, embaumée au fond d'un musée splendide....

« Pour nous, vous pouvez m'en croire, nous avons le culte de votre tradition d'art. Pendant des siècles, nous n'avons rien trouvé de mieux que de tâcher de nous l'assimiler. Vous avez été à Cassel, à Pilnitz, à Carlsruhe, à Potsdam... : je suis sûr que vous vous êtes senti *chez vous* dans ces résidences royales, qui sont autant de répliques de Versailles.

« Mais j'ai parfois la tentation de penser que cette force créatrice qui était en vous a émigré en Allemagne. Vous avez produit, il est vrai, au cours du XIXe siècle, la plus belle floraison de sculpteurs et de peintres : Delacroix, Rude, Carpeaux, les paysagistes de Barbizon, l'admirable école de Manet, et aujourd'hui Rodin, Degas, Maillol, Jouve, Vallette, les expressionnistes. Oui, c'est certain, si votre art du bâtiment — il est vrai que c'est le maître art, celui qui commande et ordonne tous les autres — est tombé en décadence, votre ébauchoir et votre pinceau demeurent imbattables.

« Mais cela ne vous frappe-t-il pas que, depuis une vingtaine d'années, vos initiateurs trouvent surtout audience en Allemagne? que plusieurs d'entre eux aient dû commencer par être célèbres dans le monde entier avant de récolter dans leur patrie un peu de gloire parcimonieuse, restreinte il est vrai à un groupe de cosmopolites délicats? Cela ne vous étonne-t-il pas qu'un homme comme Van de Velde bâtisse des palais pour nos grands industriels, lui qui végétait à Paris? et que le sculpteur Maillol, le plus pur des Français, ait une place d'honneur dans nos musées, tandis qu'il est presque un inconnu chez vous? Est-ce par sagesse? Est-ce parce que vous êtes trop persuadés que le génie a besoin de souffrir pour produire sa fleur, que vous faites le vide autour de vos meilleurs artistes? Ou est-ce timidité, peur du risque, inintelligence, béotisme?...

Toujours est-il que l'atmosphère française est aujourd'hui moins favorable que la nôtre à la création.

« Tout un public en Allemagne vit de l'espérance d'une nouvelle « culture ». Il n'a certes rien de commun avec le clan pangermaniste. Il compte peu de généraux et de grands bureaucrates. Mais il comprend nos meilleurs lettrés et quelques-uns de nos premiers bourgeois, l'état-major en somme de cette jeune Allemagne, qui est riche, libérale, parlementaire. Chez certains, chez un Stephan Georg, chez un Wolfskehl, chez une Mme Osthaus, cette espérance revêt un caractère ardent et mystique, devient une vraie religion. Oui, tandis que la mode à Paris, du moins à ce qu'on raconte — est nettement réactionnaire [1], ici une sorte de messianisme anime tous les hommes, toutes les femmes qui détiennent l'empire des esprits. Nietzsche a-t-il contribué à cette disposition par son idée de « la transmutation des valeurs »? Je ne sais. L'on attend; l'on aspire; l'on espère.... *Demain* est sacré chez nous. Chacun s'efforce vers des formes de vie et d'art plus amples, plus sincères, plus expressives, plus belles. Chacun s'apprête à faire accueil au papillon merveilleux qui sortira de ces temps larvaires. C'est notre foi que des hommes vont venir, et viennent, qui donneront les canons et les mots d'ordre de la civilisation nouvelle.

« Je vais souvent à Paris pour les grandes ventes; je connais les sourires supérieurs dont nombre de vos critiques apprécient nos essais. Ils font des gorges chaudes aux lignes courbes de nos bâtisses « Jugend ». Et certes, je déteste autant qu'eux cette formule d'architecture. Ne démolissons-nous pas ici un théâtre de ce style dont le ciment est à peine sec! Mais, justement, il nous est loisible, à nous, de démolir nos édifices mal venus. L'on trouve de l'argent en Allemagne, tout l'argent qu'on veut, pour la seule raison d'art. En est-il de même chez vous? Êtes-vous capables de ces sacri-

1. Je le répète, tous les Allemands libéraux le croyaient. A les entendre, nous étions tous autant de répliques de Charles Maurras.

fices à un idéal traduit en lignes de pierre? Non, vous manquez trop de confiance pour cela. Vous croyez en vos banquiers, non en vos artistes. En art, vous n'osez rien; nous, nous osons tout, courant hardiment le risque de nous tromper. Et, à force de bâtir, nous apprenons à bâtir.

« Il y a dix ans, nos inventions étaient mauvaises; aujourd'hui nous avons trouvé une architecture appropriée aux besoins modernes, et belle. Allez voir le Weltheim de Berlin, la maison de M. Osthaus à Hagen, la nouvelle gare de Hambourg. Dans cette dernière ville, faites-vous montrer par M. Schumacher, l'architecte en chef de la République, les plans du magnifique jardin du peuple qu'il vient de dessiner et à la construction duquel on va consacrer quinze millions....

« Ici l'argent est l'allié de l'art, de l'art actuel, vivant, de la création d'art, tandis que, chez vous, l'argent ne collectionne, par prudence, que la beauté antique et tarifée. Oui, je le crois, la France manque de Médicis, et l'Allemagne nouvelle en a à foison. Cela se conçoit si bien! Notre haute bourgeoisie est inquiète, mécontente; elle veut un vrai Parlement qui lui donnerait le pas sur les hobereaux; elle est naturellement progressiste. Votre bourgeoisie, elle, a triomphé; n'ayant plus rien à désirer, il est normal qu'elle redoute la nouveauté, aussi bien la philosophique et l'artistique que la politique.... Je sais que je vais à l'encontre de vos espérances. Mais vous n'y changerez rien : la France est entrée désormais dans la phase conservatrice; c'est nous, maintenant, les créateurs; c'est nous les vrais successeurs de vos maîtres. »

Ainsi, partout le même refrain : l'Allemagne possède l'avenir! Elle est le messie de l'art nouveau; le messie de la cité socialiste; le messie de la pensée moderne; le messie du nouvel âge classique. Elle succède à la vieille France. C'est elle qui réalisera ce que les derniers des grands Français ont rêvé.

Chez tous ces jeunes hommes, l'élite de la nation germanique, bouillonnait une force étrange, éclatait un nationalisme fougueux, pathétique, vraie religion de la primauté allemande. Ils la croyaient fatale. Elle venait et croissait de soi, organiquement, sans qu'aucun accident, belliqueux ou autre, pût ni la précipiter ni l'entraver. Tous rayonnaient d'espoir; tous avaient foi dans le présent, chaude vendange au moût épais, capiteux, dont le parfum enivre, et qui va ruisseler en un vin robuste où boiront les peuples.

Ils étaient sincères quand ils me parlaient de paix.

Certes leur ambition idéaliste se transposait en ambition comptable et brutale chez les hommes d'affaires, les officiers et les bureaucrates. Pour ceux-ci la production allemande devait ruiner la production anglaise, la volonté allemande commander aux chancelleries étrangères. Et l'on n'atteint pas un tel but sans la guerre.

Oui, si l'Europe était déterminée à la soumission! Oui, s'il plaisait au marchand anglais de faire faillite! Oui, si les grands Slaves consentaient à l'asservissement de leurs petits frères de la Drina!... Et, tandis que les jeunes libéraux rêvaient d'hégémonie pacifique, Krupp fondait des 420; les sergents façonnaient les recrues à craindre l'officier à l'égal de Dieu; et l'on forgeait à Berlin des lois militaires que les socialistes eux-mêmes, après quelques cérémonies, votaient en bloc...

Cependant, durant ce voyage, c'est l'existence d'une jeunesse libérale qui m'avait surtout frappé. Cette découverte était si inattendue pour moi! J'étais si sûr qu'il n'y avait, du Rhin à la Vistule, que fracasses et sabretaches!

Je n'avais vu l'armée allemande qu'à Strasbourg, aux *Parole Aufgabe* de la place de Broglie, quand le général transmet au corps des officiers en grande tenue, les consignes et les mots d'ordre. Toute cette assemblée gris-clair, uniformément vêtue, où un simple sous-

lieutenant ne se distinguait pas d'un colonel, faisait des courbettes. La courbette m'avait paru alors le signe distinctif de cette armée — une courbette empressée, réitérée, allant de la tête à l'échine, s'épanouissant dans un sourire à la fois triomphant et humble, martial et naïf, qui voulait dire : « Que je suis donc un homme enviable d'obéir! Que je suis donc un homme enviable de commander! »

Je regardais cela du troisième étage de la salle de rédaction du *Journal d'Alsace-Lorraine*. Et soudain, je compris la féodalité, cette cascade d'autorité absolue et de soumission qui descendait jadis du suzerain jusqu'au serf par la hiérarchie des barons.

Le Rhin franchi, dans les rues des villes allemandes, cette impression s'était accusée, était devenue une hantise. Partout l'adoration béate de l'uniforme, la joie éclatante, éclaboussante, de le porter; partout l'ivresse de commander, égalée seulement par la délectation de se soumettre; partout l'ignorance complète de cette égalité essentielle des hommes, vécue d'abord par le Christ et qui, reconnue, purifie de servilisme la politesse, fait de l'obéissance une collaboration affectueuse et transfigure le pouvoir en service; partout, dans la vie militaire, dans le civil, des seigneurs et des valets, et le même homme à la fois seigneur et valet, le seigneur de ses gens, le valet de ses chefs, — *mais pas de citoyens*. Pas de citoyens; des domestiques, soumis, prêts à tout, marchant au doigt et à l'œil, mécanisés, fiers de l'être, sûrs d'y trouver leur avantage, vaniteux de la taille et de la force de la main de fer dont ils constituaient l'une des innombrables phalanges. J'étais tenté de voir là le trait dominant de la nation allemande. Nation puissante, mais nation étrangère à l'esprit moderne : îlot de moyen âge en pleine Europe libérale; nation redoutable, où l'absolutisme, exorcisé ailleurs en 89, préparait patiemment sa revanche, et d'où jaillirait un jour, bientôt peut-être, l'étincelle d'une guerre mortelle entre la féodalité et la démocratie.

Quelques semaines après la scène du Broglie, M. von Arnim, de l'État-major général prussien, m'accompagnait à travers les casernes de Potsdam et le camp de Döberitz. Les régiments de la garde manœuvraient. Un ordre, un silence absolus, même au repos. Le champ d'exercice n'était qu'une vaste solitude, telles ces usines électriques, immenses, à peine bourdonnantes et désertes. Rien n'y rappelait la vie humaine. De temps en temps un cri rauque; et les manipules sombres avançaient, reculaient, faisaient à droite, à gauche....

« Quelle belle armée d'automates! » fis-je à mi-voix.

— C'est cela, dit M. von Arnim, cueillant ce mot, qui n'était destiné à personne, comme un éloge. Vous, en France, vous développez l'initiative individuelle. Nous, nous la redoutons comme la peste. Tout l'effort de notre instruction va à la briser. Il nous faut seulement des somnambules, faisant tel geste sur telle parole, ne réfléchissant pas, ne réagissant pas, agissant, agissant sans plus, passivement, d'instinct, se déclenchant sous l'ordre, comme un pur sang bien dressé sous une pression de jambe. Pas de pensée! Surtout pas de pensée! Si nous attribuons tant d'importance à l'exécution rigoureuse des mouvements, si nous poussons jusqu'à la manie le goût des évolutions de parade, que vous traitez d'inutiles et de ridicules, c'est qu'elles brisent la pensée, la déroutent, la fatiguent, l'endorment, l'annihilent, réduisent l'être au pur automate. Un homme que l'on a, à force d'entraînement, vidé de pensée : voilà un bon soldat!

« Au combat, l'obéissance automatique et la peur du chef tiennent lieu de courage. Cette doctrine a un inconvénient : nous sacrifierons plus d'hommes que vous à l'attaque. Qu'importe! Nous avons moins de raisons que la France de ménager nos enfants. L'Allemagne est féconde. » . . . .

. . . .

. . . .



Cette armée allemande! Quel moule puissant pour une race saine, pleine de l'orgueil de la jeunesse, mais à former, qui n'aurait point dépassé le stade grégaire, que ne durciraient point çà et là des individualités irréductibles, qui serait encore sans arêtes et tendre!

Soit leçon des choses, soit préjugé de Français, il m'arrivait de mettre en doute la réalité du libéralisme allemand, de tenir pour des déracinés solitaires les jeunes hommes parmi lesquels je venais de respirer les plus purs souffles démocratiques.

Non, me disais-je alors, cette nation n'accorde point de prix à la liberté civique; elle n'est protestante que de façade; sa Réforme, à l'encontre de celle de Calvin, y fut l'œuvre des princes — *cujus regio hujus religio*; s'il y avait une logique, les Allemands devraient être romains, et nous, réformés et modernistes; le catholicisme ne fleurit chez eux, le socialisme n'y a tant de succès, que parce qu'ils répondent l'un et l'autre à un besoin général d'enrégimentement et de tutelle, et fournissent, au sortir de la caserne, un équivalent de la discipline militaire. Je remarquais, en effet, que le socialisme allemand n'avait rien de commun avec notre socialisme, qu'il ne représentait point le prolétariat, que c'était une sorte de sous-bourgeoisie aisée, possédante, placide, sans cette flamme révolutionnaire qui naît de l'indignation de la conscience, qu'il constituait une bureaucratie, une hiérarchie, une église du dogme marxiste, et devait son unité infrangible à la complète absence de pensée et de passion parmi ses membres.

A ces moments-là, je trouvais l'armée prussienne

taillée à l'exacte mesure de la nation allemande, éprise non de dignité mais de bien-être, amie de qui la bride, vraie nation à conduire. Oui, il lui fallait à cette nation, cette armée! Et comme elle possédait l'amour du peuple! Et comme les bourgeois regardaient à elle avec regret et envie! Et comme les roitelets de l'Empire s'empressaient de se prussianiser dans ses cadres, avides de conquérir un commandement, si possible une inspection d'armée, tenant la bande rouge pour aussi prestigieuse que leur couronne! J'en venais même à taxer de duplicité les libéraux du haut commerce et de la haute industrie, les comparant à de bons propriétaires, pieux et de mœurs douces en apparence, mais qui affameraient des ours dans une basse-fosse pour les jeter un jour, comme suprême argument, sur qui s'aviserait de les gêner. J'avais reçu à Dresde une lettre de M. Lichtwark où se trouvait cette phrase : « Les deux plus beaux types de l'humanité moderne sont le *gentleman* anglais et l'officier allemand ». Oui, c'est trop clair, m'écriai-je, l'Allemagne adore son armée; l'Allemagne s'adore dans son armée; l'Allemagne, c'est son armée; son armée la domine de toutes parts comme le colosse de pierre brute qui représente le chancelier de fer, domine, avec sa grande épée symbolique, le port de Hambourg et le peuple de mâts sur les bords de l'Elbe!

Ce doute sur l'avenir de mes jeunes libéraux m'attristait périodiquement. C'était ma fièvre intermittente.

Mais, en vérité, pouvaient-ils avoir la moindre chance d'aboutir, ces Vergniaud teutons, qui méditaient de renouveler, cent ans après, l'aventure de la Constituante? S'étaient-ils bien représenté quelle terrible force d'absolutisme s'incarnait dans le hobereau et l'officier prussiens? Ah! ceux-ci ne ressemblaient point à nos seigneurs du XVIII[e] siècle, légers, charmants, généreux, philosophes, à nos Noailles, nos d'Aiguillon, nos Montmorency, qui se dépouillèrent eux-mêmes au 4 août... Je la voyais déjà broyée sans pitié cette pousse

de libéralisme, drue, mais fragile, dès qu'elle franchirait la pénombre des milieux d'art et de lettres.

« Accordez-nous dix ans, me disait souvent le socialiste de Munich. D'ici là le prince héritier de Bavière, qui est libéral, sera roi ; le système électoral prussien, la bastille de l'autocratie, sera détruit.... Mais, si nous échouons en Prusse, finies les voies légales ! Et vive la révolution ! Car la mort de Guillaume II sera l'avènement du sabre !

— Dix ans ! lui répondais-je, que c'est long par ces temps de rivalité tendue et grondante ! Ne craignez-vous point qu'avant ce délai la peur de la démocratie, l'ambition et la nécessité économique aient poussé votre gouvernement à nous déclarer la guerre ?

« Et vous serez de fameux soldats du kaiser, je vous l'assure, bons libéraux et socialistes ! Vous vous figurez être les adversaires du militarisme. Mais, sans le savoir, vous êtes sa meilleure ressource, son grand complice ! Vous êtes si ardemment patriotes ! Vous croyez en fanatiques au destin allemand. Quelle petite différence entre vous et les pangermanistes ! Vous, vous voulez l'hégémonie sans la guerre ; eux la veulent coûte que coûte, même au prix d'une guerre. Qu'est-ce que cela ? Il sera si commode, le moment venu, de vous tromper ? Il sera si facile au loup de s'habiller en agneau, de se grimer en victime, de singer l'envahi, de donner à la guerre d'agression et de conquête les couleurs sacro-saintes d'une guerre de défense nationale !...

« Mais que, par malheur, la guerre tourne à votre avantage ! Et gare à votre rêve ! Gare à l'idéalisme européen ? Gare aux dogmes démocratiques ! Quelle déconfiture pour votre *Tugendbund* ! Ils seront revenus les beaux jours de la Sainte-Alliance. Comme vos *nés* savoureront en paix, dans leurs gentilhommières, la certitude pieuse qu'ils sont substantiellement différents des *non-nés*, et que Dieu les a établis maîtres et conducteurs d'hommes du même acte qu'il créa, aux origines, l'éléphant blanc et le tigre royal ! Et peut-être qu'alors,

nous, dans la défaite, nous nous souviendrons avec mélancolie de la formule de Sembat : « Faites un roi, sinon faites la paix », que nous saluerons Maurras comme un prophète, que nous nous moquerons vertueusement du rêve civique qui était toute notre gloire, et que nous remplirons le monde, redevenu féodal, des éclats de notre repentir.... Oui, ce sera un beau spectacle que le reniement *par la France* de la grande vision de justice fraternelle dont elle avait enivré les peuples.... Que ferez-vous alors, démocrates allemands, quand la mère de toute démocratie sera vaincue? quand le seul champion désintéressé de l'idéal qui vous anime aura péri de vos propres mains?...

« Au reste, soyez tranquilles, nous ne voulons point mourir. Nous avons consenti aux trois ans. Nous consentirions à quatre, à cinq! Et ne criez pas pour autant au militarisme. C'est celui de Valmy lui-même. Vous le savez bien qu'il est sans arrière-pensée d'agression et d'oppression. En ratifiant l'accroissement de notre armée, nous souhaitions certes de bon cœur l'écrasement de la barbarie des Kaiser et des Kronprinz, mais nous étions fidèles au décret révolutionnaire : « Votons la guerre aux tyrans et la paix aux peuples! »

. . . .

. . . .



Le socialiste de Munich, et Wichert, et le président des *Freistudenten*, et Moritz von Bethmann, cela est si loin, si loin maintenant. Ils ont tué; nous avons tué.... Leur regard plein de jeunesse et d'intelligence que naguère, voyageur libre, je recevais en face, franchement, vraiment d'homme à homme; nos causeries; notre amitié débutante; notre espérance commune; l'idéal, cher à Nietzsche, du « bon Européen », que vous êtes donc fragiles, belles créations de l'esprit!

Sur le béton moisi de la casemate où j'ai grelotté ma première nuit de captif, le visage de mes amis d'Allemagne n'a cessé de me hanter. Ils ne souriaient plus comme autrefois. Une flamme sourde agrandissait leurs yeux. Ils me fixaient comme ceux des éperviers. Ils me dardaient. Ils me blessaient. J'étais triste, triste. Que la haine est lourde à porter! Ma tête vide sonnait comme une cloche.... Et toujours ces yeux de mes amis, si étrangement changés, durs, avides, des yeux brûlés d'ambition, des yeux cruels, des yeux mammoniques, comme on en voit aux frises de Suse, sur la face bestialement épanouie des rois assyriens, aux longues barbes calamistrées....

Me voici donc accroupi dans ce coin de cave, affamé, assoiffé, tout stupide, le cerveau inerte, n'ayant le cœur de rien entreprendre, assistant à mon aventure comme à celle d'un étranger. Les images de ma campagne, où j'ai « trimé » et souffert comme je ne croyais pas qu'on pût « trimer » et souffrir, me passent par l'esprit, au hasard, paresseusement presque indifférentes, — oui, déjà indifférentes, telles ces descriptions militaires de

César ou de Salluste dont personne ne s'émeut plus. Je ne sens que mon corps. Pour un homme qui croyait vivre d'idées, c'est une étrange chose de se trouver réduit à un estomac. J'ai pensé à Rabelais ce matin, à Gargantua, épanoui dans ses fortes liesses, à frère Jean des Entommeures, « humant le piot ». Mon imagination se leurrait de ces ripailles, de ces puissants assouvissements de ventre dont foisonnent les quatre livres. Il faut crever de faim pour goûter congrûment les grandes platées du moine de Chinon.

. . . .

Notre division était sacrifiée d'avance. Chargée, je crois, de protéger la retraite, elle avait tenu. Comment? Combien de temps? Un simple soldat, dans la guerre moderne, ne sait rien. Toujours est-il qu'elle était détruite. Le combat émigra. La canonnade s'éloigna. Il fit soudain un grand calme. De la lutte féroce dont mes oreilles tintaient encore, il ne restait que l'effroyable puanteur des morts en train de pourrir dans les guérets et les vignes du côté de la forêt de la Bride, et, montant par intervalles du fond des vallons déserts, les longues clameurs lamentables des nids de blessés à l'abandon.

C'est là, dans le district de Dieuze, exactement à Kerprich, en Lorraine annexée, que j'ai passé mes huit premiers jours de captivité.

Quelle semaine! Parmi les arrières de l'armée allemande qui s'épanchait comme un fleuve, défaillant de sommeil et de fatigue, dix fois mis en joue par les patrouilles, jour et nuit, j'ai charrié de la chair humaine : des morts, encore des morts, des morts de toute espèce, combattants tués nets dans le feu de l'action, blessés saignés à blanc, blessés achevés par les éclaireurs d'un coup de fusil à bout portant comme ils demandaient à boire ou essayaient de se sustenter avec de la luzerne; et puis, les demi-morts, crânes percés d'une balle, torses lardés de mitraille, aines défoncées par un boulet. De voir ces pauvres ballots défigurés et gémissants,

il me semblait qu'on me râpait les nerfs. Le reste des blessés s'amenait sans aide, courait, clopinait, se traînait sur deux, sur trois, sur quatre pieds. C'était un spectacle stupéfiant. J'ai vu un fantassin dont la balle avait transpercé la poitrine devant derrière, et qui avait marché au drapeau blanc, tout seul, l'espace d'une lieue. Il avait perdu presque tout son sang. Je ne sais par quel miracle de volonté il s'était mis en chemin. Devant la grille de l'ambulance : « J'ai attendu quatre jours qu'on vienne, dit-il. J'ai soif. Ça va mieux; mais j'ai soif! » Il souriait. Il était beau, cet adolescent, comme un saint Sébastien de cire. Puis, sans un mot, il s'affaisse; il est mort.

L'on m'avait octroyé la tente où s'entassaient les blessés les plus graves. Ils étaient une quarantaine, posés sur une mince couche de paille, à même le sol. C'était plein de mouches. Cela puait les déjections et le cadavre. Aux heures de soleil, ils étouffaient. Le soir venu, ils claquaient des dents. Il y avait là des gars du 20e corps, de l'active, tous Parisiens, d'un courage gentil et simple; ils trouvaient moyen de s'intéresser à leurs voisins de paillis. Des Provençaux, à qui la douleur arrachait des larmes, me confiaient leurs amours, comme à une sœur. Quand le mal les mordait plus fort, tous appelaient : « Maman! » C'était un concert à fendre l'âme.

Je pansais. Mille fois le jour, mille fois la nuit, je tendais le bassin et l'urinal. Il y en avait deux pour sept cent vingt blessés. Une douille d'obus m'en fournit un troisième. J'assistais les agonisants; je consolais; j'enterrais. Toujours flanqué de deux soldats Poméraniens, j'allais par le village mendier du bouillon pour les pauvres gars. Les habitants étaient complètement terrorisés. Quelques femmes, dont une boiteuse et une petite fille de douze ans, m'étonnèrent par leur charité tenace. Sous l'œil de l'Allemand, leur ardeur, simplement chrétienne, était de l'héroïsme. Pourtant, je devais suppléer parfois à la ration manquante par un discours

bien gaillard, tout ruisselant d'espérance. Sans cesse, il fallait refaire l'oreiller de paille sous la tête des blessés, arranger leur couchage, les aider à se déplacer. C'était toujours, sous la toile basse, le même orchestre de cris, de souffles caverneux, de râles et de plaintes. Quelquefois, au milieu de la longue nuit froide, n'ayant pas la force de porter plus loin sur le pré des fosses le camarade qui venait de trépasser, je tombais comme une masse et m'endormais à côté de lui.

Le 20, — l'ambulance était à peu près installée, — passa un capitaine prussien avec sa compagnie. Il s'arrête, réquisitionne le cheval de notre médecin-chef, M. Bergé; il l'enfourche aussitôt. Puis, dans un français râpeux et sonore. « Ne craignez rien, blessés! Ah! l'on dit dans vos journaux — je les lis vos journaux, je lis le *Figaro*, le *Temps* — que nous sommes des Barbares! Nous ne sommes pas des Barbares! Moi, je porte un nom de chez vous; je descends de réfugiés français; je m'appelle Charles de Beaulieu. Je vous le jure, vous serez bien soignés en Allemagne. L'Allemagne respecte la Croix-Rouge. »

Le 28, à midi, ayant expédié évacuables et inévacuables, coupé un dernier bras, enterré le restant des morts, nous partîmes, le ventre vide. Pour où? Les naïfs, dont j'étais, ne doutaient point qu'on ne nous rapatriât en France par la Suisse. Les autres, qui avaient vu achever des blessés, — surtout des blessés galonnés — rétorquaient : « L'autorité militaire allemande est implacable, si le soldat est assez bon « zigue ». C'est sur ordre, c'est par obéissance stricte, que les patrouilleurs ont achevé des officiers et quelques sergents-majors. Si c'eût été malice personnelle, offriraient-ils, comme ils le font souvent, du café et de l'eau-de-vie aux blessés? S'arrêteraient-ils pour les panser? Non, c'est le haut commandement qui est responsable de cette pratique ignoble. Lui qui fait si bon marché de la vie des blessés, respecterait-il la Croix-Rouge? »

Ainsi, tout en gagnant Dieuze sous bonne escorte,

notre petite troupe débattait la question : « Sommes-nous retenus ou prisonniers? »

A Dieuze, l'on nous fit faire le tour de ville. Ce n'était pas nécessaire pour atteindre la gare; et notre prise ne nous semblait point un motif de triomphe. L'on tint quand même à nous exhiber à la population qui ne souffla mot.

Huit jours plus tôt, arrivant à Dieuze en vainqueurs, les boutiquiers nous bourraient les poches de chocolat et de bonbons; les marchands de vin nous restauraient gratis. « Surtout, nous disait-on sans détours, tâchez qu'ils ne remettent plus les pieds ici! » Ayant envie d'un dictionnaire français-allemand, je priais un bourgeois de m'en procurer un. « Je n'use pas de cette denrée, fit-il; j'ignore l'allemand. » Il appelle sa fille. Elle va me quérir son propre dictionnaire. « Payez-vous! lui dis-je, lui tendant mon porte-monnaie. — Oh! monsieur, faire payer un soldat français! » Cependant elle couronnait de vin de la Moselle, à mon intention, une espèce de hanap en cristal qui remplissait sa fonction de parade sur l'étagère.

C'était, dans toute la petite ville lorraine, un gai remuement de fête votive. L'armée et le peuple s'égayaient fraternellement. Cette joie du revoir paraissait si naturelle! Le soir tombait. La journée était limpide et doucement tiède. La bataille tonnait sur les coteaux. Les régiments prenaient leurs formations de combat dans les rues même. A cent mètres des maisons, derrière des gerbes, une batterie française canonnait dans la direction de Vargaville. M'étant avancé jusqu'à elle, j'eus la seule vision de beauté de ma campagne.

Dans l'air calme, les panaches des shrapnells allemands floconnaient, comme un feu d'artifice. Près de nous, le n^e^ s'avançait parmi les avoines, en éventail, par masses de bataillon. Il avait passé la nuit dans la caserne des chevau-légers. La mine des hommes était dure et farouche. Là-bas, dans les chaumes et les prés verts, sous la pluie des obus, les alpins s'égaillaient en tirail-

leurs. Ils gravissaient en bon ordre le penchant nord de la riante cuvette qui s'étend entre Dieuze et Vargaville. L'on eût dit d'un tableau de Van der Meulen. Le soleil se couchait. L'air était plein de rayons et de parfums. Après chaque détonation, l'on entendait le chant des oiseaux et le léger crissement des insectes.... Puis, les avant-trains amenés, ma batterie partit au grand trot prendre position ailleurs.

Le 28, par contre, Dieuze était une ville morte. Personne aux fenêtres. De grands drapeaux allemands célébrant la chute de Manonviller, pendaient aux hampes, hissés sur criée publique. Un silence morne, sans grandeur; un silence de taverne désertée; le silence de Paris à quatre heures du matin; et, au lieu des tombereaux des maraîchers et des boueux, des monceaux de sacs éventrés, de fusils brisés, de friperies souillées de sang et de glaise, qu'on charroyait du champ de bataille. Nous allions d'un pas vif — le pas français, — ce qui essoufflait nos gardes. Des régiments gris-bleus passaient sans mot dire. Comme nous butions à un embarras de fourragères pleines de blessés, un grand diable de colonel prussien, à cheval, monocle à l'œil, nous accoste, et, en français, nous dit : « *Fous n'afez pas honte, fous, la témocratie française, d'être les alliés des Russes, ces Parpares!* » Pas un de nous ne lui répondit. Nous ne le regardions même pas. Il était là, impassible. Pourtant, lui montrant mon brassard : « Sommes-nous retenus ou prisonniers? lui fis-je.

— Prisonniers! Vous tirez sur nos ambulances!

— Souffrez, monsieur, que je ne le croie point.... » Mais nous repartions.

La gare; la longue attente sur la place; l'encombrement des voitures de blessés qu'on évacue; un chevau-léger démonté, la tête dans les bandages, qui s'avance sur nous, l'œil plein de haine, et nous menace de son revolver; la visite de nos sacs; la remise de nos cartes, couteaux, fourchettes, rasoirs, poinçons, de tout ce qui pique et taille. Puis l'embarquement.

J'ai la bêtise de croire à la bonne foi humaine. Il me semblait impensable qu'un peuple civilisé ne respectât point la Croix-Rouge. « C'est certain, disais-je, nous gagnons la Suisse! — On verra bien, répondait Riffard, le magnifique « logis » du train, si nous marchons vers le sud. » Le sud! Ce fut le grand litige du voyage. Chacun consultait sa montre, repérait la position du soleil. Et comme la voie faisait des zigzags, courait tantôt vers le nord, tantôt vers le midi, la section se divisa en deux camps : les nordistes et les sudistes, les gais et les broyeurs de noir. Le débat s'avivait parfois à un point extraordinaire entre ces deux factions.

Après une pointe vers le nord, le train quitta Bensdorf, et nous nous trouvâmes à nuit tombée dans l'immense gare de Strasbourg. Là, on nous fit descendre. L'on nous entassa dans un palier, en contrebas des lignes, sur rue. Par la porte à grillage, les passants nous regardaient. Le froid et mes récents souvenirs de cette ville me tinrent éveillé. Au bout de quelques heures, *Vorwärts*! Nouvel embarquement. Pour où? Les premières lueurs de l'aube nous montrèrent de fraîches collines chargées de pruniers d'Alsace. Hélas! nous remontions vers le nord! Sarreguemines. La Prusse rhénane. Sarrebruck. Oh! Sarrebruck! Quel accueil nous firent les citoyennes de Sarrebruck! Les oreilles me tintent encore de leurs huées. Puis ce fut le Palatinat.... Philipsbourg.... Adieu, l'espérance! Je ne vis point le Rhin; il faisait nuit noire; d'ailleurs, je dormais sur le plancher entre les banquettes.

Il fut clair, au réveil, que nous descendions. Le duché de Bade, le Wurtemberg, Stuttgart, le Jura Souabe, ses vallons verts, ses bocages, ses sources fraîches; enfin, après des plaines monotones, au fond d'une descente, Ulm, tapie au pied de sa svelte cathédrale gothique, sur le Danube. Nous ne stoppâmes qu'à Neu-Ulm, la première ville de Bavière, ville quelconque, mais que je n'oublierai point. C'est là que nous fîmes le second repas du voyage. Il consistait en une gamelle de soupe

au vermicelle où nageait un hachis de viande. La veille, à Zweibrücken — autrement dit, Deux-Ponts — l'on nous avait donné une tranche de saucisse de foie. Cette pitance nous parut céleste, affriandés que nous étions par trois jours de jeûne. Soyez bénies entre toutes les villes d'Allemagne, Neu-Ulm et Zweibrücken!

La nuit vint pour la troisième fois depuis notre départ de Dieuze. Le train roulait toujours, direction sud-sud-est. La faction sudiste grossissait. Le vent était à l'espérance. Au milieu d'une discussion véhémente, animée par la faim et les doutes de Guido sur notre libération prochaine, je m'endormis. A deux heures du matin, le train s'arrêta. Je ne m'éveillai point. L'abbé Guido, dur et raboteux comme l'Alpe qu'il évangélise, un de ces prêtres-paysans qui épousent l'Église avec une âpreté fanatique, comme ils eussent épousé leur terre, Guido ne dormait pas. Affalé dans un coin de wagon, le képi sens devant derrière, il grillait des cigarettes. De temps en temps un soupir rendait plus amer encore le pli sardonique de ses lèvres. « Ah! vidasse! Qué vidasse! » Il avait dû lancer vingt fois cette apostrophe qui marque le rythme désenchanté de sa vie, quand, le matin venu, je m'éveillai à cette malédiction.

Il faisait un temps lourd. Le soleil était torride. Un ciel plombé, sans âme, sans vie. L'on suffoquait dans la voiture.

« Où sommes-nous?

— A Ingolstadt. »

Ingolstadt! Les « quarante propositions », Luther, le P. Eck, la fameuse tentative d'unir les deux Églises, les grandes « disputations » du XVIe siècle!... Mais la vue des baïonnettes bavaroises qui montaient la garde sur le quai dissipa cette bouffée de réminiscences.

Mon estomac criait. L'on nous dit que l'arrêt serait de six heures. Le sergent de garde nous assura qu'on nous dirigeait sur la Suisse. Puis un officier de santé, lippu, le cartilage tombant, les yeux petits et rieurs,

se dandinant sans cesse avec une sorte de bonhomie vaniteuse, passa par les wagons, et nasilla : « *Pas te malades? Pas te fièvres tes gôlônies ?* « Ce français judaïco-souabe nous mit en joie. Mais l'estomac persistait à nous tirailler. Ne viendrait-il pas quelque saucisse, quelque platée de soupe au hachis?... Rien ne vint. Les six heures étaient écoulées. La touffeur de midi faisait bouillir nos veines.

Le reste est d'hier. Mais j'en suis vieilli d'un siècle. Je le dis sans haine, sans l'ombre d'un vouloir de vengeance. Taillable et corvéable à merci sous l'ancien régime, « bernable » à merci maintenant qu'elle règne, la foule n'est qu'une buée instable dont se jouent les vents. Je la plains; je me prends en pitié avec elle.

« Où allons-nous? dis-je au *Feldwebel*[1] qui commandait le détachement.

— Au fort Orff, à deux lieues d'ici, vers le nord. Vous y trouverez un millier de compatriotes.

— La Croix-Rouge est donc votre prisonnière?

— Il paraît. Je n'y comprends rien. Au fort Orff, il y a bien une centaine de *Sanitäter*.

— Voilà un butin glorieux!... »

Ce *Feldwebel* était un grand garçon rose, bien pris, doux et timide. Il me dit qu'il s'appelait Conrad Kilian et qu'il était instituteur en Haute-Franconie. Il me plaça en queue de la colonne, à côté de lui, en qualité d'interprète. Il s'inquiétait des camarades trop visiblement exténués. « Comment feront-ils cette montée de dix kilomètres ! » Cette humanité impuissante me toucha.

Le couchant rosissait sur le Danube et la ville antique, hérissée de flèches d'églises, ceinte de murailles gothiques aux tours massives. Nous la traversâmes sous un déluge de cris de mort. Et que de *kaput*[2]! « Paris *Kaput*! Manonviller *Kaput*! Verdun *Kaput*! » L'on eût dit que la terre entière venait d'être *kaput* des œuvres de

1. Sous-officier supérieur, adjudant.
2. Interjection qui signifie « fichu ! », « flambé ! ». Prononcez : *Capoute!*

ces gens. Les bourgeois les plus doux nous dévisageaient de leur lampe de poche et nous annonçaient sans modestie : « Vous savez, notre armée est à quelques lieues de Paris ! » Les lettrés nous traitaient en français : « La *foilà*, faisaient-ils, goguenardant, la grande nation ! » Les tavernes se vidaient à notre passage. Sur le seuil, de bons buveurs ventrus et placides brandissaient leur chope et y allaient de leur coup de gueule. Sous les plis des grandes oriflammes royales et impériales, toute la cité s'épanouissait. C'était risible, ce tapage pour cinquante ambulanciers.

Il était clair que ce peuple croyait être le martyr de l'Europe. « Pour nous, me disait mon *Feldwebel*, notre conscience est bien tranquille ! » Oui, c'était les Français, les agresseurs; c'était nous, les apaches venus furtivement — *sicut fur in nocte* — troubler le digne repos de ces honnêtes personnes, pleines d'humanité, profondes et douces ! Et c'était bien l'indignation de la conscience offensée, la sainte allégresse de la justice enfin vengée qui éclataient dans ce charivari.... Mon Dieu, qu'il est donc facile de « truquer » les événements, de boulanger l'opinion publique !... Je regardais, j'écoutais, plus attentif qu'au plus passionnant des spectacles. Des fenêtres, si jolies et pimpantes sous leur pignon gothique avec leur guirlande de plantes fleuries, les imprécations dégoulinaient sur nous comme giboulée en mars. Et les gestes qui se dessinaient en ombres chinoises dans le fond de lumière des intérieurs précisaient à souhait, pour ceux d'entre nous qui ignoraient le souabe, le sens de cette hurlée homérique.

Je ne me sentais point du tout humilié par ce vacarme. J'étais dans une exaltation étrange; très triste, et pourtant ravi : triste devant ce qu'est l'homme, ravi de tenir cette occasion de le voir tel qu'il est. Tacite, Machiavel, Stendhal, Ferrero, aucun écrivain ne m'a jamais donné une aussi forte impression de réalité humaine. Mais à plus tard les commentaires ! Des pensées conçues sous l'aiguillon de la faim et dans une sorte de détraque-

ment physique ne sauraient être justes. Et puis il est si difficile de garder sa tête froide dans cet éclatement de tout un monde. J'ai peur d'avoir à rire un jour de la partialité de ces simples récits sans doctrine, écrits pour quelqu'un que j'aime, et où je crois de bonne foi ne mettre que les couleurs de la vérité.

De l'arrivée au fort, je ne garde que le souvenir d'une grande porte de fer qui s'ouvre en grinçant, de quelques falots de sentinelles courant dans la nuit, d'un escalier sombre et nauséabond où je m'enfonce et où les clous de mes souliers crissent, réveillant des échos lointains, et d'une casemate — cette casemate — bétonnée, crue, sans paille, aux voûtes suintantes. Je me suis jeté à terre, la joue contre mon havresac. Ma tête sautait de fièvre. J'ai passé la nuit sans sommeil, sans pensée, en proie au délire.





JOURNAL
D'UN
SIMPLE SOLDAT
GUERRE — CAPTIVITÉ
1914 • 1915

16 SEPTEMBRE 1914

FIÈVRE ET CAFARD



La casemate est déserte. Les camarades sont montés au rassemblement de neuf heures. Je continue à être « malade à la chambre ». Je suis heureux d'être seul. Il fait froid. J'écoute le vent aigre. Je me serre dans ma couverture. Je suis seul ; je suis libre. Il me semble que le flot de la vie m'a déposé au bout du monde, parmi d'insondables déserts muets.

Ma paille, après cette quinzaine de couchage, est pulvérisée. Je m'y roule comme dans un poussier à poules. Que ma couverture est légère ! Mes jambes frissonnent de fièvre. Hier je me suis traîné un quart d'heure dans la cour Est. Je n'ai pu atteindre le premier glacis. En

redescendant l'escalier, les jarrets me pesaient plus lourds que des grenades de siège. J'ai froid. Derrière les deux fenêtres blindées, un peu de ciel gris, épais, s'écrase sur le talus, sur la herse au sommet du talus, sur le buisson d'églantier qui rompt la ligne droite de la herse. Le long de la pente abrupte, l'herbe haute se couche sous les rafales.

Je suis seul. Que c'est bon! quelle richesse! quelle faveur! Ici l'on n'est jamais seul.

L'on dort, l'on s'habille, l'on mange, l'on joue, l'on se promène, l'on regarde si l'on n'a pas de poux sous le poil, l'on fait ses besoins, l'on rêve, l'on s'indigne, l'on s'attendrit, l'on caresse les chères reliques qu'on a cachées dans son sac, l'on s'isole en soi-même — tout cela, de compagnie.

Que je comprends le mot de saint Bernard, ce mot de conventuel : *O beata solitudo, sola beatitudo!* Parfois, le matin, au réveil — ce réveil sans noblesse, plein de jurons, où les mêmes voix glapissent les mêmes platitudes, dans la même sempiternelle buée d'ennui stérile — il me prend une nausée! Quand finira donc cette vie en troupeau! Il me semble que j'ai du relent de foule, du suint de bétail humain, dans tous les interstices de l'âme....

Non, inutile!... L'effort pour me refaire tel que j'étais avant la prison excède mes pauvres nerfs. Je grelotte. Il faudrait manger trois ou quatre fois plus qu'on ne nous donne pour résister à cette langueur. Hélas!... la misérable demi-boule des premiers jours est devenue un tiers de boule; l'autorité allemande resserre méthodiquement la ration. Les soldats les plus inertes — lourdes bêtes ou bonnes brutes — ceux qui, ne pensant à rien, ne dépensent rien, résistent à peine. Pauvres mamans, si vous pouviez voir en ce moment vos fils, vos beaux gars, si tendrement choyés!

Dans les talus et les fossés du fort, mornes, lents, les traits tirés, la peau jaune et sale, presque toujours accroupis, l'on dirait des ombres de Purgatoire. Est-ce bien là, la jeunesse de France?

. . . .

Le sergent Bertrand descend le premier, sans mot dire; il se jette sur sa paille, à mon côté. Puis, l'un derrière l'autre, entrent à pas songeurs, le sergent Boude et Guido, mon terrible et cher Guido. Mais bientôt c'est le reste de la section, meute piétinante et multisonnante, qui s'engouffre avec fracas.

Bertrand n'a pas bougé. Adossé à son sac, la pipe aux dents — sa pipe ouvragée par Boude —, il regarde devant lui. Qu'il a du « noir » notre « agent de change », comme l'appellent ses camarades de Marseille! Si sa fiancée l'imaginait ainsi, de la Ciotat!

Au bout de la chambre, face aux fenêtres, deux groupes jouent des pfennigs au polignac. Derrière eux, buté aux barreaux, Sabatier, grave et muet comme un bonze, se tresse une chaîne de montre avec du crin de cheval. Il monte de là-bas, de toutes les bouches, de toutes les pipes bavaroises étalées sur le ventre des joueurs, un épais nuage de fumée.

Dans notre coin, dénommé « le club » par les hommes du « fond », chacun se tait. Bertrand est à la Ciotat. Guido, affalé contre le mur, son képi lui écrasant les yeux, semble rouler des pensées plus désabusées que celles de l'*Imitation* ou de l'*Ecclésiaste*. Boude, le bon Boude, cœur d'artiste égaré dans les affaires, contemple, debout, notre trio.

Et Bertrand, tout à coup, dans un bâillement, de murmurer : « Je donnerais ma vie pour deux sous ».

Boude sourit à son *alter ego*. « Moi, mon vieux Bertrand, j'ai emporté de Marseille une provision de philosophie. »

« Ça aussi se consume, sergent Boude, fait Guido, tout comme le cigare que vous grillez. Et il arrive que, le cigare fini, l'on ne sache guère, par ces temps de disette, où s'en procurer un autre ». Et se tournant vers moi : « Richeris, scande-t-il plus bas de sa voix âpre, est le plus heureux de nous tous.... C'est que, pour lui, il n'y a que Dieu. Si Dieu le veut, il est content; si Dieu ne le veut pas, il est content encore.... »

Un silence.

Puis Boude, tranquillement : « Je vais voir à côté le gros Boétti. Il paraît que ses rêves se réalisent. Le 19, la veille de notre prise, il fit un rêve sanglant. Peut-être a-t-il reçu cette nuit la visite d'un songe bleu.

— Oh! ricane Guido, moi aussi, j'ai, non pas des rêves, mais des pressentiments qui se réalisent. Le jour du rêve de Boétti, après avoir quitté Bourdonnaye, je me suis dit, — c'était dans les bois marécageux qui précèdent Dieuze — : « Cette fois-ci, ça y est. Tu y es, mon vieux, et pour de bon! » Vous le voyez : ça y est! Et ça y est pour longtemps! »

Et Boude : « Toi, Guido, tu vois tout en noir.

— C'est vrai, je vois tout en noir. Je recommande aux autres de regarder par la lucarne rose. Moi, je demeure dans mon noir. Je croyais, ces jours-ci, à l'élargissement pour octobre. Mais depuis que Riou nous lit les nouvelles — qu'il assure très bonnes — je n'y crois plus....

— Je vais tout de même voir Boétti », dit le sergent Boude, ouvrant la porte.

Le club est retombé dans le silence. Bertrand rêve. Guido, fortement établi dans sa foi au péché originel, médite sur le malheur et la malice des hommes.

. . . .

Mon Dieu! que la vie est donc vide et stérile. Ma tête chavire.

Lambert, qui voit que je frissonne, le petit Lambert, sage et doux comme un bon grand-père, vient me mettre sa couverture sur les épaules. Il me sourit gentiment, sans mot dire. Il retourne à sa place en face de moi et se replonge dans l'étude du code civil. Les camarades, là-bas, poursuivent bruyamment leur partie de polignac. Sabatier, son ouvrage sur le nez, s'est mis debout. L'on a fermé les fenêtres. Il pleut. Soulier, un de l'active, étendu de tout son long, les yeux en l'air, les mains sous la tête, siffle sans désemparer, à la queue-leu-leu, des airs d'opéra, des chansons rosses, des valses, des tangos. J'écoute. Puis, cette gouttière de sons, peu à peu, me lasse. Elle arrive à m'exaspérer. Que faire, mon Dieu!... O visages aimés, comme je m'efforce du fond de ma fièvre et de mon ennui, de vous ressusciter en moi!... Où êtes-vous en ce moment? Si, du moins, l'on pouvait correspondre! Dieu sait, ils nous croient morts peut-être. Le ministère de la Guerre a-t-il annoncé notre prise? La connaît-il seulement?

La couverture de Lambert me réchauffe. J'ai tiré de ma musette le manuel de conversation franco-allemande que le commandant du fort m'a prêté. Je lis le dialogue relatif à la vie des champs.... *Wiese*, *Wald*, *Gebüsch*, *Saatfeld*, *Ackerfurche*, *Heerde*, *Mühle*, *Landhaus*.... Ces humbles mots me semblent amis. Je les relis. Je me les murmure à mi-voix. Laissant le livre sur mes genoux, je me les remémore à moi-même, lentement.

Y a-t-il un charme dans ces vocables si simples? Comme appelées par eux, de fraîches images — si douces à ma fièvre — viennent me tenir compagnie. J'oublie Soulier et sa musique. Je n'entends plus les disputes du polignac. La douleur de n'être qu'une pauvre taupe malade au fond d'une casemate s'éteint

en moi. Magie des mots ! Et ces mots sont pourtant les mots de l'ennemi... Mon cerveau s'allège. Mes yeux sont caressés de couleurs pures. Mes oreilles s'amusent aux lignes souples de mélodies qui sentent le foin et la paix champêtre... Il me semble que je suis dans un village ensoleillé. Sur le porche à colonnettes de l'église blanche — d'une blancheur éclatante dans l'azur mouillé du ciel — des fillettes joufflues et roses jouent des rondes. Que leur double tresse blond-cendré est charmante sur leur tablier mauve ! Comme elles tournent avec grâce ! Et quelle candeur d'ange dans leur voix ! Elles me regardent en riant, d'un bon rire fraternel. Vous êtes pourtant les filles de l'ennemi, petites sœurs qui chantez des chansons si douces, petites sœurs que j'aime....





20 SEPTEMBRE 1914

DÉJEUNER

Il y a juste un mois que nous sommes prisonniers. Voici l'événement de cette journée de jubilé. Il est culinaire. Seuls des affamés pourront le comprendre.

Je me suis habillé en hâte, devant me trouver à sept heures sur les talus supérieurs. J'y avais rendez-vous avec une paysanne, une femme maigre, menue, pauvre en cheveux, qui vient ici de temps en temps, faire provision d'herbe. Hier, elle m'avait apporté deux livres de sucre. La somme s'élevait à soixante pfennigs. Je lui avais remis un mark, lui expliquant que le reste était pour ses deux petites filles. Celles-ci, nu-pieds dans l'herbe humide, m'ayant gratifié de force *danke schön*, je m'étais dit que j'avais affaire à de braves gens. Sur cette impression, j'avais commandé encore pour trois marks de chocolat, livrables le lendemain à sept heures, *Morgen früh sieben Uhr*. Marché fait,

j'avais enlevé la femme à sa brouette lourde d'herbe et de mouillure, et, à fond de train, suivi de mes trois Bavaroises hors de souffle, j'avais poussé la charge jusqu'au corps de garde, risquant de glisser vingt fois le long des pentes gluantes.

Me voici donc, à sept heures, au lieu fixé.

L'on domine de là tout le fort et l'immense plaine d'Ingolstadt. Une buée fine rétrécit l'horizon. Le Danube fume ses vapeurs blanches. Quelques cheminées d'usine, derrière la ville, lancent droit dans le ciel brumeux leur lent panache noir. Pas un souffle. Les maisons dans la campagne ont l'air toutes petites, comme perdues dans l'étendue sans limites.

Personne dans les cours supérieures. Personne sur les talus. Qu'il fait bon dans cette solitude mouillée ! Les cloches des villages voisins sonnent la messe. Il pleut sans trêve, d'une pluie amène, reposée. Je me réfugie sous un parapet. J'attends. Près de moi un pauvre petit acacia s'égoutte doucement. Depuis le départ pour la guerre, c'est la première fois que je commence la journée seul à seul avec moi-même. Le « Notre Père » me monte aux lèvres. Je prie pour la France, pour tous les soldats de la *Völkerkrieg*. Je prie pour les miens... Dieu, France, Andrée....

La femme ne vient toujours pas. Ma capote est trempée. J'ai faim. Je me résouds à rentrer bredouille.

Dans la casemate, c'est l'affairement de chaque matin. L'on ramène contre la muraille la botte de paille égaillée la veille pour le couchage. On l'égalise en rectangle. On la recouvre d'une couverture bavaroise, ce qui fait, autour de la « carrée », deux rangées de divans bas, couleur bise, avec, en guise de coussins, les havresacs de campagne ouatés de la couverture française. Les deux hommes de chambre —

c'est aujourd'hui Sabatier et Ancey — balayent la travée centrale et nettoyent la lampe. La casemate, après cela, vous a comme un air de coquetterie.

Mais Guido est rentré de sa messe. Debout et muet dans le courant d'air de la porte, il fume sa première cigarette. Je vois tout de suite qu'il a une idée. Je l'interroge. Il ne médite rien de moins que de commémorer le triste jubilé de notre prise par une tasse de chocolat. Affaire d'importance et de réalisation difficile! J'hésite. Mais, tenaillé par la faim, Guido est parfaitement résolu. Me sachant d'intelligence avec les cuisines, sans plus débattre, il me met dans la main une gamelle, quelques tablettes de Suchard : « Débrouillez-vous! » Je me dirige sans conviction vers la *Küche*. J'ouvre la porte. Un nuage de vapeur et de fumée en jaillit qui m'enveloppe et me prend à la gorge. Je me heurte dans ce brouillard à un Normand de la vallée d'Auge, Marie, le plongeur. Je lui livre sans explication le contenu de mes mains. « Ça va! » fait-il. Je repars. Guido : « Ça y est? — Ça y est ». Un instant plus tard, Marie, dit Auguste, arrive. Quelle figure de conspirateur! Sous son bourgeron machuré, graisseux, il cèle autant qu'il peut l'objet brûlant. D'un air secret : « Voici la chose! — Bravo! » Mais, est-ce là ma gamelle? Celle-ci est noire comme un cul de marmite. L'étain a fondu et goutté en verrues à mi-hauteur. Oui, c'est bien ma gamelle, mais quel baptême de feu elle a reçu!... Qu'importe! En un tour de main, Guido arrondit un trou savant dans la paille pour conserver chaude et dissimuler l'aubaine. Voilà! L'œuvre est faite. Tout est rentré dans l'ordre.

Dans la casemate, chacun, affalé sur sa couverture, attend l'heure du déjeuner.

« Chambre 17! » s'écrie-t-on du dehors. Tous se

lèvent brusquement. Deux à deux, selon la coutume des casernes allemandes, l'on se rend aux cuisines — longue théorie impatiente et bavarde dans l'ombre malodorante des couloirs. L'on a atteint la porte bienheureuse. « Halte! » Il faut attendre que les « servis » de la chambre 16 aient croisé. C'est le moment. « La 17, entrez! » commande Dutrex. L'on défile devant le baquet; chacun tend son écuelle au « cuistot ». Celui-ci — Davit, un Angevin — fatigué d'avoir fait cinq cents fois le même geste, manie la grande louche, mécaniquement, comme absorbé en lui-même. Les bras et les épaules nus, on lui devine le torse d'un Hercule Farnèse.

Un à un, à la fois pressés et précautionneux, ils ont réintégré la casemate. Étendus à la mode romaine, ou assis, ou à croupetons, ils émiettent maintenant dans le liquide clair, sucré à peine, un peu de leur pain de seigle et d'orge — vrai mastic qui grumelle au fond des jattes. Le silence est religieux. C'est une grande affaire en ces jours de disette que de manger! Pendant un long moment, l'on n'entend dans la « carrée » que le raclement des cuillères sur le fer-blanc.

Dans notre coin, où deux amis, serrés bien près l'un de l'autre, dégustent à petits coups un chocolat fumant, le recueillement est plus profond encore que chez les « cafés au lait ». Nos mamans trouveraient notre brouet bien sommaire. Pas de lait! Pas de sucre! Mais les palais des prisonniers de guerre ne sont pas des palais d'enfants dorlotés.... Inclinés sur notre gamelle commune, Guido et moi nous taisons, tristement heureux. Pauvres joies de l'affamé, comme l'on vous savoure d'une âme avide et simple!



21 SEPTEMBRE 1914

FONTAINEBLEAU

Vous savez qu'Andromaque, captive chez le fils d'Achille, avait rebaptisé de noms troyens les ruisseaux et les collines de la capitale épirote. Elle jetait sur le présent sombre ses souvenirs de gloire. Elle avait, comme à Troie, son Scamandre. Il lui arrivait ainsi, certaines nuits claires, se promenant aux bords du fleuve dans la fièvre solitaire des insomnies, d'oublier Pyrrhus et la haine atroce des Grecs, et de se croire reine, épouse et mère heureuse, tout près d'Hector.

Héroïnes d'épopée ou soldats de la troisième République, tous les captifs se ressemblent. Moi aussi, j'ai mon Scamandre en Épire.

Il pousse, sur les talus du fort, quelques maigres arbres. Je ne sais comment ils s'y prennent. Très étroite est la couche de gazon posée sur le ciment des voûtes. L'eau de pluie s'en écoule comme d'un toit d'ardoises. Le moindre soleil en brûle l'humus. Pourtant, à l'éperon nord, une escouade de petits acacias et deux ou trois peupliers rabougris s'y maintiennent,

abritant sous leur ombre médiocre un humble peuple de mousses, de gentianes naines, de scabieuses et de serpolets.

Dès le réveil, avant que le couvert du fort ne soit envahi par les prisonniers, je me rends dans ce semblant de bosquet. Cette habitude peu réglementaire est récente. Je ne connais ma Thébaïde que de deux jours ; c'est la troisième fois, ce matin, que j'y vais me souvenir, non pas d'Ilion, mais de Fontainebleau.

Fontainebleau !

Vous souvient-il de ce dernier mois de mai, et de la semaine où les grands peupliers de l'allée Sully éparpillaient leur duvet sur l'eau de l'étang? Vous en aviez dans les cheveux le matin où je vous ai parlé. Vous regardiez fixement devant vous, comme dans une vision. Vous marchiez sans mot dire, le torse tendu en arrière, retenant de la laisse Katia et Douchka qui s'impatientaient.

Le soir, nous nous sommes promenés à la lisière. La nuit était tiède et bleue. Nous allions sous la pluie douce des pétales. Nos acacias en fleur!... Nous regardions la lune à travers le réseau léger de leurs grappes blanches......

Mon pauvre Fontainebleau d'Ingolstadt!





22 SEPTEMBRE 1914

LE GROGNARD

Ils sont là, accroupis dans les gazons frais, plus de mille. Le soleil flamboie sur ce quadrilatère, grand comme la place des Victoires, encaissé dans les talus à pic de l'escarpe intérieure. Tout le monde somnole. Le drapeau allemand et le drapeau de Bavière pendent, inertes, le long de deux mâts jumeaux. On a hissé cette friperie pour la prise de ...... Pas un brin de vent. On étouffe. Des sentinelles vont et viennent. Qu'y a-t-il derrière les pentes interdites? Au-dessus des para-



pets couverts d'herbe en fleur, on ne voit que le ciel, un grand ciel à peine bleu.

Assis sur une pyramide de grenades de siège, quelques prisonniers devisent.

« Bon sang ! qu'elle a été courte cette campagne ! » dit le sergent Foch du 10e chasseurs, un vrai gars, taillé dans le bronze, l'œil sombre avec des pointes

jaunes qui vous dévorent. Son accent est dur; l'on y sent une rancune effroyable. Il crache sa phrase, entre de longs silences.

« Et tout ça, par la faute d'un sacré b... qui nous a conduits tout droit à Raon-l'Étape, un « patelin » plein de Boches!...

« Et moi, tonnerre de D..., qui pensais à notre capitaine! Le capitaine B.....!... Un soldat celui-là, sorti premier de l'École de guerre, un futur général pour sûr. Il nous a montré un jour la photo de ses gosses, sept gosses, tous alignés. Il avait les larmes aux yeux. Ah! celui-là.... Comme il nous tenait en main! Prudent, brave, on n'avait qu'à le suivre. On se sentait sûr avec lui. En voilà un qui conduisait bien sa compagnie!

« Si vous l'aviez vu à Vallerystal! Qu'est-ce qu'on a reçu là, comme obus! J'en ai compté cinq cents, rien que sur ma section. J'ai perdu là mes deux copains. On était du même village et, comme qui dirait, frères. On ne se quittait pas. Voici tout à coup un cochon d'obus à la mélinite. Ça fait un bruit d'enfer, et une fumée! Je me sens bourré, enlevé; je pirouette je ne sais comment. Je me relève. Je m'époussette! Indemne! Et ça puait, cette fumée noire! A droite et à gauche, mes deux « poteaux », éventrés, les boyaux leur sortant de partout.... Cré nom de nom!... Ce jour-là, mon sac m'en a rendu un de service! L'éclat s'était enfoncé dedans; et mon col de capote, là derrière, qui brûlait. Regarde donc.

« Pendant ce temps, qu'est-ce qu'il faisait le capitaine? Il se promenait tranquillement, devant nos fusils, la pipe au bec.

« Faudrait vous coucher, mon capitaine, » qu'on lui disait.

— Laissez donc; ça tue aussi bien couché que debout. »

« Le soir, il avait la tête en sang et un biceps déchiré. Crois-tu qu'il nous a quittés pour ça ? On le panse en vitesse. « Il faut gagner l'ambulance, » lui dit le major. Mon vieux, il est resté. Ah ! voilà un bougre ! Si tous étaient comme ce B.....

— Est-ce qu'elle marchait bien ta section? lui dit Piétri, un adjudant roux, trapu, les prunelles veinées de sang, une espèce de Corse qui ne cesse de vous regarder, qui semble vous écouter des yeux, avidement, comme un sourd.

— Si elle marchait ! Je te crois qu'ils marchaient, mes réservistes ! Ils criaient : « Les vaches ! » Et ils bondissaient, les poings fermés. D'ailleurs le 10e bataillon était légendaire. « Les Noirs sont à Provenchères », disaient les Boches : c'était nous.

« Au début, on jouait au soldat. Les uhlans arrivaient, par petits groupes, caracolant, gantés, comme à la parade. Bram ! Bram ! Un cavalier fait la culbute. Le reste exécute une fantasia à reculons. Nous les poursuivons. Ils mettent pied à terre. Je dis à mes hommes : « Couchez-vous ! » Bast ! Ils s'agenouillent pour tirer mieux à leur aise. « Feu ! » Un lieutenant de tué; six morts ou blessés. Une autre fois, sur la route, quatre uhlans trottinent, tranquilles, comme dans un service en campagne. « Feu ! » Dix coups de fusil : plus de patrouille ! Oui, c'était drôle au début. On se serait cru aux grandes manœuvres. Mais, du 10 au 25, aïe ! toujours l'artillerie ! Ça pleuvait ! Ça pleuvait, bon sang !

— Est-ce que tu en as tué, toi, des Boches? fait le grand caporal Durupt, que Le Second compare à une tête de buffle en exposition sur une pique. Moi, dans ma section, à Mesnil, dans le pays de Senones, j'ai

passé mon fusil au clairon, un fameux tireur. Dans un quart d'heure, à deux cents mètres, il en a abattu dix.

— J'en ai dégringolé ma part, répond Foch. Mais le coup dont je suis le plus fier, je l'ai tiré à douze cents mètres, pour m'amuser, sur une patrouille de uhlans. Ils étaient trois; j'en ai « fichu » un par terre. Mais je vais te dire le coup dont il est le plus fier, mon vieux camarade Kaiser, un Alsacien aussi, que je commandais toujours en allemand. Vit-il encore? On s'est perdu de vue, le 25 août, dans le bois de Bertrichamps, sous le feu des mitrailleuses.

« Nous avions, dans la section, un rigolo de type, très froussard, un vrai trembleur. Je le prends avec moi pour éclairer la section. Le capitaine m'avait dit : « Foch, tâche donc d'enlever cette mitrailleuse qui nous embête. » Nous partons. Nous entrons dans les balles. Je rencontre un vieux territorial. Il tenait son mouchoir sur sa blessure qui pissait. Je voulais le panser : « Non, ne t'occupe pas de moi, qu'il me dit; marchez toujours, les gaillards! » Tout à coup, mon trembleur tombe, criant :

« Mon Dieu! Mon Dieu!

— Es-tu blessé?

— Non, une entorse!

— Ah! faut pas se foutre de moi. Allez! ouste! » Il se lève; il marche. « Tu vois, lui dis-je, je suis pis que le bon Dieu : je t'ai guéri sur le coup. » Mais j'aperçois, à deux cents mètres, la section allemande qui soutient la mitrailleuse. Je tire; je tire : j'en « zigouille » deux. Alors, de tout près à droite, débouche un paquet d'Allemands. Diable! J'appelle mon Kaiser qui était homme de communication. Un Boche s'avance sur lui. « Attention! » dis-je. Le Boche épaule, tire. Mon Kaiser tombe. Le Boche avance; mais voilà! mon Kaiser faisait le mort. Brusquement,

il s'agenouille. Bram! Culbute! Il se précipite sur le Boche : « Je l'ai, celui-là! » crie-t-il. Ce qu'il était content!

« L'escouade allemande se replie. Ma section, égaillée en tirailleurs, lui envoie des pruneaux tant et plus. Deux blessés allemands viennent à nous. Je les panse. L'un voulait m'embrasser; je lui aurais plutôt offert mon c..!

« Je dis à mon froussard : « Mets-toi donc là, derrière ce pli. Tu seras près de moi ». Je n'ai pas plus tôt parlé qu'il se met à brailler : « Blessé! je suis blessé! J'ai une balle dans les fesses! Sauvons-nous! » Une minute après : « Mon Dieu! En voilà une autre! Sauvons-nous! » Deux balles dans les fesses! Quelles contorsions! Il ne savait où se prendre; il n'avait pas assez de mains pour boucher les trous. Il lâchait une jambe pour attraper l'autre. Nous voyions tous ça. On se bidonnait! Je n'ai jamais tant ri de ma vie. Et c'était sous le feu!... Girard riait aussi. Tout à coup : « Je suis blessé, fait-il, aide-moi! — Attends un peu, mon vieux Girard, ça tire trop fort. » Le sang lui giclait de la blessure, faisait comme de la mousse de savon. Deux minutes après, le clairon sonne le « cessez le feu ». Mais ils ne veulent pas cesser le feu. Ils ne voulaient jamais; il fallait se lever et crier, les bras en ailes de moulin à vent! Enfin, ils se rassemblent autour de moi. Je t'assure que mon froussard, malgré ses deux balles aux fesses, s'est ramassé aussi, et sans « rouspétance ». La fusillade donnait toujours. Les feuilles tombaient sur nous. Ils tiraient trop haut. Nous avons pu nous retirer avec nos huit blessés....

« Ah! ça m'allait. Mais c'était la fatigue qui me tuait.... Sans..., j'aurais fait la guerre jusqu'à la dernière balle. Je ne pensais plus ni à la femme, ni aux gosses. »



23 SEPTEMBRE 1914

J'AI UNE TABLE

L'AMEUBLEMENT utile de notre casemate se décompose comme suit : une cruche, un plat, une lampe. Je dis l'ameublement utile ; car nous avons aussi un imposant poêle de fonte, quelques lourdes pinces de fer pour faire bélier contre les portes et les barricades et deux plaques blindées épaisses d'un demi-doigt. De table, point. Nous en avions une à l'origine. On nous l'a enlevée brusquement pour en munir la chapelle : elle y tient lieu d'autel. De chaise, de banc, d'escabeau ou autre meuble de même destination, point non plus. Il résulte de là qu'un homme qui veut écrire et qui n'a jamais écrit que devant une table et assis, ne saurait se sentir tout à fait chez lui dans la casemate 17.

Je m'étais d'abord établi un cabinet en plein air, là-haut, dans une encoignure de la cour Est, sur les marches d'un petit escalier cimenté dans le talus. J'y ai attrapé force migraines, restant parfois sans m'en douter des heures entières immobile au soleil. Mais la

saison des pluies étant venue, j'ai dû me mettre en quête d'un couvert.

C'est ici qu'intervient, dans ma vie de captif, Dutrex, le caporal Dutrex, silhouette martiale et svelte, rare mélange de gentillesse encore gamine et d'énergie. A Bièvre, en Belgique, tandis que le bourg de Messin flambait et que, sous la pluie des mitrailleuses, les hommes se tenaient blottis dans les sillons, lui, la musette de munitions sur l'épaule, la cigarette aux lèvres, allait tranquillement d'un tireur à un autre, distribuant les paquets de cartouches.

Arrivé ici par le premier convoi, le 27 août, sa connaissance de l'allemand l'a désigné tout de suite comme interprète du commandant. Il est devenu peu à peu, le bras droit du major von Stengel. J'ai remarqué tout de suite ce jeune homme. Blond, moustache longue et fine, cheveux en brosse avec l'épi, mince, bien droit. Il me souvient d'avoir éprouvé une joie secrète en découvrant la place que ce simple caporal du nᵉ occupait dans le fort. Il me plaisait que les autorités allemandes vissent la France à travers ce Français. Ayant eu trop souvent l'amertume de constater fictive et crevassée la hiérarchie positive, ma raison était satisfaite de cette revanche inattendue de la hiérarchie naturelle.

C'est à Dutrex, qu'un matin humide et obscur, cherchant un gîte où abriter ma plume, j'ai exposé mon embarras. Il connaissait mes *Écoutes*. Nous avons été tout de suite amis. A midi, il me remettait la clef de la double casemate 55.

D'accord avec le commandant, il a établi là une pacotille. Chaque jour, de neuf à dix heures, l'on y vend, à prix coûtant, du savon, des chaussettes, des brosses, du cirage, du fil et autres menus objets.

C'est dans ce lieu héroïque, vraie glacière, aux murs

formidables, percés de lucarnes blindées, que je me suis réfugié tout un après-midi. J'y ai pris mal aussitôt. Le soir même, je rentrais à la 17, grelottant de fièvre; j'en ai eu pour huit jours de paille. Je ne garde d'ailleurs nulle rancune à la 55. Elle m'a donné le luxe exquis de quelques heures d'isolement. Je me souviendrai toujours avec reconnaissance de sa voûte puissante et froide, de ses chaînes à mouvoir les canons de place et de son air sépulcral, vaguement parfumé d'odeurs mercières. Mais je ne renouerai point avec elle. L'on me dit que la chambrée 70 dévorée par les poux de paille s'y est aménagée. Je la plains de n'avoir eu à choisir qu'entre les poux et les rhumatismes! Quant à Dutrex, il a fait transporter ses savonnettes à la 72, où le soleil ne pénètre jamais.

Je travaille maintenant au chaud et au sec, étant entré hier, comme ministre honoraire et sans portefeuille, dans ce qu'ils appellent « le contrôle français » du fort.

Vains honneurs? direz-vous. Non; car ainsi, j'ai une table! Avoir une table et du temps à soi, de longues heures bien à soi pour observer et réfléchir! Pour moi, je préfère du temps disponible à de l'argent. *Time is money* disent les Anglais. Je dirais plutôt : *Money is time*. Pour ce qui me concerne, tout le labeur de vivre n'a de sens que de procurer du loisir. L'homme en nous se forme dans le loisir. Le travail produit de l'argent, l'argent du loisir, le loisir du travail encore, mais un travail noble, supérieur, désintéressé, le vrai travail humain. Oui, je crois fermement que le vrai travail est l'œuvre du loisir. Dieu merci, j'ai maintenant un peu de loisir et de solitude.

Cette solitude, d'ailleurs bien précaire, c'est une cuisine. Ne riez pas, mon amie.

Cette vaste pièce comprend, du côté de la porte, la région des fourneaux, région encombrée, ferrailleuse et fumeuse, soumise au « chef » Bouquet, un frêle et doux enfant du Quercy. Mais, une fois franchie cette zone plutonique, l'on se trouve dans un quadrilatère spacieux, que les « cuistots » appellent couramment le « salon ». Deux larges baies ouvrant sur le midi l'inondent de lumière. La propreté y est suffisante. On lave le béton du parterre à grande eau après la corvée des légumes, les trois distributions de repas, et, en général, après tous les instants d'affluence. C'est dans ce fond de cuisine qu'entre les deux fenêtres s'érige une table, une petite table en bois blanc, *la table*. M. Prudhomme dirait : « Cette table, c'est le cœur du fort Orff! » Là, en effet, sur trois tabourets de sapin, siège, presque en permanence, notre conseil des ministres. Là se projettent les réformes. Là s'élaborent les détails d'organisation. Là aboutissent et se règlent tous les incidents intérieurs de la colonie. . . . .

. . . .

Cette table, exactement le côté gauche de cette table, est désormais mon lieu. La bouche profonde de l'évier s'ouvre derrière mon escabeau, au ras du sol. Mon bras gauche, quand je travaille, bute à l'accoudoir de la fenêtre où je dispose ma pipe, ma gamelle, mes papiers et votre portrait. Tel est mon royaume. J'y lis; j'y écris; j'y rêve; j'y assiste trois fois par jour, à l'heure des repas, au défilé de mes frères de captivité. J'y écoute; j'y observe.

Malgré le bavardage et le piétinement des corvées et la fumée du charbon, j'aime ce coin près des fourneaux. Je suis devenu frileux comme une chatte à ce régime de privations. Au reste, où pourrais-je travailler ailleurs?

Ma vie se partage donc désormais entre mon « Fon-

tainebleau des talus », mon tabouret à la cuisine 22 et la casemate 17. Car je dors toujours sur mon ancien paillis. Il n'est plus maintenant qu'une couche dérisoire de poussière ; je m'y trouve mieux pourtant que le premier soir. Dieu merci, mon dos s'est rembourré de cal ; mon nez s'est endurci ; mon tympan lui-même, au milieu de la nuit, s'agace moins fort que naguère de la crécelle et du glouglou des ronfleurs. Au début, souffrant d'insomnie, je passais des heures à m'écœurer de ce gargouillis de grenouillère. J'eusse voulu fuir. J'appelais le sommeil de toutes mes forces. Rira de moi qui voudra : je sens fléchir ma foi dans l'âme humaine devant un homme endormi, béant de la bouche, et soufflant comme un gros porc. L'effroyable puanteur qui montait avec la bise humide des cadavres et des charognes couchés à Moncourt, à Lagarde et à Kerprich, m'a révélé moins fortement l'animal humain que le rythme lent, incertain, que le bruit fade et ignoble d'un ronflement. Mais l'on se fait à tout. Je me suis habitué aux rots et aux ... bruits vaniteux d'Alelle et de Taon. Je sens à peine l'infecte odeur d'égoût qui errait dans les couloirs de notre termitière et m'avait presque fait défaillir, le soir de notre arrivée. L'homme est si avide de bonheur qu'il s'immunise au plus vite contre le venin de ses peines quotidiennes. Le fait est que, chaque jour, je sens moins vivement ma misère. Je pense souvent à ce merveilleux caractère de notre nature, la nuit, sur mon poussier. Et vers les onze heures, je trouve une sorte de douceur mélancolique à m'endormir, entre les songes d'amour du sergent Bertrand, et la cigarette, fidèlement luisante dans lés ténèbres, de mon terrible et cher Guido, dévoré de pessimisme et d'insomnies.

NOUS TUONS LEUR ESPÉRANCE



CELA va mal pour les Allemands. La garde a beau se serrer les lèvres et nous serrer les journaux, — malgré notre isolement du monde, nous sentons tous que cela va bien pour la France.

Le soleil s'est levé splendide. Quand je suis monté vous saluer et saluer l'aube sur le talus de nos acacias, il faisait un froid sec et vif. L'air avait une bonne odeur de terre fraîche. Mes yeux s'attardaient avec bonheur aux jeux de la lumière sur la campagne matinale. Pincée par le vent, la corde du pavillon, tendue à vide, grelottait et cliquetait contre la hampe. Un instant, de dessous terre, le tintement de la sonnette de l'élévation est parvenu jusqu'à moi, léger, assoupi, mystérieux. C'était l'heure où Richeris et Guido ont coutume de se servir la messe l'un à l'autre.

A la cuisine, j'ai trouvé le caporal Durupt qui déjeunait. Le dos au feu, établi de guingois sur ses jambes d'échassier, et, selon son habitude, long et maigre comme une perche de houblonnière, le co-ministre de Dutrex mouillait dans son écuelle, en

se dandinant un peu, une grillade de ce pain noir au cumin qu'il déteste. Autour de lui, les grosses marmites de fonte, descendues des fourneaux pour la distribution, fumaient comme des locomotives. Il buvait son café d'un air pénétré, — son grand air un peu voûté, consciencieux, incorruptible. Me voyant, ses larges yeux fidèles ont pétillé. Un semblant de malice a couru derrière son lorgnon.

Immédiatement il m'a dit : « J'ai *grand'chose* à te raconter ». Il est Alsacien et a des expressions à lui. « Grand'chose », dans son vocabulaire, cela signifie une chose très importante. Et, pour Durupt, une seule chose a vraiment de l'importance, c'est que la Prusse soit exterminée.

Il hait l'Allemagne, d'une haine cuite, recuite durant des générations de Durupt. Il a été à l'école à Mulhouse. Il a pris part, dans le camp des enfants alsaciens, à de terribles batailles contre les enfants allemands. Chez lui, la haine du Teuton est d'abord un souvenir de jeunesse. Mais l'expérience et la réflexion de l'homme l'ont envenimée. A l'âge où le cœur se noue pour la vie, il a subi l'étreinte violente, rèche, sans respect, du maître étranger. La pratique journalière de la « germanisation », soufferte avec exaspération par toute sa famille, a mué sa nature honnête et humaine en une poche à fiel contre tout ce qui est Germain.

« A Paris, dit-il parfois d'un ton pénétré, dans les restaurants, dans les bureaux de poste, partout, j'ai rendu la vie insupportable à tous les Boches qui se sont trouvés sur mes pas ! » Sur les rives de la Brusche, particulièrement à Saulxures, où l'on se canardait à bout portant dans le brouillard, il a tué, tué avec furie. Maintenant, prisonnier de guerre, n'ayant plus ni balles, ni baïonnette, il s'applique à « semer le cafard » parmi

les soldats qui nous gardent, estimant qu'une armée contaminée de « cafard » est mûre pour la déroute.

Durupt est un pur et un juste. Ses jugements ordinaires et ses moindres actes fleurent bon l'évangile de 48 et les solides vertus bourgeoises. Il appartient à cette élite sans éclat, dont subsistent les nations, qui sait dire et vivre la vérité. Il est particulièrement de cette France, — inconnue de l'étranger, bien qu'elle détienne le secret de nos merveilleuses résurrections — de cette France morale, toujours sous-jacente à la France gauloise et à la France frivole, qui produit selon les temps un saint Louis, un Calvin, un Saint-Cyran, un Pascal, un Lamennais, un Fallot, ces hommes d'un tenant, ces consciences de fer, terribles à elles-mêmes, obéissantes jusqu'à l'héroïsme, dévorées et parfois malades de scrupule. Ceux-là sont les généraux ; Durupt sert comme simple soldat dans leur armée.

Son frère, qu'il chérit et qu'il célèbre sans cesse.

. . . .

. . . .

Il a vécu lui-même aux confins du Sillon. Comme tous les lecteurs de la *Démocratie* et de la *Nouvelle Journée*, il a la République et la foi chrétienne dans le sang.

J'estime notre « co-triumvir ». Il est un peu trop minutieux pour mon goût. Il n'a cure d'être spirituel, ni charmant. Il appuie le trait. Il est un tantinet jugeur. Il donne volontiers un tour exemplaire à ses actes. Il lui arrive de prendre un ton légèrement avantageux quand il se raconte. Mais son cœur est de cristal. Aucune hypocrisie, aucune malice ne l'effleurent. Son existence tout entière, au foyer, au négoce, jusqu'aux moindres détails, est droite, contrôlée, voulue.

C'est avec une sorte d'attendrissement que j'ai découvert peu à peu chez ce catholique les qualités et les travers caractéristiques du puritain d'Écosse et du radical gallois. Moral, pratique, fougueusement patriote, pétri de civisme, un peu prêcheur, il pourrait fort bien passer, sans rien changer à ses façons et à ses tics, pour un parfait disciple de Christophe Dieterlen, de Fallot, de Frommel, et même de Charles Wagner, de Paul Doumergue et de Wilfred Monod, ces chefs de file, en France, de la catholicité réformée.

Dieu merci, les hommes sont partout des hommes. Des protestants ont l'esprit catholique, des catholiques l'esprit protestant. La psychologie se rit des oppositions doctrinales. Les tempéraments et les caractères déroulent, d'un bout à l'autre de la race, dans les profondeurs, leurs stratifications indestructibles, sans souci des murs à fleur de terre qu'improvise et croit durables la volonté impérieuse des commandeurs d'hommes....

Durupt applique toute la conscience — quasi-janséniste — que lui a forgée le christianisme, à l'exercice de sa haine nationale. Il hait par devoir. Il nuit par devoir. Comment peut-il nuire aux Allemands, maintenant qu'il est à leur merci? En démoralisant leurs hommes. Sachant très bien l'allemand, il s'est donné pour mission au fort Orff de prouver par A plus B à toutes les gardes qui se succèdent — landwehr partant pour la frontière, ou blessés de l'active retournant guéris à la ligne de feu — que l'Allemagne est battue d'avance.

Arrivé ici le 30 août, trois jours après Dutrex, toute la Germanie du fort, du capitaine d'approvisionnement au dernier *Gemeiner* (à l'exception toutefois du commandant, dont la conduite avec nous est un

chef-d'œuvre de courtoisie) lui avait immédiatement corné aux oreilles : *Paris kaput!* — traduction littérale : Paris fichu! Durant quinze jours, ce fut le refrain. Quand le fourrier, une espèce de râblé méchant, borné et malotru, descendait aux cuisines, il annonçait en ricanant, en guise de bonjour, un nouveau *kaput* : Verdun *kaput*; Reims *kaput*; Manonviller *kaput!* Le *Verpflegsoffizier* lui-même, le capitaine Friedrich Wilhelm Weidner, du régiment « *Prinz Ludwig* » — un négociant nurembergeois de haute mine, très droit, très moustachu, très franc de son regard bleu — ne dédaignait pas, certains jours, de venir éployer parmi les fourneaux, devant Dutrex et Durupt, des *Nürnberger Zeitungen*, des *Münchener Neueste Nachrichten*, toutes flambantes de victoires.

C'était leur beau temps. La grille de franchissement, le dimanche, était noire de badauds : bourgeois lourdement cossus, la plume de coq fichée dans le feutre vert, riches fermières s'essayant à porter chapeau, pullulement d'enfants presque tous nu-pieds, paysans sans style habillés à la confection, touchantes vieilles de village, vêtues comme dans les toiles de Dürer, le mouchoir de tête noué par derrière, la courtepointe noire sur l'épaule, et corsetées d'épais coussinets pour s'amplifier la taille. Tous ces flâneurs, d'aspect si pauvre comparés à ceux de France, regardaient des heures entières « les pantalons rouges », leur jetant parfois à travers les barreaux cet éternel : *Paris kaput!* qu'on s'était égosillé à nous crier de Dieuze à Strasbourg, de Stuttgart à Ingolstadt, et dont nous avions les oreilles sonnantes depuis notre prise.

Cette allégresse naïve exaspérait Durupt. Il se tut quelques jours. Puis, ayant recouvré ses esprits, il se dévoua tout entier, en forcené, à l'espérance.

« Ce n'est pas possible, disait-il aux broyeurs de noir, que nous soyons battus ! Entendu ! leurs avant-gardes sont à Reims, à Meaux, à Compiègne. Paris est-il pris pour cela ? Et les canons de la marine dont le gouvernement a hérissé les forts ? Soyez tranquilles, avant de planter leurs faisceaux sur la place de la Concorde, ils en perdront du temps et du sang ! Mettons les choses au pire : Paris est pris. Sommes-nous achevés pour autant ? Souvenez-vous du plan de Chanzy : le bastion stratégique de la France, n'est pas Paris ; c'est le Massif Central. Eh bien ! qu'ils y viennent à Clermont-Ferrand, à Aurillac !... D'ailleurs, nous ne sommes pas seuls. La trombe russe s'apprête qui va leur dégouliner dessus ; elle aura vite fait de balayer leurs pauvres cinq corps d'armée. Elle poussera ses vagues jusqu'à Berlin. Elle chassera leur flotte du canal de Kiel, la jettera dans la mer du Nord, où les dreadnoughts anglais attendent, qui n'en feront qu'une bouchée !... »

Les captifs les plus tièdes s'émerveillaient à ces discours. Une voix s'élevait bien parfois, disant : « Mais, avec cela, nous sommes ici jusqu'au printemps ! » Et Durupt de répondre d'un ton péremptoire : « Nous serons sûrement chez nous à la Toussaint. Je connais l'Allemagne comme ma poche. Elle n'a pas le sou. Et ce n'est plus avec la France seule, cette fois, qu'elle doit en découdre ; c'est avec la France, avec la Belgique, avec l'Angleterre, avec la Russie, cet océan humain ! Je vous le dis, il faut être fou pour ne pas sentir que l'Allemagne va être exterminée ! »

Durupt, ici, c'est l'homme qui a un devoir, une mission. Captif, sa vie est encombrée, bourrée, affairée jusqu'à l'énervement. Une règle absolue y préside : « Toute journée où il n'a pas accru notre espérance et le « cafard » des Allemands est une journée

perdue ». L'essentiel pour lui est donc de se pourvoir de nouvelles.

Une fois terminés son contrôle des repas aux cuisines et sa besogne de changeur officiel à la casemate 16, le voilà en chasse à travers le fort. Il avise Max, le cambusier, le plus puissant lampeur de bière du haut Danube, un joyeux drille, rougeaud, ventru, une brute qui, par exemple, vous annonce dans un éclat de rire qu'un shrapnell français vient d'arracher un bras à son frère dans les Vosges, une brute, mais un bon zigue. C'est par lui que Durupt connaît ce qui se dit dans les *Wirtschaften* d'Heppberg, de Lenting, de Kösching, de Wegstätten, d'Oberhaumstadt, et, en général, dans les auberges de tous les villages avoisinant le fort, sur les collines et dans la plaine. Puis, il s'en va fureter au corps de garde.

. . . .

. . . .

Il arrive que Durupt, survenant aux cuisines, tout éméché de sa chasse, se heurte à l'écriteau dont j'ai imaginé de protéger mon travail : « Ne pas me parler, s'il vous plaît ». Il s'assied alors à côté de moi, sans mot dire, et déploie son .... Les deux coudes sur la table, la tête dans les mains, tout le corps ployé en avant, Claudel dirait qu'il est « en dévoration » de son papier.

. . . .

. . . .

Il sort alors ses cartes, ses cartes minables, aux plis usés, délavées par toutes les pluies et les sueurs de sa campagne dans les Hautes-Vosges. Il tire son crayon fiché dans sa jugulaire. Il pointe les lieux. Puis il n'y tient plus. Il faut qu'il m'apprenne l'événement. Il retourne l'écriteau protecteur et le voilà parti dans ses commentaires !

L'admirable est qu'ils aboutissent infailliblement à prouver une victoire. Pour lui, tout recul français est un stratagème; tout recul allemand, une déroute. Toute bonne nouvelle est sûre; toute mauvaise nouvelle, un mensonge destiné à redonner courage à la population germanique. Et, dès qu'il a fixé, grâce à ces principes de critique, la vérité certaine, vite, il se la résume à lui-même, lui donne une forme portative et court la répandre à travers le fort. Il se précipite à la 19, où Merlier, Charlier et Gautin l'accueillent comme un ange du Seigneur; à la 17, où il se casse le nez au pessimisme obstiné et méprisant de Guido; à la 34, où Brissot et d'Arnoult, — deux malins, qui connaissent très bien l'allemand et le goût de la bière du corps de garde, — le traitent sans détour de commère! Par malheur, au cours de sa ronde, il s'abouche ici avec le fourrier, là avec un *Gefreiter*, ailleurs avec une sentinelle. Il les accable sans pitié de sa nouvelle — ce qui le brûle un peu plus auprès d'eux.

Ah oui! il se venge des *Paris kaput* des premiers jours! Dutrex et moi le plaisantons souvent là-dessus :

« Tu agis en Boche, lui faisons-nous, en ne ménageant pas la susceptibilité de tes adversaires!

— Pauvres gens, nous répond-il, je vois bien à cela que vous ignorez les Allemands! Avec eux, le proverbe est absolument vrai : « Oignez vilain, il vous poindra; poignez vilain, il vous oindra! »

Je me promenais dernièrement avec lui et le sergent Foch. Nous suivions le petit sentier de contrescarpe, quand, en face, au delà du grand fossé, sur le chemin qui longe les talus extérieurs, sont survenues deux Allemandes. Elles allaient au petit pas, poussant chacune une bicyclette. Elles nous regardaient avec curiosité. Nous avions rectifié l'allure. On n'aime point paraître misérable devant l'ennemi.

Durupt leur dit en allemand :

« N'avez-vous pas un journal?

— Non.

— Et quelles nouvelles?

— Oh! ça va bien en France.

— Pour qui?

— Pour nous. Tous les jours il nous arrive des convois de blessés.

— De vos blessés?

— Oui.

— Alors, c'est pour nous que ça va bien!

— Peut-être. »

Ces deux personnes avaient le buste et la hanche si rebondis, et cela sur si peu de jambe qu'elles prêtaient à rire. Le sergent Foch, Alsacien et chasseur à pied, a la gouaille terrible. Il marmottait déjà une plaisanterie. Je l'ai retenu de la lancer.

Nous marchions lentement de part et d'autre du large fossé. Et elles de dire :

« Vous traitez mal nos prisonniers et vous achevez les blessés!

— Qui vous a dit cela?

— C'est dans les journaux.

— Tous vos journaux mentent et vous êtes assez niais pour les croire. C'est comme pour les nouvelles de la guerre. Vous êtes battus partout. Cela est évident pour qui sait lire avec intelligence. Et vous vous imaginez être vainqueurs! Vos journaux vous prennent pour des imbéciles. Le seriez-vous vraiment? Le fait est qu'ici nous crevons de faim, tandis que vos prisonniers, en France, où l'on est riche et généreux, sont traités en bourgeois!

— Peut-être. Mais, ce sont ces voyous d'Anglais qui causent tout le mal. Ah! si je les tenais là! (la plus grosse brandissait son poing). Les Anglais,

ce sont les apaches de l'Europe, *dei Lumpen Europas!* ».

La conversation était engagée. Elle a bien duré une demi-heure. Durupt, avec une conscience méticuleuse « semait le cafard » dans l'esprit de ses interlocutrices. Il ne les a lâchées qu'au moment où il a senti fléchir en elles la certitude de la victoire.





27 SEPTEMBRE 1914

DIMANCHE

J'AI travaillé toute la matinée.

A dix heures, Guido est venu me chercher pour l'office. Il avait sous le bras le gros missel emprunté au curé de Lenting où il a coutume de me faire suivre la messe. Un de ses collègues prêchait. Son sermon m'a étonné. Cruel, impitoyable, puant le soufre des flammes éternelles, représentant Dieu sous les couleurs mêlées d'un satrape et d'un croquemitaine, on eût dit d'un vrai prêtre de Saturne. Plein, au reste, d'une conviction absolue! Mais... âmes de saint François d'Assise et de saint François de Sales, où étiez-vous?...

Guido m'entretient souvent de sa foi, quand nous nous promenons le soir, avant l'appel, le long des glacis déserts, aux premières étoiles. Il prend un soin particulier à m'ouvrir les yeux aux beautés de la liturgie catholique. Elle est, de fait, incomparable. Pour qui peut croire au miracle de l'hostie, rien n'égale en douceur et en sublime le drame quotidien

de la messe. Mais quel dommage qu'elle soit dite en latin et qu'il faille être un lettré pour la suivre! S'est-il trouvé trois camarades, tout à l'heure, pour entendre l'épître et l'évangile du jour? Que si l'on veut absolument conserver le latin comme un symbole d'universalisme, pourquoi ne pas traduire immédiatement en langue vulgaire ces versets de l'écriture où est contenu le plus pur de notre foi, catholique romaine ou catholique réformée?

Mais comme il était simple et touchant le culte lui-même, improvisé, dépouillé, réduit par les circonstances à ses éléments : l'autel, les cierges, l'encens, la vêture! Pas d'imagerie Saint-Sulpicienne! Des murs nus, trapus et blancs. L'on se serait cru dans une catacombe, aux premiers âges.

Tout dernièrement, l'on a désarmé de quatre ou cinq vieux canons ce réduit blindé. Ils étaient là, à leur poste, la gueule dans les meurtrières, prêts à balayer de mitraille, au moment suprême, le nord de la contrescarpe, en deçà du second mur d'enceinte. Ils avaient stationné sous cette voûte humide trente ans peut-être. Ils n'avaient jamais servi. Ils sont en route maintenant pour la frontière russe. Faut-il qu'on soit court de matériel pour s'être souvenu de ces reliques!...

L'affluence des fidèles, soldats français et *Landwehrleute* bavarois, debout, pêle-mêle, pacifiquement pressés les uns contre les autres, a un peu réchauffé la casemate. J'y grelottais cependant, tandis que Boude, de sa voix si gravement douce, chantait les amples strophes de l'*Adoro te* de saint Thomas. Un moment, devant la forte et noble simplicité de ce sanctuaire d'exil, j'ai évoqué l'intérieur de l'Église des baigneurs de Trouville. Le contraste était aussi violent dans mon esprit que . . . .

. . . .

J'ai lu posément, ces jours-ci, sur ma paille, dans le missel du curé de Lenting, les couplets de l'*Adoro te*. Quelle hymne ardente! Quel sublime cri de passion! Le culte de l'eucharistie était alors, pour ainsi dire, dans sa nouveauté. Il avait de nombreux adversaires dans l'Église. L'Angevin Béranger, sorte de Calvin avant l'heure, niait le sens matériel. La chrétienté prenait parti pour ou contre.

Seules, les périodes de lutte sont fécondes.... Aujourd'hui, l'autel est trop paisible. Trop de questions sont tenues pour closes. Je doute qu'un saint Thomas et un saint Bonaventure rivalisent encore une fois d'amour et de génie pour chanter, de façon aussi sincère, la chair et le sang du Christ dans l'hostie....

Après l'office, il a fallu courir à l'ordinaire. Il consistait en du bouillon et en un morceau de porc. La distribution du repas a duré jusqu'à deux heures. Puis Dutrex, Durupt, les cuistots et moi, nous sommes établis autour de la table ministérielle pour déjeuner à notre tour. Il était tard. Nous avions faim. J'ai offert les cigares, achetés en contrebande; Dutrex, le thé, acheté de même. Comme nous étions huit et que nous ne disposions que de quatre « quarts », force a été d'utiliser quatre jattes de fer émaillé — les jattes du fort Orff. Le thé s'y perdait au fond; on l'y eût dit versé au compte-goutte. Mais qu'il était bon! Quarts et jattes, nous avons trinqué trois fois : à la France, à l'écrasement de l'autocratie et du militarisme en Europe, à nos absents. Il régnait un air de famille autour de notre maigre agape; cuistots et « ministres », nous nous sentions vraiment frères.

Dutrex, Durupt et moi, sommes sortis pour la promenade. Il faisait grand vent. Nous avons longé

les parapets. Dans les coins ombreux de la contrescarpe, j'ai cueilli des gentianes naines, des mousses et des lichens. J'ai même découvert un brin de petite bruyère presque défleuri. J'ai placé ce bouquet dans mon quart de campagne. Il est là, à côté de votre portrait. Si nous pouvions partir d'ici avant qu'il ne soit fané.

Durupt nous a quitté pour aller aux vêpres. J'ai continué la promenade avec Dutrex. D'ordinaire si strict dans son quant-à-soi, cuirassant son intime, et d'autant plus lointain qu'il se fait plus souriant, aujourd'hui, comme malgré lui-même, il s'entr'ouvrait un peu.

Après un silence, il m'a fait :

« Tout à l'heure, en montant du bureau, mon père a été sans doute accueilli par ces mots : « Toujours rien du petit ? » J'ai peur de les retrouver bien vieillis....

— Mais, mon ami, de te revoir, cela aura vite fait de les rajeunir !

— J'ai un pressentiment, me dit-il tout à coup. Regarde cet horizon, cette campagne morte; pas une fumée sur Ingolstadt. Pas une âme dans les champs. Cela ne sent-il pas la défaite ? Dimanche dernier, il y avait encore des hommes parmi les curieux qui viennent voir les Français, à travers la grille de franchissement. Aujourd'hui, rien que des femmes et des enfants. Tous leurs hommes sont aux frontières.... Et ce vent de France !... Je te dis qu'il refoule chez eux leurs armées ! Mon cher, je suis sûr, sûr, que tout à l'heure, en trinquant, nous célébrions, sans le savoir, notre victoire ! »

Puis il m'a parlé de sa famille, de ses études. La bise crue nous cinglait le visage. Une buée froide écrasait le ciel contre la plaine triste. L'on eût dit que de mystérieux voiles de crêpe flottaient sur les choses.

Qu'il m'était doux d'écouter, sur les talus de l'exil, les confidences, si délicatement simples, de ce fils de France....

Quand je suis rentré au « salon », Durupt, revenu des vêpres, lisait la traduction allemande d'un roman de Sienkiewicz : *Mit Feuer und Schwert.* Il s'est tourné vers moi, d'un air ébloui et décidé : « Mon vieux Riou, j'ai le pressentiment de la victoire ! »



28 SEPTEMBRE 1914

LA VICTOIRE DE LA MARNE



Un convoi de quatre-vingt-deux blessés convalescents est arrivé au fort sur le coup de cinq heures. Nous croyions d'abord que c'était des prisonniers ordinaires amenés directement ici de la dernière bataille. Nous courions déjà à leur rencontre, sur le pont, avides de nouvelles sûres, prêts à larder de questions ces messagers imprévus, à travers le rideau de baïonnettes bavaroises qui les couvrait. Nous avons vu alors que plusieurs boitaient; que d'autres, sans boiter, s'appuyaient sur des bâtons comme des vieillards; que tous avaient dépouillé le hâle des tranchées et des bivouacs. Nous étions déçus; ces visages pâles venaient des hôpitaux d'Ingolstadt; de tels convois sont pauvres, généralement, en nouvelles fraîches.

Tandis que s'opérait le transfert et que les deux sous-officiers allemands, celui du fort et celui de la ville, papiers et crayon en main, dénombraient leurs hommes, un par un, comme l'on compte les moutons au marché, nous dévisagions nos camarades. Ils ne paraissaient point trop loqueteux. Ils avaient presque remédié au terrible dénuement du combat.

Le dénuement du combat! Cela ne dit rien à un brave chauvin en réforme qui fait la guerre chez les dames. Il parle de la beauté de l'assaut, de l'héroïsme de la baïonnette. Il n'imagine en somme que la façade splendide de la guerre. S'il était mis en face de la réalité! Il faut avoir parcouru quelques champs de bataille, l'action à peine terminée, pour savoir ce que cela signifie : le dénuement du combat. . . .

. . . .

. . . .

N'en pouvant plus de lassitude, d'aucuns jettent jusqu'à leur capote. Les voilà en bras de chemise, détalant à travers les chaumes. La mitraille s'acharne; soudain, éclate un obus qui gifle au dos, égratigne à la cuisse et mord profondément au bras le même homme. L'homme s'affaisse. Pour comble, il se met à pleuvoir. La terre n'est bientôt qu'une flaque. Le combat s'éloigne, s'éteint. Il pleut toujours. La nuit tombe. Notre homme, à demi-noyé, et comme enseveli dans un repli du sol, n'entend plus rien. Il veut se soulever; impossible. Il écarquille les yeux pour voir quelque chose. Peine inutile! Il est cloué à terre : il ne voit rien au delà de la touffe d'herbe où bute sa tête, rien, si ce n'est, là, tout près, les nuées basses qui, petit à petit, l'inondent, l'enterrent. Saisi d'angoisse, il crie : « Maman! maman! » Il se croit perdu. « Maman! » Il met tout son souffle dans ce cri. C'est un appel, c'est une plainte, c'est une prière. Il souffre. Il est dévoré de soif : « Maman! maman! »

Des brancardiers ont entendu. « L'ambulance! » clament-ils, en faisant de leurs mains un porte-voix. Le fanal écarlate leur battant contre la jambe, ils arrivent. Notre homme maintenant est à califourchon sur un « croix-rouge ». Il geint. Que faire! On le laisse geindre. Sur la route, attend une fourragère de

réquisition, rembourrée de paille. Cela grince, cela cahote : c'est un lit de torture. Elle déborde de blessés. Il pleut toujours. Notre homme se sent mourir de froid. Par bonheur, il s'évanouit. Une misérable ferme : à l'entrée, deux falots, l'un blanc, l'autre rouge ; c'est l'ambulance.

On dépose le ballot sanglant, à son tour, et à la suite, sur la plate-bande de paille fraîche. Peu à peu, dans l'horrible concert des lamentations, il revient à lui. Dieu ! qu'il souffre ! Le chef-infirmier passe, avec sa lanterne sourde. Il inspecte le nouveau venu. « Encore un de frappé dans le dos ! », fait-il en bougonnant. Il appelle du renfort. A deux, à trois, l'on vous retourne péniblement le pauvre diable. Le voilà sur le nez.

« Tu as les ciseaux ?

— Non, ils sont en mains.

— As-tu un couteau ?

— Voilà ! »

Crac ! Crac ! En deux coups, l'infirmier fait sauter le dos de la chemise. Crac ! Crac ! Le dos aussi du tricot. Mais cela colle à la plaie ! « Aïe ! Aïe ! » C'est fait. La peau est libre.

« Mais, ces caillots sur le pantalon ! » Crac ! Crac ! « Oh ! Quel sale labour dans cette cuisse ! » Crac ! Crac ! « Doucement... Comme ça colle ! » Une moitié de pantalon, raide et noire de sang, va rejoindre dans la travée, les autres lambeaux d'étoffe.

Enfin, au tour du bras de chemise. C'est moins difficile. Crac ! Crac !

« Monsieur le Major !

— Voilà ! fait le major, occupé au fond de la grange ; avez-vous bien mis à nu les blessures ?

— Oui, monsieur le Major. »

Oh ! oui, elles sont à nu. Et le blessé aussi est à

nu! Il n'avait à l'arrivée que la chemise et le pantalon. Maintenant, il manque un bras et presque tout le dos à sa chemise, et son pantalon n'a plus qu'une jambe! Pauvres bougres! que la panique de la retraite et le couteau de l'infirmier ont ainsi allégés! Ceux-là peuvent parler de dénuement!

Et si l'ambulance est prisonnière, ils feront, dans cet appareil, deux, trois jours de chemin de fer, lentement cahotés sur les wagons à bestiaux de l'étranger.

J'admirais, tout à l'heure, nos nouveaux camarades. Ils avaient connu l'extrême misère. Deux ou trois semaines avaient passé. Ils étaient là, derrière le rideau des baïonnettes bavaroises, debout, les nippes un peu fripées, mais crânes et à tout prendre, presque gaillards. Un Français avait, certes, de quoi s'étonner de leur accoutrement : il était insolite. Mais un Allemand n'y pouvait point trouver à rire; il se sentait devant de vrais soldats français. J'étais reconnaissant envers nos camarades d'avoir su ainsi, à force d'ingéniosité, par toutes sortes de moyens de fortune, se donner, devant l'étranger, une allure militaire, française. Dans certaines circonstances, la coquetterie est héroïque.

Dominant la troupe, un gigantesque chasseur d'Afrique avait fait accourir les plus indolents du fort. De près, c'était tout simplement un fantassin du 146e, de Toul, qui s'était taillé une interminable chéchia dans un pantalon rouge. A côté de lui, un dragon arborait le plus élégant des bonnets de police, découpé dans la même étoffe. Un alpin dissimulait sous son ample pèlerine un pantalon verdâtre battant neuf, acheté à travers la grille de l'hôpital à un mercanti d'Ingolstadt. Un colonial du 6e, de Tarare, qui avait eu l'épaule affreusement transpercée, s'était capoté en lignard et pantalonné en artilleur. Seul son képi à

ancre rouge, échappé au naufrage, le révélait marsouin. J'ai peine à dire que quelques-uns de nos guerriers coiffaient de ces placides casquettes grises à trente sous, qui eussent « démartialisé » Ney lui-même.

. . . .

Je songe à un de mes camarades, attaché au service de santé. Son brassard de la Croix-Rouge le protégeait. Il avait déployé lui-même, bien en vue, sur le toit de l'ambulance, le grand fanion de neutralité. Je me souviens exactement des circonstances. La canonnade s'était tue. Les oreilles, assourdies trois heures durant par un bruit d'enfer, s'étonnaient de ce silence brusque, bourdonnant, immense. Notre n^e, lancé à la baïonnette sur un plateau découvert, avait été fauché par masses. Le reste reculait, — groupes décapités, incohérents, presque indifférents. Durant cette retraite, j'ai vu des hommes s'arrêter, battre tranquillement les pruniers de leur fusil, s'emplir la bouche et les poches de fruits mal mûrs, et repartir du même pas insouciant, — comme aux manœuvres. Les Prussiens, cependant, étaient à leurs trousses. Nous les apercevions qui s'avançaient en ordre, tout près, d'abord en tirailleurs, puis par grappes de sections. Ils s'arrêtaient, faisaient un feu, bondissaient en avant, faisaient un autre feu. Ils tiraient souvent sur notre ambulance, où le flot de chair sanglante débordait jusqu'au courtil, derrière la maison. Dzing! dzing! Leurs balles carambolaient sur nos ustensiles, cassaient les branches des petits fruitiers ombrageant nos blessés, et couvraient parfois ces pauvres affamés de rameaux de prunes.

Toute l'ambulance était à la besogne, — besogne accablante, hors de proportion avec l'outillage et le personnel. Mais, Dieu merci! Car l'excès de travail

bande l'œil au danger. Le corps accablé exténue à son tour l'esprit, l'étourdit, l'insensibilise, et mate même l'imagination. Certes, quand une balle fait, soudain, tout près de vos oreilles, son brusque flutis discret, l'esprit bondit et se cabre. Un vol de pensées précises, positives, bien conservatrices, fond sur lui. Mais ce n'est qu'un instant. Le geste commencé s'achève, mécaniquement. Et l'on est là à son poste, comme devant. Héroïsme? Le mot sonne trop beau. Mieux vaut dire simplement que l'action est un étau puissant pour étrangler l'esprit et l'empêcher de délibérer. A la guerre, toutes les masses d'hommes se valent, ou à peu près; elles sont toutes, selon le cas, également lâches, également courageuses. Mais les chefs diffèrent. Je crois maintenant que les vrais chefs, dont les troupes ne connaîtront jamais la panique, sont ceux qui n'abandonnent à lui-même, pas même une seconde, l'esprit de leurs hommes, qui l'occupent en permanence, qui le jugulent, et pour ainsi dire l'entenaillent, dans la vision immédiate d'un acte net et direct à fournir.

« Quel boulot! quel boulot! » disaient les infirmiers. Oh oui! du « boulot » à bouche que veux-tu! De tous côtés, à la file indienne, par groupes, ou deux à deux, l'un appuyé sur l'autre, les blessés arrivaient. La maison pleine, nous ne savions plus où les mettre. Nous les entassions dehors, dans chaque rond d'ombre, provisoirement. Pauvres garçons! Déjà épuisés de faim, de fatigue et d'hémorragie, ils avaient fourni leur dernier effort pour marcher à notre drapeau. « Infirmier, faisaient-ils, en franchissant le portail, soignez-moi! » Puis, à bout de souffle, ils s'affaissaient à terre, lentement, avec de petits cris d'enfant malade. Parmi nous, plus d'un, voyant cela, essuyait furtivement une larme.

La fusillade avait cessé. Tout à coup, quelqu'un crie : « Ils sont là! » Un cycliste prussien, en effet, venait de croiser devant la grille, suivi de la première patrouille. Ils avaient jeté un coup d'œil sur l'ambulance, sans plus, et avaient passé. A ce moment, j'étais en train d'ouvrir en vitesse le fourgon de chirurgie pour y prendre un instrument . . . .

. . . .

. . . .

*
* *

Tandis que le *Feldwebel* allemand, flanqué de Dutrex, conduit les convalescents, section par section, dans leur logis, je regagne « le salon » et m'enfonce dans mes papiers. Tout à coup, la porte s'ouvre avec fracas. Dutrex, avec sa brusquerie habituelle, mutinement martiale, émoustillé au dernier point, pousse devant lui un tout petit caporal du 146e de Toul. Le bousculant, le bourrant, l'éclaboussant de sa grosse voix de commandement, il me le jette dans les bras.

« Voici, je t'amène un homme! » Je serre la main au petit caporal. Le collier de duvet commence à faire figure de barbe sur ses joues. La *juventa intonsa* d'Euryale. Il a l'air d'un candidat à l'agrégation. Les yeux pensifs, paisiblement obstinés derrière ses lunettes, il ressemble à mon ami Bonifas.

Durupt arrive. Quelques autres, alléchés, font cercle autour de nous. Les « cuistots » désertent en chœur « la région plutonique »; Davit, l'Hercule, et le laborieux Devèse s'assoient sans façon sur la table ministérielle.

« Mon ami, débute Dutrex, nous te chambrons ici devant Riou, parce que tu as l'air intelligent, judicieux, modéré. Il exige des nouvelles sûres. Ne blague pas

avec lui. Si tu es un homme d'imagination, fous le camp! »

Le petit caporal sourit. Je commence par les banalités d'usage : sa blessure, le lieu de sa prise, sa dernière bataille, son impression des Allemands à l'hôpital, son nom, son pays... Puis, la grosse question :

« As-tu des nouvelles de la guerre? »

Il est clair que Lahire — c'est le nom de ce Parisien — a gros à nous dire. De sa voix tranquille, un peu voilée, brusque, avec des silences, il s'exécute très gentiment :

« Aujourd'hui même, dit-il, vers sept heures et demie du matin, un lieutenant d'artillerie blessé à la jambe est arrivé à notre hôpital. Il était en possession de son sabre, de son revolver et de sa cantine, ayant obtenu les honneurs de la guerre. Sa venue a fait une grande impression sur notre petit monde de blessés, beaucoup plus grande que la récente visite de la princesse de Bavière. En un clin d'œil, tous savaient sa présence. Il a eu immédiatement un public et, je vous l'assure, un public attentif.

« Il faut vous dire qu'à l'hôpital d'Ingolstadt, officiers et soldats vivent tout près les uns des autres. L'on a rassemblé les officiers — au nombre d'une cinquantaine — dans un même dortoir; mais le reste du dortoir, qui ne diffère en rien des autres, est occupé par les hommes.

« Donc, tandis que le lieutenant parlait à ses collègues, nous formions derrière eux, nous, le fretin, un second cercle compact. Il avait déployé un des derniers numéros du *Bulletin des Armées de la République*; il lisait, et, surtout, il commentait sa lecture. Il était rayonnant. Son fort, un fort de 3e classe, qui devait tenir trente-six heures, avait tenu six jours. Ils avaient essuyé trois mille obus à la mélinite. Ils auraient

résisté bien plus longtemps si la portée de leurs canons eût été moins courte. Le fait est, qu'ayant détruit une division allemande, ils s'étaient rendus à quatre cents, dont cinquante cadavres et un grand nombre de blessés. Cela se passait le 25 septembre. Jusque-là le fort n'avait cessé d'être en communication avec la place de Verdun. Vous le voyez, mes nouvelles sont toutes fraîches.

— Mais quel est ce fort? lui dis-je.

— Le Camp des Romains, qui domine Saint-Mihiel au Sud.

— Comment! Le Camp des Romains est pris? Mais, alors, les Allemands ont forcé la trouée de Spada. Les Hauts-de-Meuse sont franchis!

— Pardon! le Camp des Romains a été pris par le Nord-Ouest, et même que les Allemands ont travaillé là pour la gloire! C'est le fort des Paroches qui commande les ponts de la Meuse et le passage de Verdun, et, à ce fort-là, *ils* n'iront pas se frotter. Soyez tranquilles, Spada et les Hauts-de-Meuse sont intacts. Bien mieux, nous avons repris à l'Est, en Lorraine et en Haute-Alsace, toutes nos positions des débuts. Nous sommes à Château-Salins.

— A Château-Salins? Serions-nous donc aussi à Dieuze? Mon corps y entrait le 19 août et en déguerpissait le lendemain.

— Oui! Nous sommes à Dieuze. Dans notre convoi, il y a un blessé du 13 septembre — je ne crois pas me tromper de date; — il est tombé à Dieuze. Le même jour, nous avons pris, perdu et repris la ville.

— Sommes-nous revenus aussi à Thann?

— Oui, et à Guebwiller[1].

1. Ce récit, naturellement, n'a aucune prétention historique. Ce qui se raconte parmi les soldats est, en général, aussi « imaginé » que ce qui se dit dans les salons.

— Bon. Et votre lieutenant?

— Il a dit à peu près ceci : que la pagaïe avait été grande en France au commencement de septembre, et qu'on avait presque désespéré, à Paris, à la nouvelle que les Boches poussaient déjà leurs avant-gardes jusqu'à Compiègne. Alors on a pris des mesures énergiques. Quelques jours après, les Allemands perdaient deux grandes batailles : l'une à Meaux, où nous leur faisions soixante mille prisonniers, tant valides que blessés; l'autre entre Reims et Craonne. Depuis plus de quinze jours, nous luttons pied à pied, férocement, sur tout le front. Leur aile droite est coupée. Nous occupons la ligne Saint-Quentin, Charleroi, Namur. Nous avons opéré notre jonction avec l'armée belge et faisons ciseaux sur la grande armée allemande — ils appellent cela la tactique japonaise, le coup de Moukden. Le fait est que le coup a réussi. Et les deux branches des ciseaux se resserrent chaque jour. Les Boches reculent partout. Leur front, qui était à Reims, se trouve maintenant à plus de soixante kilomètres en arrière. Nous sommes entrés à Varennes. Vous verrez, nous aurons vite fait de les vomir dans le Luxembourg et la Prusse, par la Moselle! D'ailleurs, notre gouvernement est de retour à Paris et Poincaré s'est rendu à Londres auprès de George V [1].

« Ce lieutenant, je vous le certifie, était un homme sérieux. Il ne parlait pas à des inférieurs, pour leur remonter le moral. Il s'entretenait avec des officiers, dont plusieurs capitaines et commandants. Il était absolument sûr de la victoire. »

Le petit Lahire avait la même voix posée qu'au début. Mais on y sentait une sorte de flamme sombre, intense, rentrée. Nous écoutions, muets, recueillis. Il

1. Même remarque que ci-devant.

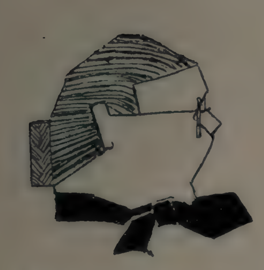
y a une joie formidable qui, débordant, submergeant notre être particulier, déferle soudain jusqu'aux extrêmes rivages de nos affections les plus hautes : famille, patrie, humanité, Dieu. *Freude! Freude!* dit le chœur sublime de la neuvième symphonie. Joie! Joie! Mais cette joie est grave, héroïque. On en frissonne. Elle vous transfigure. L'on se sent soudain établi dans l'éternel, dans l'absolu... Je ne disais rien. Le petit caporal du 146e, les yeux froids derrière ses ternes lunettes de myope, poursuivait son récit. Le cercle de ses auditeurs l'enserrait avidement. Ne pouvant retenir mes larmes, j'ai pris la main de Lahire : « Merci! » et j'ai couru dehors.

Oh! ma France! ma France! ma France!



5 OCTOBRE 1914

UN AUTRE DÉJEUNER



ABONDANCE!

Je me suis réveillé à cinq heures moins vingt — ce qui fait, en France, quatre heures moins vingt. Une vague lueur de lune régnait dans la casemate. L'on eût dit d'un fantastique atelier de scieurs de long. Les ronflements montaient et descendaient en cadence. Si divisés durant le jour, — aussi divisés qu'hommes en temps de paix, plus divisés peut-être, car la cohabitation fait éclater les différences et avive les chocs, — nos captifs, à leur insu, avaient harmonisé leur sommeil.

Vous le savez, je supporte mal cette harmonie. Puis, un violent rhumatisme aux reins me rend intolérable depuis quelque temps la position étendue, quand vient la fraîcheur de l'aube. J'ai décidé de me lever.

Doucement, pour ne pas éveiller Guido qui a un sommeil de lièvre, je retire ma capote, placée en serviette sous mon menton, et la pose à ma droite, près de mon képi dont je me suis avisé depuis quelque temps de faire un vide-poche. A cet instant, vous m'eussiez trouvé pareil à une momie, le torse enroulé dans la couverture française, brune à bande rouge, et le reste du corps, de la taille aux pieds, étroitement

serré dans la couverture d'Ingolstadt, marquée aux armes royales. C'est toute une affaire de dépouiller ces bandelettes, car ma paille n'est plus que du son, et Bertrand, doublement douillet, et comme fiancé, et comme Phocéen, a les muqueuses nasales extrêmement sensibles à la poussière. Encore étendu, par contorsions lentes de gauche à droite, je me démaillote du haut. Puis, assis, le dos à la muraille, je retire mon bonnet de nuit, mon vieux bonnet de nuit, pénétré de toutes les crasses lorraines et bavaroises, plus sale que la chemise de la reine Isabelle, et que je coiffe à fond sur les oreilles et l'occiput, pour garantir ma tête directement posée sur la litière. Enfin, je me lève. Le second maillot, qui m'emprisonne pieds et jambes, me donne l'air d'un gymnaste qui va courir une course en sac. Je le dénoue à la ceinture. Il coule à terre comme une jupe. Me voilà habillé. Je ploie mes deux couvertures avec des précautions infinies. Je les place sur mon sac. Je m'assieds sur cet escabeau rembourré. Je quitte mes espadrilles de nuit. Je chausse mes grosses bottines de guerre, souples à souhait depuis que Devèse, le cuistot-boucher, me les oint d'une merveilleuse moelle d'os de bœuf. Je vide mon képi : montre, pipe, tabac, briquet, couteau, porte-monnaie, mouchoir, — l'immense mouchoir d'ordonnance; j'engouffre tout cela dans les poches de mon pantalon. C'est fini. Guido n'a pas bougé : il rêve misanthropiquement. Bertrand n'a pas éternué : il rêve amoureusement. A pas de loup, képi en tête, ma capote sous le bras, et, sur l'épaule, mes deux musettes, celle aux papiers et celle aux ustensiles de ménage et de toilette, je gagne vivement les cuisines. A mon grand étonnement, je les trouve éclairées.

Cet animal de Marie, la pipe au bec, gluant, graisseux, machuré, guilleret comme un fox-terrier en

goguette, fourrage dans ses fourneaux. J'étais encore dans mes songes qu'il avait déjà secoué sur leur paillis, Lambert, l'homme de tous les dévouements, mon bon petit Lambert, et une espèce de vieil affamé du 6e corps, charbonnier de son état dans la forêt de l'Argonne, qui vous détaillerait un chêne pour le seul paiement d'un morceau de couenne rance. Il n'y avait pas un brin de bois aux cuisines, hier soir. Dutrex avait fait là-dessus des remontrances aux « cuistots ». Mais Marie, le plus rusé des Normands de Normandie, s'est levé à la lune. Où est-il allé? Comment, ignorant tout de l'allemand, sauf *nichts* et *ja*, a-t-il pu circonvenir la garde? Toujours est-il qu'en ce moment, hache en main, Lambert et l'affamé s'acharnent avec fracas sur de gros piquets de sapin. Je m'étonne... Ces piquets ressemblent terriblement aux supporte-bancs des fossés extérieurs. Ce Marie!

« Canaille! lui crie quelquefois Dutrex.

— Je m'en fous, répond gaillardement Marie, il n'y a que ceux-là qui vivent! »

Et le fait est qu'il vit. Toujours en mouvement, rendant des services à un tas de gens, troquant contre du chocolat les cigares qu'on lui donne, revendant ce chocolat au détail, achetant là-dessus des paquets de tabac, des cigarettes, qu'il bazarde à petits sous dans le couloir sombre à la porte des cuisines, — il retournera dans sa vallée d'Auge avec un pécule.

Je crois d'ailleurs qu'il l'écornera un peu en route. « Ah! mes gars, s'exclame-t-il souvent. « Mézidon! cinquante minutes d'arrêt! » Je descends; je tombe la première bouteille de calvados que j'avise. Puis : « Lisieux! cinquante minutes d'arrêt! » Ah! mes gars, ça sera fameux de se placer dans l'estomac un peu de bonne matière normande, après l'eau de grenouille du fort Orff! On arrivera content chez la bourgeoise! »

Ce Marie fait ma joie. Nos philosophies sont assez différentes. « Il n'y a pas de pitié, dit-il, pour les canards boiteux! » Mais il a le coup d'œil si sûr, il est si endiablé, il porte si franc, il se résume avec une telle verdeur de termes, qu'il me désarme.

Tandis que Lambert et l'affamé (il s'appelle Deschênes et a fait deux fois campagne au Maroc) débitent pour les fourneaux la razzia de Marie, je vide ma seconde musette sur la table. Je me lave, je me rase. Marie me verse un quart de café fumant. *Ja, ja!* fait-il en y plongeant un morceau de sucre, et il sourit, de son sourire malin, plein de sous-entendus joyeux. *Ja*, cela exprime, pour lui, tout ce qui est bon; *nichts*, tout ce qui est mauvais. Puis il regagne la région plutonique.

Alors, dans la bienheureuse solitude du « salon », à la vague lueur fumeuse de la lampe lointaine et du petit jour, je tire de la musette aux papiers le paquet auquel je crois bien que j'ai rêvé toute la nuit.

Vous allez me trouver bien matérialiste, mon amie. Songez, toutefois, en me lisant, que je me porte extrêmement bien, que je travaille à mon ordinaire, et que mon appétit, qui vous est bien connu, doit se satisfaire ici, tout un jour, de nourritures qui lui suffiraient à peine, à Paris, un tiers de journée.

C'est Fritz Magen, le *Gefreiter*, ou, si vous voulez, le premier soldat de notre garde bavaroise, qui, hier soir, m'a remis ce paquet. Je n'étais nullement préparé à une pareille fortune. Aussi triste, aussi gai que le premier venu des prisonniers, j'attendais au pied du couchage, ainsi que tous les camarades de la 17, l'irruption brusque, dans la casemate, de la ronde d'appel.

Il est huit heures et demie. Tout à coup la porte s'ouvre. « L'appel! » crie Dutrex, entrant en coup de

vent. Le *Feldwebel* et un porte-falot le suivent. Dutrex nous compte rapidement. « *Zwei und zwanzig!* » annonce t-il au *Feldwebel*. « Vingt-deux! » Il me serre la main : « *Gute Nacht, mein Freund; schlafe wohl* ». La ronde se retire.

Mais l'arrière-garde, Magen, sur le point de fermer la porte, dépose à terre son falot, tire de ses basanes une ample boîte, me la met dans les mains d'un air presque timide. « *Da*! m'explique-t-il en allemand; ma femme m'a envoyé ce matin un paquet de provisions. — Oh! merci, merci! » Mais il repart précipitamment avec son falot, rejoindre, à la 18, le *Feldwebel*.

Très ému d'une marque d'amitié aussi imprévue, je me tourne vers Guido. Nous dénombrons le contenu de la boîte. Cinq pommes, deux noix, un morceau de galette fleurant bon la poêle de la *gnädige Frau Magen*, et une demi-tarte aux myrtilles! Quel bonheur! Monsieur Magen, tout Bavarois que vous soyez, vous êtes un frère, *ein Bruder*, un vrai camarade! Je vous aime! Je donne à Guido sa part. Je serre la mienne dans la musette aux papiers. En m'endormant, je songe que demain, au lieu de l'abominable café clair au pain de seigle et d'orge, j'aurai un succulent déjeuner aux fruits. Cette pensée me transporte aussitôt à Dully, à Fontainebleau, à Lablachère. Mais qu'est-ce qui ne m'y transporte pas! O visions de regret et d'espoir!

C'est ainsi qu'aujourd'hui, à la petite aube, tout en arpentant lentement le « salon » solitaire, j'ai fait mon premier bon déjeuner de captivité.

8 OCTOBRE 1914

LA PREMIÈRE LETTRE



Hier le bruit courait, — venu, disait-on, du corps de garde — que nous allions pouvoir écrire à nos familles. A deux ou trois reprises, un bruit semblable avait déjà ému le fort. Il s'était trouvé mensonger. Les broyeurs de noir, et tous les disciples d'Héraclite et du Portique, — Guido en tête — avaient donc beau jeu, dans les casemates, de se moquer des camarades qui commentaient, tout jubilants, la nouvelle.

Me promenant sur les glacis, à trois heures, j'avais rencontré le sergent Feutrier, flanqué du caporal Heuyer.

« Riou, me dit-il, c'est le premier beau jour de notre captivité!

— Mais, mon ami, lui fais-je, singeant sans conviction le pessimisme de Guido, il pleut. » En effet, il bruinait tristement; le gazon détrempé flaquait sous nos pas. Et Heuyer de me répondre :

« Non, ne blaguez pas Feutrier aujourd'hui; il est trop heureux. »

Le soir même, travaillant selon ma coutume à mon

bout de table, on m'assassinait déjà de demandes : « Riou, pourriez-vous me prêter votre encre et votre plume? » — « Ne disposeriez-vous pas d'une feuille de papier ou deux? » C'était un véritable défilé. La seule pensée — non, certes, l'assurance! — de correspondre enfin avec là-bas, les transfigurait. Le foyer, le foyer, le doux foyer!... Les êtres aimés, les objets familiers, la terre natale, la patrie! Il montait de cet univers secret, enseveli d'ordinaire dans le tréfonds de chacun, mais brusquement dévoilé par l'espoir, un violent encens qui les grisait tous. Que sera donc le départ, si la probabilité encore hasardeuse d'écrire soulève ce vent d'allégresse!

Les « cuistots » eux-mêmes, plus exercés que d'autres à l'esprit critique, avaient perdu la juste notion des choses. Ils manœuvraient leurs ustensiles avec une joie terrible. Puis le tumulte tombait. Une harmonie douce planait sur les fourneaux. Les « cuistots » se taisaient, immobiles.

O souvenirs! Images chères où s'enferme et s'épuise notre goût d'être! Images chères, qui, la nuit, dans le morne accablement des bivouacs, nous font pleurer des larmes silencieuses! Images chères qui, dans le danger de mort, viennent soudain à nous et se tiennent là, bénissantes, seules présences au milieu du vaste vide, anges mêmes de Dieu!...

Mais tout à coup, la région plutonique éclatait de chansons :

« O moun païs! O moun païs! »
« O Toulousó! O Toulouso!... »

clamait Pailloux de sa voix d'enfant. Et notre Bouquet, fils de Cahors, le cœur plein de sa fiancée, entonnait en basse tendre :

« Vieillo villo de Cau, tan vieillo et tan fumado!...

Les « cuistots », comme tout le monde, étaient ensorcelés de pensées de France. Ils en oubliaient les plus graves consignes. L'on entrait ici, en ce lieu profond et redoutable, comme au moulin.

Le soir, l'appel terminé, comme la ronde se retirait avec le *Feldwebel* et notre nouveau sergent bavarois — qui est à peine guéri d'une blessure au pied reçue à Lunéville — Dutrex m'a regardé en clignant des yeux et m'a jeté ce seul mot : *oui*. Je me suis endormi avec la certitude que la nouvelle était vraie.

Aujourd'hui, chacun a passé sa matinée à écrire *sa* lettre, l'unique lettre à laquelle nous ayons droit. Mais déception ! l'on n'admet à la poste de la *Kommandantur* qu'une compagnie par jour. Et nous formons cinq compagnies ! Rien qu'une lettre chaque cinq jours[1]....

Mais enfin elle est crevée cette lugubre barrière de silence, qui, depuis un mois et demi, nous sépare du monde !

L'on nous a, il est vrai, ordonné de ne point parler de la guerre et d'exiger le même silence de nos correspondants. Ce *Verboten* ne nous a guère inquiétés ce matin. Est-il venu à la pensée de quelqu'un, en écrivant sa lettre, de disserter stratégie ? Il avait sa femme, sa fiancée, ses enfants, sa mère, toute sa vie, devant les yeux. On allait savoir enfin qu'il était vivant. Son cœur bourdonnait des voix du foyer. Il était ivre, à la fois ébloui, attendri, amer, presque fou. Les plus indifférents, les plus endormis, semblaient réveillés en sursaut. Cette permission de correspondre, cet acte de correspondre, avait fouetté toutes les torpeurs.

Car, Dieu merci, la captivité hébète. Elle fait souffrir durement au début. Et la souffrance, quelle

1. Quelques jours après, le règlement fixait quatre cartes par mois et deux lettres.

qu'elle soit, aiguise l'esprit. Mais la captivité, c'est surtout la faim, la faim chronique! Il faut l'avoir connue pour savoir à quoi elle réduit, en très peu de temps, même un cerveau actif. D'abord, elle l'hallucine. L'on évoque, avec une force terrible, les repas d'avant la guerre. L'on se rappelle tel dîner, tel pique-nique. Les papilles nasales et gustatives, exaspérées par la diète, sont visitées de souvenirs de parfums et de saveurs. L'on ne pense plus qu'à manger. A la lettre, l'on n'est qu'un estomac qui crie. L'on passe des nuits blanches avec cette idée fixe : Comment m'y prendrai-je, demain matin, pour me procurer un pain de rabiot?

Mon ami, le petit Brissot, de l'infanterie alpine, nous a fait ces jours-ci, — comme nous nous promenions avec nos deux majors français — cette confession inattendue : « Une seule chose peut me faire plaisir maintenant : recevoir à manger. Un seul homme peut m'intéresser : celui qui est capable de me procurer à manger. »

Cette calme déclaration, de la part d'un esprit assez délicat pour joindre aux soucis d'un important négoce, la lecture de James et de Bergson, et qui connaît à fond Montaigne et les poètes *lakistes*, ne nous a paru ni paradoxale, ni impertinente, ni cynique.

Hormis ceux qui peuvent, par des moyens illicites et très onéreux, faire venir des vivres de l'extérieur, presque tous « la sautent », comme ils disent.

. . . .

. . . .

Il arrive d'ailleurs que l'on se fasse à la disette. Chez certains, peu à peu, l'estomac et l'activité s'égalisent. A la fin, la vie physique et mentale confinent à néant. L'on souffre à peine. L'on ne se révolte plus.

. . . .

. . . .

Il a fallu cette brusque évocation du foyer pour les rendre, au moins un instant, à la vie. Mais combien n'en a-t-elle pas rendus à la douleur!

« Que donnerai-je à manger à mes trois enfants, l'an prochain, si l'on ne s'en va pas bientôt? Je songe à ma terre, déjà si mal moissonnée, si mal vendangée, qui devient une friche! » Le soldat qui me parlait ainsi est d'Uriage en Dauphiné. Il m'a arrêté comme je faisais, au pas cadencé, après le café de sept heures, ma promenade anti-rhumatismale sur les talus. Il m'a tiré à l'écart, dans l'encoignure d'un mur d'arrêt. Il a sorti de sa poche une lettre, et d'un ton modeste, si triste : « Pourriez-vous me dire si cela va bien... si on laissera passer cela.... Si vous aviez la bonté de lire cela.... Je vous en donne la permission. » Pauvre camarade! Cela me fendait le cœur de le regarder. Il voulait avoir l'air maître de lui, l'air d'un homme. Mais il avait pleuré! Il parlait bas, posément, pour ne pas réveiller ses larmes. Le papier tremblait dans sa main. J'ai lu. « Ma chère Marguerite.... » Il n'y avait rien dans cette lettre. « Ne te fais pas de chagrin.... Je vais très bien.... On est très bien soigné.... » Ces déclarations rassurantes étaient reprises, réitérées dans les mêmes termes durant quatre pages. Mon maître Jean Monnier dit que la répétition est la fleur de rhétorique des simples. Mais quel drame au fond de cette prose inconsistante! Ce prisonnier de guerre aux yeux luisants, aux joues creuses, qui avait épuisé son pauvre argent de poche, qui ne pouvait s'acheter en contrebande, ni pain, ni sucre, ni chocolat, il écrivait : « Je vais très bien. On est très bien soigné! » Il le disait, il le redisait avec monotonie tout le long de sa lettre. Il ne fallait pas que sa femme pût en

douter, — sa pauvre femme qui avait déjà tant de chagrin! J'aurais voulu dorloter, comme un petit frère, cet aîné déjà poivre et sel.

J'ai écrit aussi *ma* lettre. Ayant trop à dire, je n'ai rien dit. Qu'est-ce que des paroles quand le cœur avide ne se rassasierait que de présence matérielle, de toucher, de vivant silence!... Je n'ai point passé la longueur requise.

A onze heures, Guido est venu, avec, sur les épaules, son éternelle couverture de campement. Il s'est planté devant ma table. Il a posé sur moi son œil méfiant, sévère, de montagnard et de prêtre. Puis, se décidant à desserrer ses lèvres minces :

« Vous êtes bien sombre... Vous *lui* avez écrit. »

Nous sommes sortis ensemble. Je sentais sa dure sympathie à côté de moi. Tout le monde était dehors. L'on voyait peu de groupes. Chacun allait de son côté, tout à ses visions. Guido m'a dit : « C'est étrange comme cela fait peu de bruit, onze cents guerriers! »





15 OCTOBRE 1914

TOUJOURS LA DISETTE

Le plus heureux moment de la journée est celui où, de bon matin, je quitte la casemate endormie. Les lanternes des escaliers agonisent. Les couloirs, éternellement sombres, puent les latrines et je ne sais quelle fade odeur de misère. Je fais en hâte un bout de toilette aux cuisines; je puise un quart de café dans les marmites qui bouillent; je l'avale sans le passer, à la turque; je mets ma capote; je coiffe mon bonnet vert; je monte l'étage qui donne sur les cours hautes. Me voici au large.

L'aube, le grand air, la solitude!

Ce matin, j'aurais voulu bondir. J'étais content de vivre. Le froid me mordait la peau. La gelée blanche donnait une pureté de Noël aux plus humbles choses. J'ai fait un pas gymnastique sur le grand chemin de l'escarpe intérieure. Ce chemin était moussu et gazonné à notre arrivée comme le reste des parapets; à force d'y marcher tout le long du jour, nous en avons usé l'herbe. Il s'est transformé en route.

J'ai beau être un animal sociable et me délecter dans la compagnie des hommes, j'éprouve un bonheur extraordinaire à être seul. Il me faut de longues heures bien à moi. A Paris, à Dully, à Lablachère, je ne me lasse jamais de mon cabinet de travail, où je ne vois personne jusqu'au déjeuner. Les matinées me paraissent toujours trop courtes. Je ne sais si c'est une manie, mais ici, quand je me suis promené une heure, tout à mes pensées, à mes souvenirs et au calme paysage de champs et de forêts qui se déroule vers le nord, la rencontre du premier homme me cause un vrai malaise. Je ne puis être aimable avant midi.

J'ai fait d'abord, en contrebande, ma visite habituelle à vos acacias. C'est le point le plus élevé des couverts. Un poste d'observation s'y dissimule. Je connaissais depuis longtemps cette espèce de capot évasé qui interrompt à peine le tapis des hautes herbes et déborde le sol d'un empan au plus. Mais sans l'aventure qui est arrivée ces jours-ci à Noverraz et à Laloux, je n'eusse point songé que c'était là un œil stratégique, l'œil du fort.

Mercredi dernier, les volontaires de l'artillerie lourde faisaient leur dernier tir avant de partir pour la frontière russe. Le thème de la manœuvre supposait un assaut du fort Orff par un ennemi embusqué dans la forêt de Kösching, et débouchant soudain du front nord. Il s'agissait de briser son élan. Postés au sud, entre Orff et Ingolstadt, vers Lenting, les artilleurs tiraient par-dessus nous, la trajectoire effleurant presque les parapets. Naturellement, la *Kommandantur* les avait consignés de neuf heures à trois heures, pour la durée de l'exercice. La canonnade déchirait l'air; il faisait beau; quel ennui, même pour des jambes rompues de disette, d'être rivées aux casemates! A dix heures avait eu lieu le culte protestant. L'on y était

allé en foule, au point qu'on avait dû ouvrir la porte à deux battants et allonger ainsi la chapelle d'un bon tronçon du pavement obscur qui y mène. Mais après, que faire? Les quelques dégourdis qui jouent aux barres, à saute-mouton, ou à la balle au cavalier dans la cour Est, avaient des démangeaisons. Les rabioteurs, ceux qui dans l'ombre des couloirs, d'un couteau vif, découpent subrepticement un bifteck dans la viande qui passe, et ceux qui, à la corvée des légumes, chipent ici un navet, là une pomme, regrettaient leur cuisine en plein vent, installée en vitesse dans l'intervalle des rondes. Les sculpteurs et polisseurs, qui font commerce de cailloux taillés en forme de képi ou de casque à pointe, ou simplement écussonnés aux armes de Bavière, soupiraient après leur carrière. Un lourd malaise régnait dans le fort. Mais qui se serait risqué à sortir! L'ordre de la *Kommandantur*, le matin, avait revêtu une forme particulièrement solennelle.

La canonnade cependant fait rage; et mes bons amis Noverraz et Laloux, friands de spectacles guerriers en leur qualité de non-combattants, — l'un est musicien, l'autre docteur — ne tiennent plus en place dans l'arome pharmaceutique de la salle de visite. Ils abandonnent le logis à Badoy, qui, resté seul, s'ensevelit dans un abîme de nostalgie.

Sous les voûtes sombres, ils vont et viennent. Ils explorent la termitière. Tout à coup, dans des régions lointaines, tout à fait nouvelles pour eux, voici un étroit escalier. Ils s'y engagent. Il aboutit à une tourelle pivotante. Bonheur! Par l'orbite d'acier ménagée dans la paroi, tout notre horizon nord, jusqu'aux forêts, se découvre à eux. Sur les guérets, les prés, les champs de trèfle, fondent sans relâche les lourds 210. La terre jaillit sous le choc. De blancs panaches fusent du sol,

pareils à des feux de chaume. Parfois, dans l'air bleu, ils distinguent le rai brusque, vaguement rouge, des projectiles. Mais les colonnes d'assaut hypothétiques s'approchent. Le tir percutant cesse. Le feu d'artifice des shrapnells se met à pétarader : ce sont, à vingt, à cinquante mètres au-dessus des glacis extérieurs, de grosses boules de fumée dense d'où partent de tous côtés d'autres boules plus petites, pluie de satellites qui volent en éclats à leur tour, avec un bruit grésillant de mitraille.

Nos deux croix-rouges s'absorbent dans cette scène qui se déroule là, près d'eux, à leurs pieds, quand survient le fourrier allemand. Rouge de colère, sacrant comme un cocher de fiacre, il les saisit par le bras, les précipite dans l'escalier de fer, et s'installe à leur place. Penauds, mais au fond très contents d'avoir assisté au spectacle, ils vont rejoindre à la salle de visite Badoy et ses nostalgies.

Cette mince aventure mit tout le fort en joie.

Du poste d'observation, ce matin, disons de *vos* acacias, le paysage était d'une finesse exquise. Des bandes diaphanes de buée bleue dessinaient le pli des vallons. Elles montaient doucement jusqu'à la lisière des sapins où elles s'évanouissaient. Des oiseaux passaient, luisant de soleil dans l'air silencieux. J'entendais les *hue!* des laboureurs au mancheron. Au delà du boqueteau de chênes qui borde le glacis du côté de Wegstetten, un grand troupeau de bœufs pâturait.

Tout à coup, une compagnie bavaroise a débouché de derrière la redoute Est, sur le chemin stratégique. Les hommes, des recrues de la classe 1914, vêtus de la veste bleue et du pantalon de coutil serré aux

bottes, étaient sans armes. Ils chantaient à pleine voix en marchant, scandant le rythme :

> *Lieb' Vaterland, magts ruhig sein,*
> *Fest steht und treu die Wacht am Rhein!*
> Sois tranquille, chère patrie;
> La Garde sur le Rhin est solide et fidèle.

A mi-pente, entre le fort et la forêt, ils se sont arrêtés. Le capitaine, sans descendre de cheval, leur a fait un discours. De loin, cela ressemblait à un aboiement. Il martelait si rudement ses paroles que j'en saisissais des bribes malgré la distance. Le mot *Heimat*, le foyer, revenait souvent, comme un refrain. Puis ils ont entonné l'hymne national.

> *Heil Dir im Sieger Kranz,*
> *Herrscher des Vaterlands!*
> « Sois célébré, parmi les lauriers de victoire,
> Toi, le maître de la Patrie! »

Après quoi, la manœuvre a commencé. La compagnie s'est coupée en deux. Une section s'est établie dans les broussailles, en avant de la lisière. L'autre section a rebroussé chemin jusqu'au glacis, dans la chênaie. Elle a stationné là un moment. Un gros sergent, le seul qui portât l'uniforme gris-bleu de mobilisation, faisait le signe de tirer sur moi. Je distinguais très nettement sa tête, emmanchée de court comme celle d'un porc. Il se multipliait du poing et du groin pour me témoigner son hostilité. Je haussais les épaules. Puis, sa section, me tournant le dos, s'est égaillée en tirailleurs sur les guérets, simulant une attaque dans la direction des broussailles.

J'ai dévalé la pente raide au pied du pavillon. Un sentier que j'affectionne la longe à mi-flanc. N'était, en face, la haute muraille d'escarpe qui dresse sa

masse parallèlement à la contrescarpe herbeuse, l'on se croirait dans un vallon paisible au milieu des prairies. Çà et là, au bord du sentier, un jeune chêne au croît dru, une cépée de peupliers nains, un framboisier, un buisson d'aubépine. De l'autre côté des fossés, s'appuyant au mur et masquant la vue des champs, le bourrelet gazonné des premiers glacis, hérissé d'églantiers, rougeoyant de cynorrhodons et de cenelles, coupé par intervalles d'adorables petits bouleaux blanc et or. Au delà des deux pentes : rien. Le ciel. Il était, ce matin, d'un bleu tendre, fluide. Très haut, de petits nuages, nacrés d'aube, lutinaient en plein azur.

Je ne passe jamais par ce sentier sans penser à mes amis de Bavier. Je me vois longeant les bords profonds de la Dullive, sous l'immense dôme des arbres. Je m'assieds à mon banc favori. Je regarde la mousse fraîche aux roues du vieux moulin abandonné. J'écoute le ruissellement secret de l'eau qui s'épanche parmi les pierres, à l'ombre mouvante des hêtres et des aulnes.

Ce matin l'on eût dit un sortilège. Au pied de chaque peuplier nain, sur le sentier et sur le gazon, c'était un tapis de feuilles jaunes, piquées de noir, déjà pourrissantes et fleurant bon le moisi des bois. Il me semblait que toute ma vie de vacances, que toute l'amitié fidèle et pure, qui, depuis le temps de mon adolescence, n'a cessé de m'envelopper à Dully, que tous les visages et les voix de la chère maison s'en venaient à moi, avec les bouffées d'automne, montant de la première jonchée de feuilles mortes.

A sept heures, j'étais à ma table. J'y ai trouvé un petit mot du sergent de notre piquet bavarois, celui qui a été blessé à Lunéville. C'était son adieu.

Hier soir, il m'avait convié au corps de garde.

« Où allez-vous? lui ai-je demandé quand il m'a dit qu'il partait. Vous envoie-t-on à la frontière?

— Je crois. L'on me rappelle à Kösching, dans les compagnies.

— Est-ce loin, Kösching?

— A une lieue. Les recrues sont logées chez l'habitant.

— Souffrez-vous encore de votre blessure?

— Oui, la nuit. »

M'ayant cédé la chaise, il était assis sur le bois du petit bas-flanc. C'est un garçon de vingt-cinq ans, au visage régulier, aux yeux bleus, aux cheveux blonds coupés de court. Un fin duvet sur la peau rose ferait croire d'un adolescent. Je ne connais rien de sa vie. Il m'a dit qu'il habitait près de Munich, à quarante kilomètres d'ici. Un jour qu'il me regardait travailler, votre portrait l'a fait sortir un instant de sa réserve :

« C'est votre *Geliebte*?

— Oui.

— Moi aussi, j'étais sur le point de me fiancer. Mais la guerre a brisé mon bonheur. »

Il ne m'a rien dit de plus. Je n'ai pas eu le courage de le questionner. J'avais compris, dès le premier jour, que ce beau garçon, né pour la joie, cachait un chagrin.

Hier soir, nous rompions rarement le silence. Par les meurtrières du corps de garde passait un dernier rayon de couchant. L'on distinguait le luisant symétrique des fusils rangés au râtelier. Dans la pénombre, sur le grand bas-flanc qui occupe la moitié de la pièce, deux *Landwehrleute* dormaient. Mon ami Foch, le sergent-vitrier, assis sur un tonneau en perce, vidait des chopes au milieu d'un cercle bruyant de Bavarois. Dans notre coin régnait une paix mélancolique. Le gentil sergent rose était en train de me faire une tar-

tine de hachis de bœuf. Je buvais ma bière à petits coups, à la française. Puis il a tiré de sa musette un cigare, long et mince, traversé d'une paille. Il me l'a tendu : « Fumez cela, vous qui aimez le tabac fort. C'est un cigare autrichien. Il vient de ma *Heimat.* » Nous ne nous disions presque rien. Il sait mal le français ; je parle assez mal l'allemand. Nous savions seulement que nous étions contents d'être là, l'un près de l'autre.

Il est parti. Dans quatre ou cinq jours, il sera de nouveau sur la ligne de feu.

C'est aujourd'hui la fête de la reine de Bavière, le *Theresientag.*

« Tu n'as pas entendu les cloches? m'a dit Durupt, comme j'arrivais aux cuisines. Elles sonnaient partout, ce matin. Cela m'inquiète. Quand nous traversions Coblentz, elles sonnaient à toute volée pour Manonviller. »

De fait, en remontant les talus, j'avais entendu les cloches et remarqué avec étonnement que l'oriflamme bavaroise, à losanges bleus et blancs, flottait sur le fort. Mais, croisant Guido au 32, il m'avait appris que c'était le *Theresientag.* J'ai pu ainsi rassurer Durupt.

En ce moment, c'est la corvée des légumes.

« Plus de nouvelles, plus de journaux, plus d'enthousiasme, ça sent le déluge ! » prononce Labassan, un gai luron, tout goître et tout ventre, toujours en veine de pitrerie, qu'on appelle ici l'Asticot. Il épluche sa pomme de terre avec une mimique irrésistible qui met tout le cercle en joie.

Bonin se trouve parmi eux — Bonin, un Parisien du 31e de ligne, la 31e demi-brigade de Valmy, mon régiment. Le 24 août, à Longuyon, en Meurthe-et-Moselle, une balle lui est entrée par une joue et lui est sortie par l'autre. Je l'aime bien ce petit ouvrier du

Marais; le patriotisme et le bon sens rayonnent de ses yeux clairs et sages.

« Passe-moi donc une allumette », fait Loupe, le bonnet blanc du « Michel » germanique lui battant l'oreille du pompon. Il allume posément sa longue bouffarde de porcelaine, décorée d'une vue d'Ingolstadt. Puis : « Qui veut du feu? » Il a roulé une torche de papier. Il fait le tour de la corvée, offrant sa flamme : « *Et quasi cursores vitaï lampada tradunt*, s'écrie-t-il. Traduction libre : Les allumettes sont rares! ». Car Loupe a des lettres.

« Ah! mes poilus — remarque un rustaud du 26ᵉ, un gros gars bâti comme un chêne, — y a pas à dire, avec tous ces maccabées les corbeaux doivent engraisser à c't'heure. Vont-ils pulluler! Mais, après ça, il viendra pour eux, faut l'espérer, les vaches maigres. Quand y aura plus de bidoche humaine, il faudra bien alors qu'ils se mangent entre eux!

— Tu t'inquiètes des corbeaux, toi! — repartit un croix-rouge, un Rémois, alors que nous, on la crève! Songe qu'il y a ici des gens qui cherchent dans les épluchures! »

Le fait est que la ration diminue. Ce matin, le fourrier a livré à la cuisine une si mesquine portion de café et d'orge torréfiés qu'elle a noirci à peine l'eau de nos huit marmites. Samedi, chaque homme a dû vivre de quarante grammes de semoule à midi, et de vingt grammes de vermicelle le soir. Et que penser de ce tas de pommes de terre, là, à mes pieds? Doit-il nourrir cinq cents hommes ou une section? Et c'est aujourd'hui le *Theresientag!* En vérité, cela devient sinistre! Oui, « on la crève! » Qui donc est responsable? Qui est-ce qui a résolu de transformer ce fort en un camp de la faim? Ce n'est pas le major, type achevé du gentilhomme, amène, courtois, juste.

Alors? Le fourrier, ce Haut-Franconien mal élevé, rageur, têtu comme un âne — mais que je croyais assez inintelligent pour n'être point filou, — rabioterait-il? Ou serait-ce que le très chrétien M. de Hertling, philosophe et premier ministre de Bavière, aurait décidé d'affamer les prisonniers de « la nation incrédule et perverse »?

Entrent Marie et d'Arnoult. Celui-là, fraîchement débarqué des cuisines parce qu'il « allait fort », comme ils disent, dans son commerce, brandit l'ostensoir de la chapelle. C'est la messe des morts tout à l'heure; et le vieux curé de Lenting, par exception, vient officier, assisté de neuf de nos camarades, prêtres-soldats. Notre sacristain d'occasion n'a pas de pincettes; à croupetons devant un fourneau, il s'obstine à vouloir prendre avec les doigts les charbons ardents destinés, dans quelques minutes, à faire fumer l'encens devant la chair et le sang du Christ.

D'Arnoult, du 6e chasseurs à cheval — on l'appelle ici tout simplement « le Chasseur », — est le secrétaire du major von Stengel. Il s'est assis à côté de moi. Il a lu les journaux. Il vient me dire qu'en France la classe 15 va être incorporée le 2 novembre. Il me raconte que les Russes se disposeraient à employer, avec les Allemands, la même tactique qu'avec Napoléon : les attirer chez eux, les faire languir de faim et de froid, les harceler, les émietter, les engloutir par petits paquets dans les neiges.

Les hommes de la corvée ont entendu ce discours :

« Elle n'est donc pas encore finie notre captivité? s'écrie l'un d'eux.

— C'est égal, avance Bonin, il vaut mieux être ici qu'à Augsbourg. A l'hôpital d'Ingolstadt, j'ai causé avec des malades venant du camp de Lechfeld. Il paraît que, là, les prisonniers couchent sous la tente, pêle-

mêle avec les blessés évacuables. Ils n'ont pas d'assiette. Ils mangent par sections, dans un baquet. Et jamais de viande. Seulement des navets et des choux rouges. Imaginez comme ça sera gai, par les froides pluies d'hiver, ce campement de crève-la-faim! Notre forteresse, ce serait pour eux le grand luxe! »

Les pommes sont épluchées. Au tour des navets maintenant. Des soldats en coupent des tranches et les grignotent crues tout en travaillant. Pauvres bougres!

C'est fini. Ils balayent les épluchures. De quel geste mou! Dire qu'ils ont tous entre vingt et trente ans!... Et le curé de Lenting qui nous déclarait au prône : « Vous avez été reçus ici comme des amis ». Le major von Stengel parlait plus juste quand il me disait, un de ces dimanches, constatant qu'au fort, tout le long de la semaine, de matines à complies, les offices religieux ne chôment jamais : « *Sie würden lieber etwas mehr Brod haben, als so viele christliche Seelensorge*. Les hommes préféreraient un peu plus de pain à tant de nourriture spirituelle. »

Mais d'Arnoult garde pour la bonne bouche la plus grosse nouvelle. Jaloux de voir son concurrent favorisé de tous les achats clandestins faits à notre compte par les Bavarois de garde, l'un des deux épiciers d'Hepperg — un certain Schieder, maison numéro 31 — vient d'écrire une lettre furibonde au commandant major baron von Stengel. Il s'y plaint d'abord de ce que le cireur de la *Kommandantur* a injurié sa femme, « allant jusqu'à se permettre des remarques indécentes et publiques sur les imperfections de son visage et de sa taille — conduite indigne de l'armée et du nom allemand. » « De plus, poursuit-il, ce n'est un secret pour personne que ledit ordonnance rentre tous les jours du village d'Hepperg chargé d'un gros ballot de petits pains, de tablettes de chocolat, de

boîtes de cigarettes et de cigares — voire de beurre, de saucisses, de jambon fumé et d'oies rôties, — conduite encore plus scandaleuse, si possible, que les injures adressées à son honorée épouse, puisqu'elle transforme en lieu de délices une forteresse nationale destinée à faire souffrir à salut l'orgueilleuse pétulance des Français. » Le digne épicier, pour exprimer son courroux, a pillé tout ce qu'il a pu de grandiloquence dans les gazettes locales. C'est risible. Mais d'Arnoult et moi ne rions qu'à moitié. Allons-nous être coupés de nos provisions? Le commandant a déjà mandé son *Wichser* et, en suite d'un blâme modéré, lui a fait interdiction de retourner à Hepperg. Sans perdre la tête, Georg — nous l'appelons ainsi de son prénom dans le cercle de ses clients — a fait remarquer à son *Herr Major* qu'il fallait bien aller quelque part pour les emplettes. « Vous irez à Kösching! — *Herr Major*, à vos ordres; mais Kösching est à une lieue! » — Eh bien, vous irez trois jours à Kösching; je vous consigne Hepperg trois jours! »

Et le Chasseur de conclure : « Malgré tout, je demeure persuadé que le Commandant laissera tomber l'affaire. Cette lourde lettre pue trop le mercanti. Von Stengel n'a pas la moindre envie d'aller mettre son cimier de gentilhomme dans les balances graisseuses de l'épicier Schieder! »

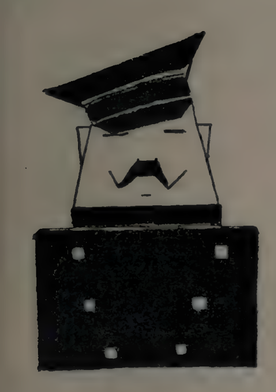
Voilà qu'il est dix heures! Je ne travaillerai guère aujourd'hui. Le « salon » devient un forum. Mes camarades sont bien gentils. Ils disent : « Je ne veux pas te déranger. Je viens seulement te serrer la main... » Mais ils demandent les nouvelles; ils donnent celles qu'ils savent; ils content le dernier canard. Il y a toujours un canard dans le fort. Aujourd'hui, par exemple, l'on commente, sur les couverts, la prise de Breslau par les Russes! Pour se venger

du fameux *Paris kaput*, les soldats les plus démunis d'allemand ne craignent pas d'aborder le doux Stheer, le sous-fourrier, d'un allègre : *Breslau kaput*. Naturellement je proteste : la nouvelle est trop folle! Et me voilà esquissant une carte des opérations. Dutrex interrompt sa lecture du *John-Gabriel Borkmann* d'Ibsen, pour citer les derniers *Münchener*. Durupt jette dans le débat sa formidable espérance. Et ça dure! Et mes pauvres études sont là qui attendent.



17 OCTOBRE 1914

J'AI UNE PAILLASSE



En arrivant sur les couverts, à sept heures, j'ai trouvé le brouillard. Il avait la même odeur, piquante et saine, qu'à Dully. Le paysage était japonais. Je me croyais au salon de la serre, devant le kakémono de droite. Le joli village d'Hepperg, rapproché par un curieux effet d'optique, estompait sa longue silhouette à l'arrière-fond, filigrane discret dans la molle soie vaporeuse. Çà et là, au premier plan, des corbeaux traçaient de riches zébrures noires. C'était exquis. Personne sur les parapets. J'ai marché longtemps le long des crêtes nord de la contrescarpe. Je ne pouvais me rassasier de cette matinée d'automne.

Deux ou trois images miroitaient en moi. Celle surtout d'une promenade au Bois que nous fîmes une dernière fois avec Guite pour parler de vous. Une épaisse buée flottait sur le lac. Il passait des barques invisibles. Leurs lanternes faisaient de larges lunes rouges qui glissaient doucement dans la nuit ouatée. Des musiques venaient de l'île illuminée en fête. Nous étions assis dans l'ombre, au bord de l'eau. Près de nous, un arbre s'infléchissait à la mode d'Okousaï,

plongeant sa chevelure dans le lac. Je devais partir le lendemain pour Trouville.

C'est étrange. J'avais oublié ma captivité... et la guerre, et les champs de bataille de Lorraine, de Belgique, de Pologne, et les nuits atroces sur le charnier de Kerprich !... Devant le fin clocher d'Hepperg, emmitouflé de vapeurs matinales, il ne me venait que des visions de paix. Les petits bouleaux jaunissants de la contrescarpe m'avaient transporté à Dully. Les pourpres splendides des chênes de la Lignière, les ors fauves de l'allée des marronniers, les vignes vierges enguirlandant de vermillon les fenêtres de la gentilhommière, et tous les bruits familiers de ce coin de terre où j'ai vécu, dans l'amitié, tant d'automnes si doux : je regardais, j'écoutais tout cela avec délices.

Mais peu à peu le soleil avait dissipé le brouillard. Les talus s'étaient couverts de prisonniers. Leurs groupes faisaient de belles taches dans la lumière nacrée. Une sorte de languitude calme, de sérénité lente et mélancolique semblait avoir passé de la nature à leur cœur et à leurs gestes.

Le soleil était si doux que je me suis attardé sur les couverts au delà de mon heure accoutumée. Au moment de rentrer, j'ai cueilli un bouquet de feuilles d'automne — des feuilles de vos peupliers.

« Qu'est-ce que tu vas faire de ça? » m'a crié Ancey-Barberousse, que l'on raille ici à cause de son aspect bavarois.

Le Second se trouvait à côté de lui, le gentil petit Le Second, le dessinateur du couturier Poiret. Il lui a répondu pour moi :

« Riou, vous me vengez enfin de cet animal d'Ancey. Il m'a blagué parce que je cueillais des fleurs. Nous serons deux, maintenant, à lui frotter son horrible poil de Boche ! »

Je bourrais ma pipe et me disposais au travail, quand le fourrier allemand Plouff, rêche à son ordinaire comme un bouledogue, m'a tiré par la manche : « J'ai une paillasse pour vous. Montez vite ! »

Il venait de dire la même chose à Dutrex. Nous montons quatre à quatre derrière lui. Nous le suivons dans une cambuse obscure, n'ayant d'issue que sous la voûte du grand couloir pavé. Me voilà, dans le noir, cherchant à tâtons le monceau de paille, y butant, déliant une gerbe, bourrant à poignées ma paillasse, que je sentais, aux mains, forte et dure comme du cuir. Je me piquais les doigts aux épines mêlées au chaume. « Surtout, tasse aux angles ! » me faisait mon co-ministre, tout en joie de l'aubaine. Et il bourrait, bourrait sa toile avec la dextérité d'un homme qui n'aurait rien fait d'autre de sa vie. Me jugeant sans doute malhabile à ce travail, le fourrier, au bout d'un moment, me bouscule de côté, sacrant dans son patois franconien à me laisser croire qu'il était furieux. Et de bourrer, de bourrer ! L'on m'a dit qu'il est maçon dans le civil. Il allait plus vite en besogne que Dutrex. Enfin : « *Das ist fertig!* Ça y est ! » s'écrie-t-il, administrant une puissante claque au ventre de mon sac. Et, sans façon, il me pousse sur l'épaule l'objet de sa grâce, qui était, Dieu merci, pansu et rebondi à souhait.

C'est une révolution dans ma vie que l'octroi de cette paillasse. J'étais content, certes, dans la cambuse, à la pensée que j'avais dit adieu à mon ignoble couche. D'humeur plutôt vive pendant le sommeil, je m'éveillais toujours le dos au plancher, courbatu, m'ébrouant dans le son noir, ayant foui mon poussier à l'instar des poules. Les approches de l'hiver m'inquiétaient. Comment résister aux gelées souabes sur ce matelas mouvant ! Chose digne de remarque, il diminuait à

vue d'œil. Et à mesure qu'il s'allégeait de ses brins intacts, celui de certain gentil compagnon de casemate embellissait, prenait apparence. Il eût fallu d'ailleurs une vertu rare pour résister à la tentation : occupé que j'étais à ma table de la 22, mon bout de propriété demeurait à l'abandon et sans défense tout le long de la journée.

Nonobstant, dans la pénombre affairée de la cambuse ma joie ressemblait à celle du fruit défendu. Elle était vive ; elle n'était point tout à fait franche. L'on ne bénéficie pas d'une faveur même grande, même qui ne porte préjudice à personne, sans se sentir ému un tantinet dans son instinct égalitaire. Une ombre de remords amollissait mes mains à la tâche.

Et Dutrex, gai comme un merle, enfouissant sa paille avec la furie de l'assaut, qui me disait : « Mon cher, nous couchons dès ce soir à la 22 ! » Je l'entendais bien ainsi. Je n'eusse jamais eu le front de carrer ma paillasse, toute neuve et bien gonflée, au milieu des humbles couchages de la casemate. Dès lors que j'acceptais l'offre du Teuton — et comment ne pas l'accepter ! — je rompais mon bail précaire avec la 17. Au reste, j'y étais devenu presque étranger. Depuis mon installation à la table ministérielle, à part une visite quotidienne à mes amis Guido, Bertrand et Boude, je n'en franchissais le seuil que pour dormir.

Toujours est-il que je ressentais à la fois joie et peine de ma paillasse et de mon déménagement. J'avais beau me répéter que le fourrier, franc malotru de sa nature et bassement haineux vis-à-vis des Français, n'avait conçu cette gentillesse qu'inspiré de haut — et son seul supérieur ici c'est le commandant du fort ; — qu'un refus dans ces conditions n'était pas honnête ; qu'on ne fait pas la fine bouche à l'offre d'un objet entraînant de soi la jouissance d'une chambre à deux

et, durant les nuits d'hiver, la compagnie des fourneaux mal éteints ; qu'au surplus, c'est agir sagement de mettre fin, dès qu'on le peut, sans heurt ni violence, à certaines cohabitations nouées par le hasard et privées de charme : les raisons d'accueillir la paillasse et son cortège de biens abondaient dans mon esprit sans me procurer la paix.

Ce n'est point en vain que l'on a sucé l'Évangile avec le lait, et reçu, dès l'enfance, d'un père et d'une mère accomplis, les dogmes de la République. Vaille que vaille, je crois à la devise de France. J'y manque, mais sans bonheur. L'inégalité, surtout à mon bénéfice, meurtrit en moi je ne sais quelle fibre profonde. Le bien-être me donne périodiquement du remords. La logique de mon cœur me voudrait franciscain. Dieu sait pourtant si mes moelles et tous mes sens naturels appellent la joie et détestent la laide pauvreté !

Mais je garde ma paillasse. J'avais déjà, à la *Küche* 22, le gros de mon mobilier. Me Lambert, huissier près le Tribunal de N... — que j'ai fait entrer aux cuisines en qualité « d'aide-cuistot » — est allé me quérir le reste à la 17. Il a constaté que mon bidon avait disparu. Il avait oublié mon bonnet de nuit ; Guido vient de me l'apporter. J'ai donc ici maintenant tout mon bagage, propriété personnelle et nationale, linge de la République et linge royal.





21 OCTOBRE 1914

LA RÉVOLUTION DES AFFAMÉS

Grande journée! La plus grande, peut-être, de la captivité, si j'excepte celle de mon premier teube[1]. Ce premier teube! Après tant et tant de couchées en tenue de campagne, ce déshabillage clandestin, au petit jour, dans la cuisine de Dutrex, près de l'évier; cette sensation interdite, inespérée, d'être là, comme à la maison, nu, sous l'ondée fumante; ce savon moussant de toutes parts, sur les cheveux, le cou, le torse, les bras, les jambes, les pieds; cette douche à écuellées; cette friction sèche! Se trouver enfin dans sa peau propre, sous du linge propre! Puis, faisant à grandes enjambées le chemin des talus, dans la bonne solitude matinale, se dire comme malgré soi : « Je suis propre; quel luxe! Je suis à leur merci : mais j'ai réussi à être propre! Ils nous rationnent l'eau, et j'ai eu de l'eau.

1. Le mot « *tub* » m'effraye; qu'on me pardonne de le transcrire en français.

Ils me tiennent captif : mais, en cachette, j'ai dépouillé mon carcan de saleté, presque aussi lourd à porter que la faim ! Je ne suis point tout à fait misérable ! »

J'avais pris un pareil bain un mois plus tôt. C'était à Tonnoy, sept ou huit jours avant notre prise. Nous avions fourni une rude étape, de Chaouilley, au pied de la colline inspirée de Barrès, jusqu'à la Moselle. La crasse de trois nuits interminables dans un wagon à bestiaux, entassés les uns sur les autres ; la poussière de la route, au milieu des trains d'artillerie et des convois doubles qui ne parviennent pas à déboîter ; la courbature du premier cantonnement, la sueur, la fatigue : j'avais jeté tout cela à la rivière. Quel soir exquis ! Le soleil tombait. Il faisait clair et tiède. La Moselle rapide s'épanchait parmi les îles de galets et les bancs de sable. Des grappes d'hommes, officiers et soldats, classards et réservistes, pêle-mêle, nus comme des vers, les gros, les longs, les courts, ventres proéminents et ventres creux, ourlaient la rive du plus curieux galon de chair fraîche. Nous avions l'air d'une colonie de Mormons.

En sortant de l'eau, j'avais défié Soulier aux ricochets. Te souvient-il, petit Darry, de nos ricochets sur la plage de Dully ? J'ai battu Soulier. Un de mes galets plats, patinant brusque, survolant l'eau brune, est allé rebondir à l'autre bord, contre le rocher.

A la réflexion, ce bain de bonheur demeure mon plus agréable souvenir de Lorraine. J'ai peine à l'avouer — nonobstant Barrès, dont le style ennoblirait la plus chétive matière, — tous les villages que nous avons traversés, du mont Sion à la frontière, et particulièrement le bourg de Tonnoy, me laissent une impression de mélancolie avare, sordide, de laideur et de malpropreté.

Oui, le soir d'hier fut épique.

La matinée s'était écoulée comme de coutume : la promenade de bonne heure; ensuite, jusqu'à la soupe, le travail. Rien n'annonçait un orage. J'avais fait un petit tour après le déjeuner, en compagnie de Dutrex, Durupt et Foch. Le temps était bavarois : un ciel humide, nimbant d'une douceur triste les lignes fléchissantes de cette terre sage et rude ; une lumière médiocre, indécise, rêveuse, comme en nostalgie du riche azur de Piémont et de Provence; une petite brise aigrelette, qui, dans le soleil, sent encore la neige fondue et la froidure, qui est presque de la bise, qui voudrait caresser et qui rudoie.

J'avais travaillé ferme les jours précédents. Mes esprits étaient ébréchés. Je ressentais une paresse vague. Un personnage qui, Dieu merci, hante bien rarement mes parages, l'ennui, était entré chez moi. Le « cafard » m'avait mordu. J'aspirais au repos sans avoir la force de m'y résoudre.

En retournant à la besogne, je rencontre le petit Brissot. Il coiffe depuis peu le bonnet bavarois, manière de bonnet phrygien, — que j'ai mis à la mode au fort Orff. Je le porte vert, la couleur de qui vous savez. Il le porte bleu, nuance qui encadre à ravir son énergique frimousse blonde. Me voyant un peu démonté, hors de ma gaîté coutumière, il m'a empêché de descendre.

« Laisse donc un moment, me fait-il, ta cuisine qui pue le soufre de houille, l'égout, le graillon et les épluchures! Tu y moisis dans la vapeur! Tes cheminées tirent mal : quand j'y vais te voir, tes yeux pleurent de fumée! Et puis, tu as bien assez bûché cette semaine à l'abri de ton fameux écriteau. Sois tranquille, tu auras du temps en suffisance pour achever ton étude. Les généraux russes t'en donneront des mois et des mois de recueillement! Et, s'ils n'y suffisent pas, nos

diplomates se chargeront de te fournir des rallonges.... Ce soir, tu mets donc de côté tes philosophies et tes histoires. Nous faisons ensemble le tour des talus. Le temps est beau. Nous causerons avec ma bonne amie à travers les grilles. Si tu savais comme elle a pitié de nous! En voilà une, par exemple, que les questions d'Etat ne touchent guère. Qu'est-ce pour elle que des Français, des Allemands, des Anglais, des Belges, des Russes! Elle ne connaît que des hommes. Son cœur a franchi les siècles et abouti sans effort à l'internationalisme intégral. Je t'assure qu'entre un *hübscher Franzose*[1] et un *böser Deutscher*[2], son esprit n'hésite pas! »

Gai, décidé, audacieux, précis, gentiment péremptoire, en défiance de tout, sauf de lui-même, faisceau imprévu de gosse et de chef, d'artiste et de négociant, serré dans une volonté intacte, — comment résister à Brissot un jour de cafard? Je l'accompagne sur la contrescarpe. Positivement, l'espèce de Flora munichoise, courte, rebondie, aux grands yeux noirs, qu'il dénomme sa « bonne amie », se promène sur le sentier des glacis extérieurs, accompagnée de trois villageoises en cheveux et d'une bande d'enfants. « Au diable cette suite! » pense à part lui mon *hübscher Franzose*. La conversation s'engage, — plus innocente que le front bombé et les joues rondes des trois maritornes. L'une d'elles est toute joyeuse de savoir son promis en sécurité. Il est prisonnier. Elle vient de recevoir sa première lettre datée de Gap. Elle me demande si je suis fiancé, si la bague que j'ai au doigt (c'est Véron, le caporal du génie, qui me l'a coulée ces jours-ci avec l'étain d'un bouton de chasseur à pied) est un anneau de fiançailles, et pourquoi elle est

1. Un joli Français.
2. Un vilain Allemand.

en argent. Brissot prend les devants et répond, d'un air dégoûté, que ce n'est point là de l'argent, mais du platine, métal autrement précieux que l'or. Elle s'étonne. Elle n'a jamais entendu parler de platine.

La conversation se poursuit, amicalement niaise. Puis les gosses demandent des « pfennigs » français. « Oui, mais à la condition que vous nous passiez le journal! » Ils sont habitués à cette réponse; naturellement, ils en ont un tout prêt. Ils le roulent autour d'un caillou et nous le jettent par-dessus le grand fossé. Le journal est vieux de quatre jours. Quand même, nous leur lançons des sous qui vont tomber derrière eux, au delà du bourrelet des glacis. Gosses et maritornes se précipitent goulûment. Et Brissot, profitant du débarras momentané, de dire à sa Flora, aux yeux dévorants : « Revenez donc demain; et sans cette compagnie qui est indigne de vous! »

« Mon cher, je te laisse à tes amours, je rentre. »

L'automne resplendit en rousseurs ardentes sur les ramures des grands chênes, à la lisière du bois de sapins — bois stratégique, destiné à masquer la batterie Ouest. Les couverts grouillent de soldats, belles taches bleues et rouges sur la lourde tapisserie vert-jaune. Poinçon en main, courbés et muets, quelques-uns sculptent des cailloux. D'autres s'usent les ongles et usent les pierres d'angle à polir les tablettes de calcaire blanc qu'ils accommoderont en ex-voto. Dans les deux cours, des parties de barres et de balle éclaboussent de cris l'amphithéâtre des parapets. Au pied d'un talus qu'égaie un taillis de bouleaux, les cuisines de rabiotage fument grand train. Un cercle s'affaire autour de chaque foyer : qui séchant et rompant les brindilles raflées en vitesse sur les essences du fort; qui fourgonnant la braise, obstinée

à charbonner; qui remuant le contenu de la gamelle : morceaux de viande chapardée, triage d'épluchures, marc de café mendié aux cuisines, pommes subtilisées à la corvée, escargots cueillis sur les herbes par les matins de pluie et mis au jeûne dans une vieille boîte de cigares, croûtes de fromage, faux-mousserons, chicorée des gazons. Des prêtres-soldats vont et viennent, disant leur bréviaire. Sur le chemin de seconde escarpe, une foule entoure Le Second qui montre sa dernière composition cubiste. A la fenêtre des cuisines, tout un stationnement de pauvres bougres, le ventre vide, reniflent patiemment le maigre fumet des marmites potagères. Çà et là, des revendeurs passent, leur pacotille cachée sous les plis de la capote, proposant de groupe en groupe une cigarette, un morceau de sucre, une tablette de chocolat, au triple, voire au décuple de sa valeur. Toute la fourmilière bleue et rouge a déserté ses galeries souterraines. Qu'elle sent tristement, par cet après-midi d'octobre, la gaîté et la misère!

Et pourtant j'ai comme une impression de cité, de cité antique, au travers de cette cohue. Des linéaments d'ordre civil s'y font jour. Un profil social s'y dessine. Rompu il y a trois mois par le brusque appel aux armes, nivelé ensuite et pulvérisé sous le rouleau commun de la faim et de l'ennui, le monde d'avant la mobilisation se reforme. Par une sorte de génération spontanée, l'éternelle société surgit à nouveau du néant, avec ses clans de chefs et de poètes, de commerçants et d'artisans, avec ses classes de profiteurs et d'exploités, de créateurs et de manœuvres. Elle renaît, mais plus simple, plus nettement implacable, stylisée et comme caricaturale. Cette fois, le tempérament, l'initiative, l'énergie tiennent lieu de tradition. Pas de situation acquise. Les fonctions ne

s'octroient point; elles se prennent. La concurrence est libre. Le point de départ, le même pour tous. L'on tient sa place dans la hiérarchie naturelle du seul droit de la conquête. L'on n'y dure, par ruse, violence ou génie, qu'au prix d'une constante victoire.

Il se produit ainsi de curieux déplacements de fortune. Tel qui n'avait pas un centime à l'arrivée, a vendu dix sous un cigare qu'on lui avait donné, s'est acheté du chocolat avec ses dix sous, l'a revendu à mille pour cent, et, toujours liardant, menant sans répit son usure, est arrivé de cette manière à se constituer un capital. J'ai surpris quelquefois ce commerçant de génie, sur les talus, au crépuscule, se croyant seul; accroupi sur les deux mains, il contemplait son mouchoir crasseux étendu sur l'herbe, couvert de séries de pièces blanches. Tel était plongeur dans un estaminet qui s'est mis en tête d'écrire des poèmes; il les chante sur des airs connus dans les concerts du samedi à la 7, aux applaudissements de tous. Un certain Tarbouriech, cultivateur agenois, s'est fabriqué des poinçons et des ciseaux et gratte des cailloux pour les amateurs français et bavarois. Il peut ainsi, avec le mark qu'on lui donne par tablette taillée, se procurer de temps en temps une boule de pain supplémentaire. C'est un vrai décorateur sur pierre, un bon sculpteur sobre et simple; et il ne le savait pas.

Tout en flânant au dernier soleil, j'admire ce déploiement spontané de force créatrice. Je m'étonne de cette surabondance de talents dans un groupe aussi restreint. Et, pourtant, il est sombre le spectacle de cette pauvre cité primitive qui s'est mise à champignonner sur la couche unie de l'égalité servile.

Tout y trahit l'action de la faim. Elle est ici l'unique mère des inventions artistiques, commerciales, industrielles; elle suscite jusqu'aux dévouements à la

collectivité — l'exercice d'un service public procurant d'ordinaire un supplément de ration. Débrouille-toi, sinon crève! Voilà la règle. Et chacun tire ses plans, s'ingénie, se bat à son compte. Le but est simple : ne pas mourir de disette, se maintenir, si possible embellir et engraisser. Il s'agit même, pour d'aucuns, après s'être rempli le ventre, de s'emplir par surcroît le gousset. Et le fort d'abuser du faible; le malin du naïf; celui qui sait un peu d'allemand, de celui qui n'en sait pas un mot. D'où la grande inégalité, l'inégalité tangible, criante, celle qui éclate sur les joues, les yeux, la démarche : l'inégalité des affamés et des repus. En voici un qui monte l'escalier quatre à quatre, vif, guilleret, joyeux : il a mangé son soûl; il croise sans vergogne un pauvre diable, point du tout démuni dans le civil, mais que le détrousseur de cadavres a visité durant la syncope de la blessure, sur le champ de bataille : il gravit à grand'peine, essoufflé, frileux, s'accrochant à la rampe, la suite interminable des marches.

De bien tristes pensées m'assaillent au cours de ma promenade. Cette bataille sans canons ni fusils, exempte du danger de mort, plus ignoble que la guerre parce que plus hypocrite, plus sournoise, et livrée sous brassard chrétien, n'est-elle pas la vie même? La vie serait elle immorale par essence?

Car enfin il faut vivre! D'abord vivre! Or, ici, il est clair qu'il n'y a pas de quoi vivre pour tout le monde. Alors?... Alors c'est au plus subtil, au plus audacieux. Mettons qu'il y ait vingt audacieux parmi les mille prisonniers. Ils se sont gaillardement taillé, dans la vache maigre, leur part normale, la part du lion; aux petits chacals, ensuite, de dépecer le reste. Je suppose une conscience chez un de ces « lions ». Je veux l'imaginer frotté d'Évangile et de socialisme. Doit-il

sacrifier sa part moyenne d'homme bien portant, pour la raison que les autres, neuf cent quatre-vingts sur mille, n'ont et ne peuvent avoir, quoi qu'il arrive, qu'une ration de disette? Doit-il se résoudre, de bonne volonté, sachant que le régime général n'en sera point amélioré, à l'amaigrissement, à la ruine de sa santé pour toujours?... O Christ! où sont vos béatitudes! Sera-t-elle vaincue la fatalité des corps!... Votre règne, votre cité juste, viendront-ils jamais sur cette lugubre planète!... Mais si le monde dure, et si la quantité des biens s'y trouve, d'aventure, aussi restreinte que dans les resserres de notre enceinte fortifiée, je plains la cité des justes!... Que les vingt « lions », par vertu, brident leur mâchoire, qu'il y ait mille ascètes au lieu de neuf cent quatre-vingts : le ragoût n'en sera guère épaissi.

La sonnerie électrique, crépitant par toutes les issues, suspend ces pensées grises, nées du « cafard » autant, peut-être, que de la vérité des choses. Il est cinq heures. La fourmilière disparaît, en un clin d'œil, dans les sous-sols.

A la cuisine 22, Dutrex, Durupt et les trois cuisiniers entourent l'étau. Une demi-meule de gruyère y est posée. C'est tout le dîner; chacun de nos 480 hommes, l'effectif de la première des trois cuisines, végétera ce soir sur un quatre-cent-quatre-vingtième de ce demi-fromage. C'est Devèse qui assume d'ordinaire la charge redoutable du fractionnement. Il y est expert, pour débiter en tranches, chaque jour, à Paris, des monceaux de jambon, de cervelas et de galantine. L'ennui est qu'aujourd'hui notre cuistot-boucher soigne une angine sur son grabat de la « casemate-sanitaire ». Dutrex a donc prié le petit Lambert, Maître Lambert, Lambert le Bon, de faire les parts.

Le coutelas s'enfonce diligemment dans la chair blanche et dure. L'huissier de Saint-Joseph-de-Tinée porte de tout son torse sur la lame, prise à deux mains. Des gouttes perlent sur son front mâchuré; ses yeux vairons se dilatent; sa peau rousse, hirsute de quelques poils dorés, se creuse en rides profondes. Il sue comme seul un juste, un homme de bonne volonté, peut suer. Bouquet et Pailloux, indifférents, le regardent faire. Durupt, qui s'absorbe dans le moindre détail comme dans une affaire d'État, compte gravement les pièces et les dispose au coin droit du plateau par piles de dix. Dutrex a pris son allure de service. Raide, la moustache rebroussée, l'œil sévère, il se tient debout au coin gauche, son carton de contrôle en main.

« Lambert, coupe plus égal !

— Caporal Dutrex, vous le voyez, je fais mon possible; c'est très difficile.

— Je le sais. Durupt, tu donneras un morceau de rabiot aux chambres dont les parts seraient manifestement petites. »

Je regarde de ma table cette scène rembrandtesque. La triste lampe, au verre rompu, fume parmi les masques blafards et les tranches empilées. La casemate ténébreuse, tous fourneaux éteints, empeste le fromage. A travers les barreaux, le jour mort apaise lentement ses bleus et ses roses tendres. L'on entend derrière la porte le piétinement impatient, rogue, rechigneux, des hommes. Ils savent que « c'est fromage » ce soir. Ils abhorrent ce repas qui est froid, lourd à digérer, qui bourre moins qu'une louche chaude de semoule ou de vermicelle, et qui leur dévore leur pain.

La distribution est vite expédiée. Quand il y a soupe et « bidoche », nos 480 hommes viennent recevoir

eux-mêmes leur ration, croisant, à la queue-leu-leu, d'abord devant la marmite pour la soupe, ensuite devant l'étau pour la viande. Le défilé dure une heure, comme aux grands enterrements. « L'eau bénite! » disent les loustics, tendant leur écuelle. « La poignée de terre! », tendant la main pour l'hecto de vache. Pas de défilé, par contre, pour le fromage. Les 23 chefs de chambrée dépendant de la 22 viennent seuls avec une jatte et partent en distribuer eux-mêmes le contenu dans leurs casemates respectives.

A six heures, hier, tout était fini. Poussant un soupir de soulagement, les « cuistots » tirent la table, approchent les deux bancs, les trois escabeaux. Les voilà en train, cuisiniers et ministres, d'avaler leur ration, leur ration réglementaire. Elle leur paraît bien maigre, à Lambert surtout qui a sué sang et eau.

On frappe. « Zut! fait Dutrex, encore des râleurs! Jamais un instant de paix! Qui va là? » clame-t-il d'un ton terrible. Deux voix flûtées répondent, celle du petit caporal Véron et de Boisdin, le sergent du génie, long comme une trique. « C'est nous! » Dutrex ouvre : et les deux gradés de la 3 d'exhiber leur jatte où s'amoncellent, non pas des tranches à la Devèse, mais des fragments de toute forme, carrés, rectangulaires, plats, épais, privés de croûte, tout croûte, effilés, pyramidaux, concaves.

« Mon vieux Dutrex, dit Véron, on ne veut pas « t'embêter » ; seulement mes hommes « râlent ». Ils ne veulent pas de ces raclures. Puis, regarde-moi un peu ce morceau. (Il montre un morceau bien taillé.) Voilà les parts qu'ont reçues les « poilus » de la cuisine 53.

— Mon cher, répond Dutrex très tranquillement, qu'est-ce que j'y puis? Je donne ce qu'on me donne. Je sais que la cuisine de Sarrazin est favorisée. C'est

la cuisine des Allemands. Le fourrier leur délivre pour 152 hommes, dont lui et les 24 Bavarois de garde, presque autant qu'à nous qui sommes 480. Va donc te plaindre à lui. Il te recevra! Tu constateras qu'il est aimable! Pour moi, j'ai renoncé à raisonner avec cette tête de Boche, têtue comme cent mulets de Castille et qui exècre les Français. Pour ce qui est de ta platée, il est vrai qu'elle ne fait pas belle figure. Tu le vois, Devèse me manque. Son remplaçant est tout à fait novice. Et puis, ta chambre a été servie la dernière; naturellement, tu as eu les restes. Mais je t'assure que ton compte y est. Durupt a détaillé chaque ration, par petits paquets, avec sa conscience ordinaire. Si tes hommes n'en veulent pas, eh bien! réglons cela entre Français. Je te conseille d'aller trouver nos majors! Pour moi, j'ai fait ce que j'ai pu. »

Cinq minutes après, la porte s'ouvre. « Fixe! » C'est le médecin-chef, M. Langlois, le major à quatre galons, qui nous est venu avant-hier du fort 8, avec trois collègues, — ce qui, avec nos deux anciens majors, MM. Cavaillé et Lœbre, porte à six le nombre de nos docteurs. Court, replet, poivre et sel, plus sel que poivre, le geste vif, une tête à la Poincaré, ses yeux pétillent de finesse. Il prend des mains de Véron la platée de la 3. « Vous êtes dix-neuf? » Il refait posément le travail de Durupt. Sur la table, encombrée de nos tiers de miche et de nos rations de gruyère, il dispose la platée de « raclures » en dix-neuf petits tas, qu'il s'ingénie à faire égaux. Puis : « Savez-vous, dit-il, que votre chambre 3 est favorisée? J'ai vu les morceaux des autres chambres. Sergent, je vous l'assure, la vôtre est parmi les mieux servies. Appelez vos hommes. » Les hommes de la 3 sont là qui attendent. Et, aux bruits qui viennent de derrière

la porte, il semble bien qu'il n'y a pas que la 3 dans le couloir.

« La 3, entrez ! » commande Dutrex. Les dix-neuf défilent devant la table, M. Langlois indiquant à chacun son petit tas. Quand ils se sont retirés, Dutrex, en présence de Boisdin et de Véron, met au courant le médecin-chef de la maladie de Devèse et des agissements du fourrier : la façon dont il traite la 53 parce que c'est la cuisine des Allemands, le large grattage auquel il se livre pour son compte. « Monsieur le Médecin-chef, j'étais hier au corps de garde. Par hasard, j'ai mis la main sur son cahier d'ordinaire. J'ai vu qu'il avait porté trente kilos de riz alors qu'il n'en avait distribué que douze, au grand maximum. De même pour le café, le sucre, le lait, la viande. J'ai la certitude qu'il fait le sergent-major ! »

M. Langlois écoute. Qu'il écoute bien ! Il n'a cure de s'imposer sur l'heure par un coup de force prématuré. Il ne pose pas au chef. Il est là en ami, en aîné, franc et simple. Il va au delà des paroles ; il cherche à saisir le fond secret du soldat qui l'entretient. Ce doit être un homme de tête, bon et juste.

« Nous reparlerons de cela, fait-il en se retirant. Notez, en attendant, les quantités qu'on vous donne. Construisez-vous, si possible, une romaine. De mon côté, je tâterai le commandant. Je le crois excellent. Peut-être consentira-t-il à écouter une réclamation courtoise contre son fourrier. Veillons seulement à ce qu'elle soit fortement motivée. Je ne me fais, au reste, aucune illusion sur mon pouvoir auprès de l'autorité allemande. C'est la guerre ! Toutes les conventions ont été violées. Malgré mon brassard, je suis prisonnier comme vous. »

L'on s'attable pour la seconde fois. Tous sont enchantés du médecin-chef.

Il y a dans les couloirs un va-et-vient inusité. D'ordinaire, le repas terminé, la plupart des hommes se livrent à leur paille. L'appel les trouve presque tous endormis. Il n'y a de vie, durant ces deux heures, qu'aux cuisines et à la salle de visite, manières de clubs où les quelques intellectuels du fort se rencontrent pour fumer de compagnie, lire le journal, voire, vider la chope de bière que le plus diplomate de la bande est allé mendier très cher au corps de garde : toutes actions hautement illicites.

Pourtant, il arrive que, dans leurs casemates, les Bretons des 19e et 118e de ligne, touchés du mal du pays, rêvassent, immobiles, sur leurs couchettes. Et si l'un d'eux se met à fredonner doucement, pour lui-même, une chanson, peu à peu ses camarades, grands silencieux pour l'ordinaire, se joignent à lui. Ils ont presque tous des voix naïves, tendres, un peu agnelantes. Ils s'attardent aux finales. C'est lent. Cela pleure. L'on dirait les psalmodies désolées d'une religion de pitié que n'éclairerait aucune espérance. Ou encore, à la 16 et à la 17, deux lopins de Provence, sévissent certains soirs, d'une allure sautillante et rieuse, *Magali*, *Galanto Chatouno*, et autres chants d'amour de la vieille terre d'oc, dévorée de loisir et de passion. La ronde d'appel s'arrête parfois, avant d'ouvrir la porte, pour écouter un instant ces mélodies mignardes, si éloignées du choral et du *Lied* allemand. Mais les voûtes et les murs épais assoupissent ces concerts. Le fort n'en est pas troublé. C'est à peine si la casemate voisine perçoit, par intervalles, leurs ondes bourdonnantes. Les longs couloirs, jamais visités du soleil, sont déjà aussi muets, aussi lugubrement muets, qu'aux plus pesantes heures d'avant l'aube.

Ces allées et venues étonnent les « cuistots ». Les

conversations se font plus bruyantes, cela devient un vrai tumulte. Il se rapproche. Il est devant la 22. Voilà qu'on donne des coups de poing à la porte. On crie. Des huées montent, coupées d'interjections : « Démission ! Démission ! Les beignets ! Le gigot ! » Quelques-uns bêlent. Les coups redoublent. « Eh ! sortez donc si vous l'osez ! »

Cela dure bien deux minutes. Le maigre dîner est fini. C'est l'heure d'aller faire du charbon. Bouquet, le chef-cuistot, et Pailloux se munissent de la caisse, ouvrent la porte, et, avec décision : « Laissez-nous passer, tonnerre ! » Ils passent. Mais, par l'entrebâillement, les poings se tendent, les vociférations pleuvent : « Rabioteurs ! » Durupt, haussant les épaules, ferme la porte au nez des hurleurs. La manifestation s'enhardit. Elle doit s'entendre de loin, car voici, tout à coup, un grognement terrible, rêche, rauque, coupant : « *Zurück mit dem Pöbel!* Arrière la populace ! » En un clin d'œil, telle une volée de moineaux, l'attroupement — ils peuvent être une cinquantaine — se disperse. Cet homme qui, d'un mot, a brisé l'émeute, c'est Georg, le cireur du commandant. Il se retire. Les couloirs sont retombés dans le silence, leur lugubre silence de cave....

Nous sommes invités à la 41, chez Juramy et Roy, alpins, avec Foch, d'Arnoult et Brissot. Nous sortons. Un garde, baïonnette au canon, croise à pas lents, devant les cuisines. Le garde sourit :

« *Grüss Gott!*

— *Gute Nacht!* »

Dans les escaliers, le long des couloirs du haut, les « ministres » surprennent au passage des regards étonnés. A la 41, les camarades, assis sur les paillis

jumeaux de Roy et de Juramy, les accueillent avec plus d'amitié que d'habitude.

« Eh bien! dit le sergent Foch, le plus rude soldat du fort — il gouverne la deuxième cuisine —, c'est votre tour cette fois! Vous l'avez eue, votre révolution! Et elle a été, à ce qu'il paraît, mieux conditionnée que la mienne.... Tout ça n'a pas la moindre importance. N'est-ce pas, Brissot, on connaît ça, nous, dans les affaires, les toquades de la foule? Elle fonce soudain, sans savoir pourquoi, sur des amis, sur des ennemis, au petit bonheur. C'est tout à fait brute, une foule de braves gens. Pour moi, j'attribue cette révolte surtout à l'influence des exploiteurs dont Dutrex et Durupt ont traqué sans miséricorde le commerce usuraire. Ils ont été féroces avec les forts, évangéliques avec les petits. Ce n'est pas de la politique, cela. Les forts se vengent. Les voilà maintenant qui passent pour les défenseurs de l'estomac collectif. Mes vieux, si vous saviez tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font dire. Il y a longtemps que je les connais, allez.... Mais, cette fois, ils croient aboutir. Ils ne doutent pas d'usurper demain votre place. Ils se pourlèchent déjà les babines. Trust contre trust! Cela m'amusera si le trust de la vertu, pour une fois, a la victoire.... »

Dutrex, ce soir, est silencieux.

« Avant de rendre l'appel, dit-il, j'aurai donné ma démission à M. Langlois.

— Je comprends ça, approuve Brissot. En restant, tu te donnes l'air de t'accrocher à un os.

— Comment! proteste Durupt avec véhémence. En partant, tu donnes raison à nos ennemis; tu t'avoues vaincu! Les loustics commerçants qui, sous couleur de servir leurs camarades, achetaient cinquante pfennigs aux hommes de garde une marchandise qui en valait bien vingt et réalisaient à la revente un mark

de bénéfice, se faisant ainsi jusqu'à vingt-cinq francs de boni par jour, — ceux-là, que tu connais bien, qui auraient bien voulu t'amadouer, te parler à l'oreille, mais que tu as appelés à la table, que tu as secoués comme des pruniers, que tu as menacés de prison (et c'était parfois des sous-officiers), que tu as traités du ton coupant que tu sais prendre, — ceux-là, vrais détrousseurs, presque aussi dégoûtants que les détrousseurs de cadavres, tu voudrais les instituer toi-même à ta place aux cuisines! Je ne te comprends pas! Pour moi, je tiens bon! Si trust de la vertu il y a, je te promets qu'il matera le trust des fricoteurs.

— En attendant, dit Foch, tout joyeux, buvons. Voici une cruche de bière que j'ai apportée du corps de garde sous ma capote, me grimant, pour vous, en femme enceinte.... Eh! mon grand R..., ton « cafard » de cet après-midi se corse...; tu n'as pas de gosier ce soir.

— Mon cher Foch, je t'avouerai sans détours que je ne me sens pas fait pour le gouvernement des hommes. Il faut, pour cela, prendre son parti de les mépriser, et traiter avec leur canaillerie. Or, tu vas rire, je les respecte. Même, je les aime un peu. Et, c'est ma faiblesse, j'aime qu'ils m'aiment.... Ces cris hostiles, ces regards étonnés de tout à l'heure, je ne les digère pas.

— Digère-les bien vite, mon grand gosse! Ça forme, vois-tu. Tu avais besoin de perdre quelques illusions. Les hommes, ça n'est pas très beau. Vous autres, chrétiens, vous croyez que les hommes sont des frères. Ça, c'est l'Évangile.... Les hommes! Non, mon vieux, ça n'est pas propre. Des frères? Ah! la, la! Mais ils bavent de jalousie si l'un d'eux a le nez plus droit, une femme plus jolie, s'il est doué de plus de talent, de plus de charme. Évidemment, les pires ont leurs bons jours. Quand il fait beau, qu'ils ont le ventre bien garni,

qu'ils ont conclu une affaire excellente, ils trouvent tout le monde gentil. Ils sont tout sourire. Mais qu'est-ce que c'est, ça? Une soûlerie d'un quart d'heure. Dès que la pensée leur vient que le voisin s'est encore mieux garni le ventre, qu'il a fait une meilleure affaire, je t'assure qu'ils le perdent, le sourire. Il y a des « chics types ». Et ceux-là, il faut bien les aimer, car c'est une denrée rare. Mais je te dis que la plupart des gens passent leur vie à être jaloux. Une fois refroidis, c'est de jalousie qu'ils ont crevé!

« S'ils étaient intelligents, au moins! Mais ils avalent toutes les « couleuvres »! Chaque matin, il s'abat sur le fort un vol de « canards » et chacun de les rôtir toute la sainte journée! Sais-tu ce qu'on dit ici, ce qui se répète partout en ce moment dans les casemates? C'est que le major à quatre galons a fait une descente à la cuisine 22, qu'il y a découvert cinquante côtelettes, soixante-dix biftecks, un gigot, des beignets, une réserve de fromage, le tout prélevé par Durupt sur l'ordinaire des hommes. Sur quoi, le major vous a fait conduire en cellule, entre quatre baïonnettes! Tu comprends maintenant les regards étonnés des « types » en vous voyant libres.

« Eh bien! imagine-toi de tels bougres réellement affamés, comme c'est le cas ici, — comment veux-tu que, jaloux et bêtes, et, par-dessus le marché, affolés de misère, ils fassent quelque chose de sensé. Tout d'un coup, ils voient rouge. Vite, il leur faut une victime. Mais, le diable! ils sont incapables de la découvrir par eux-mêmes; c'est toujours quelques malins parmi eux qui la leur désignent, et ils désignent, comme par hasard, le groupe qu'ils jalousent, qu'ils « grillent » de remplacer. Ne te « bile » pas, va; dans dix ans d'ici, tu trouveras cela tout naturel. »

J'écoute sans joie cette profession de foi sociale. Je

n'ai que trop, ce soir, la tentation de l'approuver. Vraiment, quelle affaire! La cuisine de Dutrex et de Durupt, gens à principes, presque trop méticuleusement scrupuleux, c'est celle-là précisément devant quoi l'on mène charivari, tandis qu'on laisse tranquille la cuisine 53, favorisée de façon notoire par le fourrier! Quelle couardise! Et ce sont des Français intelligents, très capables de voir les vraies causes, qui ont dérivé sur la 22, par vengeance et jalousie, la colère vague des estomacs en disette! *Fames malesuada!*... Oui, c'est bien cela... l'ambition de quelques-uns exploitant la faim de tous.

Chose étrange, la vision nette des mobiles de ce brimborion d'émeute me donne une sorte de déception philosophique. Mon esprit a bondi au delà de l'affaire présente. J'ai peur, tout à coup, que les grands mouvements sociaux, ceux que j'admire le plus et que je vois à l'horizon de l'histoire, sublimes, héroïques, surhumains, pareils à la *Marseillaise* de l'Arc de Triomphe, ne ressemblent à ce minuscule mouvement terre à terre, destiné à introduire, sous l'étendard de la justice, un clan de roublards au cœur du temple de leurs pensées, la cuisine.

A voir les choses sans parti pris, un petit fait a autant de signification que bien des événements réputés formidables parce que les emboucheurs de trompette d'une faction ou d'un peuple les ont magnifiés. Oui, cette révolution autour d'un fromage me rend suspectes, tout à coup, toutes les révolutions. Cette petite révolution me gâte la grande. Il me semble qu'on m'a diminué l'humanité. Si ses clameurs de justice n'étaient, à tout prendre, que les grognements de l'envie?...

Dutrex nous a quittés de bonne heure. Je suis resté à la 41 jusqu'à l'appel. J'étais vraiment malheureux.

Naturellement, M. Langlois a refusé toute démission.

. . . .

Aujourd'hui, j'étais à la promenade avant l'aube. Je ruminais des pensées mélancoliques. Le soleil s'est levé dans un ciel calme, un grand ciel bleu-nattier, limpide, royal, avec une flotte de petits nuages blancs, touchés de jaune, en train de s'effilocher.

Quand je me suis mis au travail tout à l'heure, j'étais content, content, content, d'être ici, parmi les marmites placidement glougloutantes, à l'écart de la compagnie des hommes. Mais cette misanthropie soudaine, c'est peut-être encore mon « cafard ». Je « fortorffise », comme disent maintenant les prisonniers. Cet accès passera vite....





6 NOVEMBRE 1914

UN POURVOYEUR D'OCCASION

Il fait triste. L'hiver avance à grands pas. Sur les gazons roussis par la gelée blanche, la dépouille des saules est déjà pourrie. Il soufflait ce matin un petit vent humide qui s'enflait parfois en longs soupirs. Tout le ciel était bistre. Une île de lumière cependant rêvait du côté de France. Vers l'Autriche, le levant avait les couleurs saignantes d'un couchant. Rasant le sol, les corbeaux s'abattaient par grands troupeaux criards sur les récents labours.

Rien ne va plus au fort. Ce n'est pas qu'on appréhende la défaite; Durupt a pris soin de traduire aux prisonniers le *Deutschland über alles!* de la marche militaire allemande en un sonore *Alles über Deutschland!* plein d'espérance. Mais lui aussi, notre Déroulède, s'énerve. Il avait promis l'élargissement pour avant la Toussaint et les Morts, qu'on célébrerait sûrement en famille. Voilà la Toussaint passée, et pas le moindre murmure de paix! Hier soir, l'officier

de ravitaillement a dit à Foch : « La guerre durera deux ans ». Ce mot a fait le tour des casemates, chavirant les esprits. Tous sont à bout de patience.

L'ordinaire maigrit. Aujourd'hui, d'horribles petits pruneaux avariés, vieux de deux ans et plus secs que leur bois, nous ont été livrés en guise de viande. Nos cinq compagnies fournissent désormais cent équipiers par jour que l'on conduit travailler, à huit kilomètres d'ici, aux baraquements militaires. Seize kilomètres, huit heures de besogne : et, pour compenser la fatigue, une petite saucisse d'un doigt. Le piqueur allemand, du reste, tailleur de son métier, orné de la plus belle barbe du monde, n'est point un homme farouche. Quinze années durant, il s'est lustré les fonds sur les tables de couture parisiennes. Il ne déteste pas les *Franzosen*. Quand il va, de groupe en groupe, avec son éternel : « Allons, messieurs, travaillons un peu, n'est-ce pas? » il module sa voix en intonations si engageantes qu'on dirait d'un calicot de la rue Blanche tentant une cliente à son étalage. Mais, au vrai, les clients de notre tailleur-piqueur ne se laissent guère tenter.

Hier Brissot a accompagné la corvée en qualité d'interprète. Le chantier allait son petit train, vingt hommes se gênant les uns les autres où deux eussent suffi, quand, vers les quatre heures, survient le chef des bâtiments du génie, le *Baurat*. Son ton est rogue, son geste impatient. Il accuse les hommes de lenteur. Et Brissot de lui lancer, de sa manière froide et coupante, cette réplique : « *Herr Major*, que voulez-vous qu'ils fassent sans rien dans le ventre? Ils n'en peuvent plus. . . . .
. . . Je suis patron en France, *Herr Major*; je demande beaucoup à mes ouvriers. Mais je paie bien, et ils mangent. En conscience, puis-je exiger un vrai travail de ces crève-la-faim! »

Cette réponse inattendue cingle l'officier comme un coup de cravache. Il n'en revient pas qu'un soldat, qu'un Français, qu'un prisonnier, puisse, vis-à-vis de lui, le grand *Major*, le maître, payer ainsi d'audace. Interdit, ne sachant s'il va frapper l'insolent, il tourne soudain les talons, et, sacrant tous les tonnerres, il se jette dans sa Mercédès, crache un ordre, vole d'une embardée au fort Orff, où il décrète que Brissot n'accompagnera jamais plus de corvée.

Ayant eu vent de cette affaire, ...
. . . .
. . . .

Et ce n'est point la seule trouvaille culinaire que la disette a inspirée. . . . .
. . . .
. . . .
Ces ..... lui venaient d'une manière de « banquet » que firent, un soir, dans le plus grand secret, tout un groupe d'amis, en suite d'un arrivage extraordinaire par le canal de Georg.

C'était entre chien et loup. Brissot et moi longions les talus, devisant, à propos de Bergson, sur les rapports de la philosophie et de la vie. Je m'étonnais qu'au lieu de pousser droit, il me fît sans cesse rebrousser chemin. Moi qui aime marcher vite, il m'obligeait à aller et venir doucement sur les crêtes, en vue d'Hepperg. Les mains dans les poches, ceinturé étroit dans sa taillole alpine, mon petit Brissot sondait de temps en temps l'horizon, quand deux hommes que je n'avais pas encore remarqués, Loux, un marsouin, et Vernes, un lignard de la classe 1910, typo au *Journal*, postés aux deux angles de la contrescarpe Est, crient en même temps : « Le voilà! — Tiens, fait Brissot, il est bien chargé ce soir. »

Je regarde. Débouchant de derrière les sapins

d'abatis qui bordent le chemin d'Hepperg, j'aperçois un individu portant une caisse sous un bras et un gros sac sous l'autre. Il s'engage à travers les guérets et pique droit sur nous. Il avance lentement. Ses pieds butent aux mottes des sillons. Il a l'air écrasé de fatigue. Parfois il s'arrête, pose à terre ses deux fardeaux. Arrivé au pied de la batterie, nous le perdons de vue quelques minutes. Il reparaît sur les avant-glacis, parmi les fourrés d'églantine. Je reconnais Georg Doppel, l'ordonnance du baron, la figure jaune et toute suante. Il est en grande tenue, très élégant dans l'uniforme de Bavière bleu clair, à parements rouges. Il porte une casquette fantaisie pareille à celle de son *Herr Major*. Mais voici la sentinelle qui fait la ronde. « Vingt-deux, » crient Vernes et Loux. Brissot se découvre ; c'est un signal. Georg se couche dans les églantines. La sentinelle, la pipe aux dents, sa *Mütze* fripée aplatie sur les yeux, passe nonchalamment, l'air paysan. Son fusil, pendu à la bretelle, lui bat les cuisses. Elle s'engage sur l'escarpe Nord et disparaît. Brissot se recouvre : « Vite ! à la corde ! dit-il à Loux ; et toi, Vernes, au fossé ! » Georg a posé sac et caisse sur la muraille d'escarpe. Il les attache à une corde, les fait glisser dans le grand fossé. Vernes y reçoit la marchandise, l'installe au pied du mur de contrescarpe, l'attache à la corde que lui tend, du haut du mur, le marsouin. Celui-ci tire une fois, deux fois. Les provisions sont dans la place ! Au galop, dans la nuit tombée, Vernes et Loux courent les mettre à l'abri à la 34, chez Brissot.

Georg a fait le tour de la grille ; il sonne à la grande porte de fer. L'homme de garde met l'œil au judas. Reconnaissant Monsieur l'ordonnance, il court au verrou, ouvre précipitamment, s'efface avec respect ; peu s'en faut qu'il ne rectifie la position comme pour le

Herr Major. Le cireur entre, le pas ferme, la tête hautaine, saluant du bout des lèvres. Il gagne, plein de dignité, la 34. « *Grüss Gott, Georg* ». Un dialogue s'engage entre lui et Brissot. Les pièces d'or passent du porte-monnaie français dans le porte-monnaie allemand. Le cireur se retire. « Mes vieux, dit Brissot, ça y est! Maintenant, dînons! »

Ce jour-là, les invités de Brissot ont mangé des œufs au beurre, des harengs de la Baltique, que l'on dénomme ici des « Bismarck », et une puissante marmelade de pommes rainettes, le tout arrosé d'un tonnelet de bière bien fraîche, et cuit sur réchauds de contrebande par le marsouin Loux, sabotier bressan, cuisinier ordinaire de Brissot.

Depuis ce banquet, le fringant Le Second, qui avait déjà surnommé notre « salon des cuisines » le « Nombril du fort Orff », appelle la casemate 34 « la Capoue du fort Orff ».

. . . .

. . . .

Brissot est très ennuyé, depuis hier. L'Allemagne manque d'hommes; tous les réformés ont dû repasser en revision. Au reçu de sa feuille, Georg — prononcer « Chorch » — a tremblé. Il s'est muni d'une paire de grosses besicles; il est parti pour Ingolstadt. A double fin, pour le plaisir et pour avoir l'air minable, il s'y est épuisé de noce. Rien n'y a fait : il a été déclaré *Feld-tauglich*, bon pour le service.

Hier, à la promenade, le commandant, que nous flanquions, M. Langlois et moi, nous a dit : « Mon *Diener* n'est pas encore de retour d'Ingolstadt. C'est un bon garçon; mais il lui prend tout à coup des fantaisies étonnantes. Dernièrement, il m'a demandé la permission de me présenter sa sœur. J'y ai consenti. Je lui ai même accordé un après-midi de congé. Il

n'est pas rentré de trois jours. Il m'a avoué au retour que « sa sœur » était une amie de Regensburg dont il se languissait et à qui il avait payé le voyage. Cette fois-ci, je l'envoie au conseil de révision. Pour cette opération, il prend deux jours! Oui, c'est un serviteur excellent, mais il a des fantaisies étonnantes ». Le baron von Stengel riait. Je lui ai répondu : « *Herr Major*, votre *Bursch* me paraît un homme de ressource; il est intelligent, vif; il a belle prestance. Pour moi, je préfère les services d'un fripon propre et avisé à ceux d'un lourdaud vertueux. — C'est aussi mon avis, monsieur Riou. »

Georg n'est revenu de révision que ce matin. J'étais au travail à la « table ministérielle ». La vapeur sortait à flot des huit marmites. Un brouillard dense embrumait la cuisine. Je voyais à peine mon écriture. Soudain l'on me frappe sur l'épaule. Je me retourne : c'était Brissot, accompagné de Georg. Je leur serre la main.

« *Felduntauglich?*

— *Nein! Donnerwetter!*

— Réformé?

— Non! »

Je ne traduis pas le juron dont il a renforcé sa négation. Mais il est sorti de sa poitrine avec assurance.

« Georg te demande un service, me dit Brissot. Veux-tu lui traduire cette lettre pour les majors français? »

Je tire de ma musette une feuille de papier. Sans même prendre connaissance du contenu entier de la supplique, je traduis phrase à phrase, presque mot à mot, aussi près que possible du texte. Je transcris à mesure :

« Honorés camarades,

« D'une façon inattendue vient de sonner l'heure

qui m'appelle à combattre pour le roi et pour la patrie. Comme vous tous, il me va falloir remplir mon devoir; et, tout comme vous, il est possible que dans peu de temps je me trouve en France (*sic*) comme prisonnier de guerre. Si je rencontre là-bas des hommes ayant les mêmes sentiments que moi, je n'ai rien à craindre de l'avenir. Autant qu'il a dépendu de moi, j'ai exercé, vis-à-vis de vous et de vos camarades, le devoir de l'amour du prochain.

« Un ancien proverbe dit : « Ce que tu me feras, je te ferai! » J'espère que vous aussi, mes honorés camarades, vous prendrez à cœur ce proverbe.

« Je suis un pauvre soldat qui perdit ses parents dans sa prime jeunesse et qui, dès l'âge de huit ans, dut vivre chez les étrangers.

« De ma seizième à ma vingt-quatrième année, j'ai erré de par le monde et j'ai fait de bonnes et de mauvaises expériences.

« Excusez-moi, mes honorés camarades, si maintenant je vous adresse une prière.

« Parmi les collègues il s'en trouvera certainement quelques-uns à qui il sera possible de faire une bonne action.

« Je prie Messieurs les officiers de permettre une petite collecte, ce qui, dans mon souvenir, leur vaudra une reconnaissance éternelle.

« Dans l'attente de votre bonne volonté à mon égard, je demeure le plus dévoué de vos camarades. — Georg Doppel.

« P.-S. — J'ai pu m'entretenir hier avec le Médecin-chef de l'Hôpital d'Ingolstadt. Il m'a assuré qu'on ferait incessamment l'échange des médecins et du personnel sanitaire français avec des prisonniers allemands. »

Sans autre réflexion, je tends le papier à Brissot,

qui me dit : « Georg désire que tu lui donnes aussi un mot d'introduction auprès du Médecin-chef. » J'ai le défaut de ne pas savoir dire non. J'écris immédiatement ce bout de billet :

« Monsieur le Médecin-chef,

« M. Georg Doppel m'a prié de traduire la présente supplique et de lui donner un mot de recommandation auprès de vous. Mon humble avis est qu'il a rendu des services (j'avais envie d'ajouter : très onéreux) à maints de nos camarades. Pour ma part, je participerai volontiers à une collecte, si vous jugez bon de la permettre.

« Votre soldat affectionné. — Gaston Riou. »

Quelques instants après, M. Langlois était ici :

« Voilà une merveilleuse histoire, s'écrie-t-il, riant de ses yeux malicieux et de toute sa grosse petite personne bienveillante. Ce billet de Doppel, c'est une perle! je le conserverai. Et la flèche du Parthe? cette promesse en post-scriptum de ma libération! C'est vraiment une admirable canaille ce Doppel!

— Et que faites-vous, monsieur le Médecin-chef? Permettez-vous la collecte?

— Non, certes; ne nous a-t-il pas suffisamment tondus? Il n'avait qu'à faire des économies.

— C'est vrai. Mais il ne croyait pas qu'on l'appellerait au feu. Il se voyait, godaillant par les villages des alentours, sur nos rentes, comme un petit seigneur, jusqu'à la fin de la guerre. Le fait est que le voilà bien démuni!

— Soyez tranquille, j'ai trouvé moyen de le contenter. Je viens de lui donner une recommandation auprès des officiers français. Si vous l'aviez vu déboutonnant sa veste et serrant ma lettre dans la poche de sa chemise, comme un scapulaire! Pour être au ciel, il ne lui manquait plus que d'être fait prisonnier!

J'ai conscience d'avoir supprimé un fusil à l'Allemagne. »

Pauvre Georg! Pauvre Gil Blas bavarois! En voilà un, par exemple, qui s'arrange candidement avec ses préjugés et ses appétits. Le service du roi, la patrie, la religion, les préceptes de la morale : non, il n'a jamais songé d'attenter à ces choses sacro-saintes. Il les laisse voguer dans son ciel et prolonger l'horizon de ses pensées, images lointaines qu'il voit qu'on aime, lignes familières du paysage où il a accoutumé de vivre. L'idée ne lui est jamais venue, au fond de lui-même, de déclarer mensongères les idoles de sa nation. Il ruse avec elles, mais il y croit. Ce n'est point un fourbe. Il n'a pas ce regard à l'emporte-pièce, ce scepticisme foncier, qui marque les valets de style, les beaux brigands, les vrais diplomates et manieurs d'hommes. Son action est sans préjugés, non sa tête.

Jouisseur, polisson, au fond une âme d'enfant. Insoucieux d'accorder sa pratique à sa croyance, ou sa croyance à sa pratique, il révère de bonne foi, comme la plupart des Allemands, la vertu, l'honneur, la religion, le prince. Il n'est pas jusqu'à ses moindres manigances privées qu'il ne rehausse de la grandiloquence naturelle à sa race.

Dernièrement, un camarade français lui réclamant le payement d'une créance, il fronce le sourcil, se redresse de toute sa taille, prend un air des plus offensés :

« Quand je pense, dit-il en se tournant vers d'Arnoult qui passait là par hasard, qu'au mépris de la mort je lui ai fourni des marchandises, que j'ai risqué maintes et maintes fois ma vie pour lui apporter du tabac, et qu'il ose, maintenant, devant vous, me faire l'affront

de me réclamer ces pauvres vingt-quatre marks! Un pareil homme, je le punis de mon mépris!

— Oh! fait d'Arnoult, l'air apitoyé, ne l'accablez pas; il est déjà assez puni comme cela! »

Georg a l'imagination grossissante. Il aime ce qui est grand, ce qui a de la mine, ce qui respire l'ordre et la force. Il aime son commandant. Il aime l'armée royale. Il aime son uniforme. Il aime que le civil tremble sous lui. Il aime qu'on l'admire. Il aime faire figure héroïque.

A la fin d'une agape occasionnelle, quand Brissot le mande pour chanter quelques chansons munichoises, il garde toujours pour la bonne bouche une poésie qu'il prétend avoir écrite en éloge d'une de ses nombreuses *Geliebten*.

Car, rien que dans le bourg d'Hepperg, six femmes sont folles de lui : la femme du bourgmestre, la femme et la sœur du maître d'école, les épouses des deux épiciers et la reine de beauté du pays. « Les sept nuits de la semaine, affirme-t-il gravement, me suffisent à peine pour les contenter. » Sur quoi, ce Don Juan tire sa *Mütze* et fait la quête parmi les convives.

Il ment si bien que je le soupçonne d'être la première victime de ses piperies. Notoirement, c'est un *Felduntauglich*, un réformé. Il n'empêche qu'il a pris part à la bataille de Dieuze et y a reçu une balle française en plein buste. Il se dépoitraille et vous fait toucher la cicatrice. Tarascon est bien plus septentrional qu'on ne pense.

Le jour des Morts, nous sommes allés au cimetière d'Ingolstadt. Détry et moi étions porte-couronne. A demi-cachés par les guirlandes de feuillage, enrubannées aux couleurs françaises, nous marquions fermement le pas dans la *Theresienstrasse*, où s'attroupaient pour nous regarder des badauds presque tous en deuil,

vieillards, femmes, militaires en congé de blessures et toute une piaillerie d'enfants. Pas de cris hostiles comme il y a deux mois. Quelques têtes se découvraient à notre passage; des bandes de gosses nous assaillaient de *Knopf! Knopf!* (un bouton! un bouton!) point du tout belliqueux. Nous allions à toute allure, prenant l'air de ne voir personne, sachant bien que, nous, les prisonniers, étions les vainqueurs.

Notre escouade portait beau. Nous avions trié nos hommes parmi les mieux plantés et les plus propres. Trois de nos majors, MM. J..., de Longwy, R..., de Marseille, B..., de l'Ardèche, gaillards solides, marchaient en tête, immédiatement après la couronne. Huit Bavarois, baïonnette au canon, nous encadraient. Démunis de leur casque à pointe, qu'ils ont dû livrer aux combattants, l'échine encore agricole, redressée à peine par la discipline récente, les jambes gourdes, rétives à marquer notre diable de pas français, ces cultivateurs et garçons de ferme ne payaient point de mine. Cela aussi nous faisait plaisir. Parmi ces bons Souabes, nous nous sentions un peu tous comme Athéniens en Béotie.

Georg, par contre, qui marche à ma gauche en serre-file, porte le casque. Fringant, le verbe haut, gourmandant dédaigneusement ses compatriotes, il a conscience de racheter par sa seule présence l'humble et gauche paysannerie de l'escorte. Au cimetière, il se découvre; il nous fait ranger autour de la soixantaine de tombes françaises. L'air pénétré, il suit les prières latines. Quand nous allons ensuite, sur l'avis de M. Langlois, prier à côté sur les tombes des soldats allemands, ses paupières deviennent humides. Il ne cesse d'être digne.

Mais lorsque, la commémoration des défunts achevée, laissant la petite troupe regagner le fort, nous par-

tons faire un tour de ville sous sa surveillance — les trois majors, Durupt, Détry et moi, — il se déclare soudain extrêmement pressé de rentrer :

« D'ordre du Commandant-major, il nous faut être à Orff pour le dîner !

— Mais il n'est que quatre heures !

— C'est très loin.

— En tous cas, d'ordre du commandant-major, nous allons de ce pas à la banque, chez le libraire, chez le tailleur et chez le marchand d'instruments de chirurgie.

— Ordre ? Ce n'est pas un ordre. A peine est-ce une permission !

— Soit ! »

Et nous d'entrer à la *Kœnigliche Bayerische Bank* où l'on nous donne, contre du bel or français, des paquets de coupures d'un mark ; chez le tailleur militaire, qui s'empresse, aidé d'une épouse rondelette et souriante, de nous chercher parmi les rouges allemands, un rouge suffisamment voisin de notre écarlate ; à la librairie, tapissée de cartes postales montrant des zeppelins survolant la place de l'Opéra, des mêlées guerrières, des soldats à l'agonie évoquant leur fiancée, représentée dans un coin, nimbée de nuées brillantes ; chez le marchand d'instruments où Détry, notre dentiste, se garde bien de se fournir en une fois, voulant se ménager un prétexte pour revenir en ville.

Le cireur s'impatiente. Nous voilà dans la rue, trois devant, trois derrière, flanqués de la baïonnette de Georg.

Tout à coup, à notre droite, les vitrines d'un pâtissier étalant brioches et tartes sous les lumières, d'un bond, sans nous consulter, nous nous jetons tous les six dans la *Conditorei*. Georg sacre tous les diables, mais nous suit. « Mange », lui dit Détry en français,

l'établissant de force devant une table chargée de flans et d'éclairs. Et nous, à jeun de friandises depuis trois mois, de croquer tout ce qui nous tombe sous la main. Pour moi, titubant de concupiscence, je franchis le comptoir, je prends la patronne par la main et, la bouche pleine : « Madame, vous seriez un ange si vous me procuriez un kilo de beurre! » Elle ne vend point du beurre, mais une maman n'a jamais résisté à un cri d'enfant. Elle me livre son beurre : « J'enverrai renouveler ma provision! » fait-elle, souriante. J'ouvre ses placards. « Oh! du Suchard! Combien cette pile? — Tant. — Voilà. » Puis j'avise des espèces de petits gâteaux de Savoie, couverts de devises en sucre. En un clin d'œil j'ai bourré la musette, que je portais en bandoulière sous ma capote. Pansu comme un Bavarois, je ne puis plus me reboutonner.

Vorwærts! crie Georg, bien repu. Nous payons En sortant, nous accablons de prières notre geôlier : « Qu'il nous conduise donc chez le charcutier, chez le marchand de tabac... — C'est absolument impossible! » crie-t-il. En réalité, il a peur de perdre son bénéfice d'intermédiaire. Il s'avance, d'une allure terrible, chassant, à coups de pied, à coups de crosse, l'escorte piaillante des enfants. Seules deux petites filles, vraiment charmantes, dix ou douze ans — qui ont marché à côté de moi jusqu'au cimetière et à qui j'ai dit : « J'ai des sœurs de votre âge qui vous ressemblent », continuent à m'accompagner malgré la brutalité du *Bursch*. Nous causons comme de vieilles connaissances. Sous les guichets du quartier de cavalerie, elles nous quittent : « *Grüss Gott, Herr Franzose!* »

Mes compagnons discutent encore avec Georg. « C'est si vite fait d'acheter dix paquets de tabac et une branche de saucisses! » Bonnes âmes! Ils raisonnent

avec Georg! Durupt surtout, qui est éloquent en langue teutonne, se surpasse. « Être à la source de toutes les bonnes choses et ne pas y puiser! Passer bêtement! — *Ne! Ne!* » grogne toujours le *Bursch*. Nous allons maintenant par les rues mal éclairées. Puis ce sont les faubourgs, et, après la gare, la triste campagne des abords de ville.

« Mon vieux, fait Détry à Durupt, grand merci! Avec tout ton allemand, tu n'as pas été « fichu » de nous procurer la plus petite saucisse, la moindre pipe de tabac! Décidément, ô Durupt le Juste, tu ignores la seule langue qui persuade Georg! »

Nous allons arriver à une auberge. Détry, qui ne sait pas un mot d'allemand, pose sa main sur l'épaule de l'ordonnance. Il lui chipe son casque, se le met sur la tête et coiffe le Bavarois de son képi. Voilà qui plaît à Georg! Puis Détry lui serre vigoureusement la main : « Tiens, mon poteau! Voilà pour graisser ta sale patte! » Georg ignore le français, mais comprend très bien qu'il a deux marks dans la main. Bras dessus, bras dessous, les deux frères d'armes prennent la tête de l'escouade. Devant l'auberge : « *Bier! Bier!* » crie Détry. L'aubergiste sort; il porte l'uniforme militaire. Tout sourire, il nous prie d'entrer. Nous plaçons deux chopes dans les mains de Georg. Nous déposons devant lui une assiette de saucisses fumantes. Dans cet appareil, avec son fusil-baïonnette appuyé contre l'épaule, il est irrésistible. Je fais le tour de la *Wirtschaft*; je découvre un lot d'assiettes toutes servies : ce sont des cochonnailles pour un bataillon qui va passer, se rendant à la frontière russe. « Combien, ce lot, *Gnädige Frau*! — Cinquante pfennigs la pièce. »

Dieu, que nous avons bien dîné! Le menu n'était pas varié, mais la quantité suppléait à tout! O délices!

Vous ne pouvez comprendre, ô vous qui n'avez jamais eu faim, vous qui n'avez jamais été rationnés, qu'aucune joie au monde ne surpasse en violence celle de se trouver, tout à coup, après trois mois de captivité, devant un lot d'assiettes couvertes de saucisses, de salade de museau de bœuf et de cornichons.

Le *Wirt* était en possession de toute une marmaille. Nous avons fait fête aux enfants. Nous les avons comblés de pfennigs. Nous avons dit à la *Gnädige Frau Wirthin* les compliments les plus honnêtes.

Es zogen zwei Bursche wohl über den Rhein
Bei einer Frau Wirthin da kehrten sie ein....

Nous étions ivres, non pas de bière, mais du sentiment de l'abondance! Nous avons commandé des cigares. « Avez-vous des boîtes de cigares? — Voilà. — Combien? Et ce régime de saucisses? Puis-je l'acheter? Combien? » Nous raflions tout. Georg cependant mangeait, buvait, comblé de rires amicaux et de bourrades. Tous étant bien repus, nous avons repris la route. Il faisait un brouillard épais. Deux compagnies du bataillon bavarois, en train de campagne, qui allaient s'embarquer, nous ont croisé. Elles passaient, le pas lourd, silencieuses. Nous chantions.

Détry faisait répéter à Georg des phrases françaises :

« Mademoiselle, voulez-vous *t*anser?

— Non, môssieu, *ch*'ai mal aux pieds! »

Maître et élève, ils levaient la jambe de concert. Nous nous tordions les côtes. A vrai dire, cette subite bombance nous avait un peu éméchés!

Et Détry d'accabler Durupt de sarcasmes. « Mon vieil Aristide le Juste! tu ne sauras jamais gouverner les hommes. Vois-tu, Georg est comme tous les Bava-

rois que nous avons eus à la garde; il tient d'abord à sa peau et puis il aime son plaisir. Laisse-moi tranquille avec l'honneur et la vertu allemandes! Ces gens-là abondent en phrases ronflantes, mais ne résistent pas à un mark de pourboire! » Détry exagérait sans aucun doute.

Georg n'est plus gai maintenant. Hélas! elle est close sa campagne du fort Orff, sa campagne de ripaille et de paillardise. Pour lui va commencer la vraie guerre. Pauvre Georg! Comme il voudrait s'en tenir à sa pseudo-blessure de Dieuze! Certes, il aime « la gloire », la « vertu » allemandes. Certes, il aime son roi. Mais il aime tant, avec l'argent des Français, aller faire le coq dans les villages! Il aime la patrie et les parades guerrières. Mais il aime aussi les aises de son bas-ventre et être couché au chaud. Il aime tant de choses qu'il choisit toujours la plus proche, la plus facile, et que l'occasion lui fournit son acte.

Le voilà appelé au feu. Dans quelques jours, il sera à moisir dans les tranchées, les bottes engluées de glaise. Malgré sa bonne volonté, il se peut qu'une balle le couche à terre avant qu'il ait trouvé le moment propice de se faire prendre, sain et sauf, par les Français. Et son nom figurera dans les bulletins de guerre, parmi les héros tombés au champ d'honneur. Ce que c'est que de la vie!

Oui, mais! maintenant, comment va-t-il se procurer du chocolat et des harengs de la Baltique, mon cher petit Brissot?



13 NOVEMBRE 1914

NOTRE GEÔLIER



Le baron von Stengel est parti dimanche acheter des chevaux pour l'artillerie dans le Palatinat. Il est rentré hier soir, après une absence de cinq jours, un peu maigri, les yeux pleurant de rhume. Il faisait froid dans la province transrhénane. Les chemins de fer circulaient irrégulièrement. Il s'est dû pourvoir d'une automobile, qu'il n'a pu trouver couverte. Dans cet appareil, sous la première neige, il a couru tous les maquignons du pays. Et il à soixante dix ans.

Il nous a raconté, tout à l'heure, à la promenade, les péripéties de ce voyage impromptu : « Je m'y suis fatigué sans profit, disait-il. Les chevaux deviennent très rares chez nous, presque aussi rares que les louis d'or. Vous avez l'Algérie, le Boulonnais, le pays de Tarbes et cette admirable écurie qu'est toute la région de l'Huysne. Nous n'avons rien de pareil. En ce moment notre remonte passe par la gêne. J'ai à peine acheté quelques bêtes dans le Palatinat; d'assez mauvaises bêtes, et chères! Les paysans me demandaient deux mille, trois mille marks, pour des chevaux qui en valaient bien huit cents. »

. . . .

Notre commandant.... Très grand, très droit, la mâchoire finement coudée, la barbe ronde et plate comme les chevaliers du temps de Maximilien d'Autriche, impeccablement propre et poli, la majesté naturelle qui l'empreint tout entier s'adoucit d'un sourire.

Son égalité d'humeur et toute l'ordonnance de sa vie sont d'un sage. Ponctuel, minutieux, mais point vétilleux, il fait ici la besogne d'un maître de poste, d'un changeur, d'un censeur de correspondance, d'un proviseur, d'un majordome, sans un mouvement d'impatience, sans jamais donner à entendre qu'il s'abaisse. De sa grande écriture, ferme et régulière, quasi héraldique, il enregistre l'entrée et la sortie des lettres; il porte en compte les versements de notre mercerie; il dresse l'interminable bordereau des mandats-cartes. Il va lentement, alignant ses calculs, usant de la règle pour les traits, prenant grand soin de ne tacher ni ses longs doigts blancs, ni ses larges feuilles de papier ministre. Sur sa table, pas un grain de poussière. Tout s'y dispose à l'équerre comme dans un jardin à la française. Derrière lui, sur sa toilette, un citron, coupé en deux, bien au milieu, un pain de munition, de segment parfait, un verre d'eau claire, forment un ensemble aussi net et sobre qu'une nature morte de Chardin. La casemate est claire, vaste, juste à l'échelle du maître. Un étroit lit de fer, une malle, un portemanteau, où pendent une épée, une *Mütze* et une longue pèlerine gris bleu, deux tables en bois blanc, mises bout à bout, l'une pour lui, l'autre pour d'Arnoult, son secrétaire, une petite table de toilette, trois chaises : c'est tout le mobilier. Et, dans ce milieu roide, froid, géométrique, cet homme immense, trop grand pour sa table, s'y gênant bras et jambes et, tout le long du jour, s'appliquant à des espèces de pages d'écriture.

Travail humble, à la portée d'un honnête rond-de-cuir réserviste. Pourtant le baron von Stengel, en y courbant sa haute échine, en y pliant ses élégances de gentilhomme, lui imprime un caractère comme hiératique. Je ne sais, peut-être préférerait-il commander un groupe d'artillerie sur la Warthe ou le canal d'Ypres? Peut-être envie-t-il le sort de ses fils, capitaines l'un et l'autre dans l'armée de Lorraine, qui viennent de lui annoncer presque en même temps leur promotion à la Croix de fer? Mais, sûrement, ce n'est pas sans mélancolie qu'il se souvient de la dernière guerre.

Sa campagne de 1870 à Ulm où, *Oberleutnant*, il s'employait comme aujourd'hui à la *Gefangenen Aufsicht*! Ses jeunes collègues! Les causeries interminables où l'on se grisait de nouvelles fulgurantes : Woerth, Borny, Gravelotte, Metz, Sedan!... La fougue de ses trente ans! Le bruit joyeux de son pas sur les quais du Danube, dans la belle nuit. Se reflétant dans le fleuve, la flèche du Dôme, svelte et fleurie, témoin silencieux de la vieille gloire allemande qui allait renaître; la victoire; l'amour....

Mais, cette fois, l'appel aux armes l'a surpris vieillard. Il s'est offert cependant au roi Ludwig. Septuagénaire, il a imploré du service. Le voilà au fort Orff. Et, pour qui l'observe, recensant nos lettres, tenant notre petite banque, remplissant les mille menus devoirs de sa charge, il est clair qu'il accomplit un rite, le grand rite de la patrie.

Bien que les gens affamés soient rarement justes, je n'ai jamais surpris le moindre sarcasme à son adresse. Personne qui ne le salue de bon cœur, quand il se promène à pas lents, sur la piste de seconde escarpe. Sous son poil chenu, dans sa vaste pèlerine grise aux plis droits, l'on dirait d'un patriarche des temps anti-

ques visitant sa tribu fidèle. L'autorité qui émane de lui est si exempte de morgue, si naturelle, qu'elle abolit toute idée de murmure. Il a opéré ce miracle d'accorder, dans le même sentiment de respect pour sa personne, la petite France du fort Orff, ce raccourci de la Grande France, la nation factieuse, ingouvernable, l'éternelle nation des grognards. Il est si évidemment loyal et humain, que le plus buté de nos prisonniers protesterait si quelqu'un, piqué soudain d'une mauvaise mouche, rendait ce vieil honnête homme du grand siècle responsable de notre disette.

Le major de la place d'Ingolstadt, par contre — ce doit être un chauvin raffiné, — se prodigue en mesures vexatoires. Il interdit le tabac, le chocolat, le sucre, ces « denrées de luxe ». Il interdit la création d'une cantine; il interdit qu'on touche plus de dix marks, et qu'on écrive plus d'une lettre par dix jours; il interdit l'encre et les plumes; il interdit l'accès de la contrescarpe et de la crête des talus, en estimant sans doute l'horizon trop beau pour des prisonniers de guerre. Il ordonne que les sentinelles tirent sur les contrevenants sans crier : halte; c'est ainsi que Georg, qu'on prenait pour un Français, a essuyé un coup de feu un soir, entre chien et loup; chaque jour, c'est un nouveau *Verboten*.

Dans ce ridicule filet de prohibitions, notre vie serait une torture sans le baron von Stengel. Bien qu'il soit discret et d'un tact subtil, ceux d'entre nous qui l'approchent savent pourtant de quelle moue rentrée, de quel agacement intime, il accueille ces ordres tracassiers. Il les exécute : trop soldat pour désobéir. Mais, trop soldat pour avilir des soldats, trop gentilhomme pour traiter comme une chiourme des combattants couturés de blessures, des prêtres

vénérables, des ambulanciers baptisés de mitraille, sa façon de les exécuter n'est bien souvent qu'un généreux escamotage.

Il connaît à merveille l'art d'humaniser ses agents, *Feldwebel* et garde bavaroise. Par malheur, on les relève chaque semaine; chaque semaine il doit recommencer ce travail de civilisation. Ils nous arrivent chauffés à blanc par les journaux, féroces, « service, service ». C'est dans le fort, pendant deux jours, un train d'enfer. Puis tout rentre dans l'ordre, non pas l'ordre allemand, mais notre ordre. La manière dont ils voient que le commandant en use avec nous, assoupit leur zèle. Notre sans-gêne « bon garçon », notre impertinence gentille font le reste. Ils s'apprivoisent. Bientôt, ils ne nous gardent plus; ils nous regardent; ils assistent à notre vie. Ils sont là, baïonnette au canon, un peu ahuris, intrigués, presque timides, comme interdits, ne sachant pas très bien, quand nous leur tapons sur le ventre, si nous les aimons ou si nous nous moquons d'eux. Au fond, ils se sentent inférieurs, moins vifs, moins intelligents. Ils pensent tous à peu près comme le gros Max, le cambusier, celui qui casse les pompes en cachette à chaque levée d'hommes, pour rendre sa présence ici plus immédiatement nécessaire qu'à la frontière. Devant l'activité de nos camarades, leurs bois sculptés, leurs pierres taillées, leurs bagues d'étain, leurs chaînes de montre en crin de cheval, les escabeaux, tables et armoires qu'ils se confectionnent avec les bouts de planches chipés au chantier d'Ingolstadt, ce puissant lampeur de bière n'y tient plus d'ébahissement; il agite ses grands bras : « Ces bougres de Français, s'écrie-t-il, quel cœur ouvrier! Je l'ai toujours dit, *Herr Gott Sacrament*, qu'ils avaient tous un diable dans le ventre! »

M. von Stengel n'est pas loin de partager les sentiments de Max.

. . . .

Pour cet Allemand du moins, les Français ne sont pas des « singes ». Il ne s'abuse pas sur leur légèreté de surface, leur souplesse accommodante, leur apparent scepticisme, armures brillantes dont ils protègent leur moi — ce moi vivace, rebelle, qui résiste à tout, se revanche de tout, surnage et rebondit sur tout, rusé ou naïf selon les régimes, mais indéfigurable, incapable de passivité, obstinément lui-même. Il sent avec force que le Français est ce qu'il est et le demeure, qu'il est jaloux de son privé, qu'il prise haut sa complexion, ses goûts et ses idées propres. Peut-être estime-t-il que nous faisons un cas démesuré de notre personne, et que, pour sourire à l'ordinaire, elle s'effarouche avec trop de furie, à la plus infime atteinte, — capable d'aller, dans sa révolte, jusqu'à compromettre l'intérêt collectif. Le certain est qu'il nous connaît et nous admet tels que nous sommes. Il ne nous violente point. Il ne se soucie pas le moins du monde de nous former à la teutonne. Considérerait-il avec une secrète complaisance, le souple alliage de nos qualités et de nos tics nationaux? Il se peut. Toujours est-il que, dans ses rapports avec nous, il se donne un soin scrupuleux de moucheter, autant qu'il dépend de lui, les pointes rudes, indiscrètes, tracassières, de la discipline germanique.

Pourtant cet homme si sage, si modéré, d'une si haute politesse, n'est point absolument unifié. Il y a l'Allemand, chez lui, et il y a l'homme naturel. Le premier proclame au second des maximes cyniques, celle, par exemple, de la guerre pour la guerre. Le second l'écoute, sursautant au fond de lui-même. C'est

comme s'il entendait tout à coup, dans la douceur fine d'un matin français, l'affreux mugissement de toutes les cornes de l'armée des Huns. Ces philosophismes brutaux lui déchirent les oreilles. Mais il est poli, et il écoute. Son frère, à vrai dire, lui semble de complexion bien épaisse, de sang bien lourd, de cœur bien fruste et farouche. Cependant il ne proteste pas. Son frère, qui insiste, lui assène à grosse voix, à coups redoublés, sans relâche, ses affirmations massives, exigeant un assentiment. Ce que c'est que d'être bien élevé, d'avoir horreur des scènes, de craindre de faire de la peine! Par charité, par amour de la paix, par raffinement de civilisation, l'on arrive à prendre un masque barbare. Bon frère! Il a le cœur outré. Le voilà pourtant qui acquiesce de la tête.

C'est grâce à une série de semblables sacrifices unilatéraux que l'Allemand et l'homme naturel, chez le baron von Stengel, donnent l'impression de vivre en harmonie.

Son homme naturel est bon et juste. Il n'étale point des convictions humanitaires; il pratique l'humanité.

Il est touchant à voir, ce grand vieillard, au solide menton prognathe, hautain de stature, de tenue impeccable, quand il s'arrête devant un soldat pris de « cafard » : *Fous êtes triste?* lui dit-il dans son français lent et pauvre, lui tirant gentiment l'oreille. Le prisonnier ne s'y trompe pas; il sait bien que le major lit le français mais ne le parle point, et qu'il a voulu condenser, dans cette phrase laconique, toute une conversation amicale.

Ayant appris ces jours-ci qu'une boule de pain de trente pfennigs avait été vendue un mark cinquante à un de nos camarades par un homme de garde, tout indigné, il s'écrie devant Durupt, qui l'aidait à enregistrer les mandats : « Il y a un prix pour le pain. Je

sévirai avec la dernière rigueur contre qui que ce soit, Français ou Allemand, qui l'outrepassera. C'est répugnant de voler des prisonniers! » Le piquant est, qu'officiellement, nous sommes censés ne rien acheter.

Avant-hier, il pleuvait de la neige fondue. Les hommes traînaient leurs pas désœuvrés dans les couloirs. C'était, devant la *Kommandantur*, un grand bruit de souliers ferrés, rehaussé de chansons oisives, de rires, d'interpellations. Le commandant lisait nos onze cents lettres. Il les avait expédiées deux jours avant à Ingolstadt. La place, hargneuse à son ordinaire, les lui avait renvoyées, sous un prétexte quelconque, pour une nouvelle lecture. Il y avait de quoi agacer le plus doux des hommes. Fidèle à l'ordre, il parcourait donc, une seconde fois, ces pauvres papiers, maladroitement écrits au crayon, insipides, tous les mêmes. Cependant, derrière la porte, passait et repassait la procession sans but des prisonniers. Un moment, ce raclement de clous sur le béton l'a énervé. « Oh! ce bruit », fait-il comme se parlant à lui-même. D'Arnoult était là. Il se lève pour aller réclamer un peu de discrétion à nos camarades. Le commandant l'arrête : « Non, monsieur d'Arnoult, ne sortez pas; *Mein Zimmer ist doch nur eine Kanzlei*, ma chambre n'est après tout qu'un bureau!... » Et il se replonge dans sa lecture.

Au reste, dans le tréfonds du Major, c'est toujours l'homme naturel qui agit et gouverne. L'autre, l'Allemand, fait seulement des professions de foi.

Tout à l'heure, à la promenade, nous nous sommes arrêtés un moment, éblouis par la beauté du soir. C'était sur l'espèce de pacage blond-blanchâtre qui s'arrondit à l'orée du bois de pins comme un dos de mouton laineux. Devant nous — l'on eût dit à nos pieds — la plaine du Danube étageait ses vallonne-

ments souples dans un immense poudroiement irisé. Le soleil venait de disparaître. Un petit vent soufflait d'Ouest, chassant devant lui des gazes d'or. La ramure des chênes, sèche et roussie, crissait frileusement ; les aiguilles des pins sylvestres, tissées de fils de la Vierge, rouges de couchants, susurraient de longs murmures. Nous étions là, nous taisant, le baron von Stengel, le commandant Langlois, MM. Jeandidier, Cavaillé, Lœbre, Romant, Bouvat, mon ami Laloux et moi. La vastitude du paysage, les champs muets, la tombée de la lumière, le sous-bois plein de frissons et de crépuscule, cette sensation étrange d'être jetés comme subitement au cœur de l'hiver : cela nous plongeait l'âme dans le silence.

Quelle perte de vie ! pensais-je. Déjà un trimestre de captivité ! Un trimestre dépensé ! Irréparablement dépensé ! Et le baron qui venait de me dire : « L'Angleterre est intraitable. Je ne crois guère que vous partiez d'ici avant le prochain automne.... » Plus d'un an vécu pour rien, souffert pour rien ! L'espace d'un an dans la ligne si courte de nos jours ! J'éprouvais une tristesse froide, sans tendresse. Et puis, je songeais à vous.... Tout à coup, de la route est monté un chant. La compagnie des recrues cantonnées à Hepperg rentrait, de ce pas lourd, lentement rythmé, allemand, qui n'emboîtera jamais notre pas « welche ».

Ils chantaient le fameux :

Nun ade, wir müssen Abschied nehmen...

dont tous les *Feldgrau*, avant de partir pour les frontières, ont fait retentir les placides auberges bavaroises, assis devant les grosses chopes, tenant par la main leurs bien-aimées. Je le connaissais déjà. Le petit sergent, dont je vous ai parlé, me l'avait fait entonner

par ses hommes, un soir, au corps de garde, et m'en avait copié le texte :

« Maintenant, adieu. Il faut prendre congé. Il faut mettre la balle dans le fusil. C'est de bon cœur que nous allons donner à la guerre et aux champs de batailles, le plus beau temps de notre jeunesse! Adieu, parents, frères et sœurs aimés. Tendons-nous la main pour la dernière fois. Si nous ne devons plus nous revoir, eh bien! ayons l'espoir de nous retrouver dans une meilleure terre!

« Adieu, tu le sais, ma chère bien-aimée, que la séparation est plus dure pour moi que la mort. Peut-être ne nous reverrons-nous plus jamais. Quand même, à chaque crépuscule, serrons ferme notre espérance!

« Les obus coupent l'air en sifflant. Déjà la baïonnette est au bout du canon. Les drapeaux flottent. Notre effroi est couvert par la fumée de la poudre. Nous combattons en criant : Hourrah! Hourrah!

« Nous sommes là, comme de braves Bavarois. »

« A quoi pensez-vous donc, mon cher ennemi! me dit tout à coup von Stengel, en souriant. — *Herr Commandant*, lui fais-je, pris d'une sorte de colère sourde, *dieser Krieg wird die grosse Schande Europas sein*. Mon commandant, cette guerre sera la grande honte de l'Europe! »

A petits pas, le pas du baron, nous descendions la pente du pacage, moelleuse aux pieds, labourée d'obus, semée de culots brisés, coupée çà et là de beaux pins parasols aux troncs tordus. Ne pouvant courir, je grelottais dans ma vêture d'été. Nous avons pris la route qui longe la houblonnière. Tout en marchant le baron m'a dit son avis sur la guerre.

A vrai dire, il répétait von Harnack, Lujo Bentano, Troeltsch, Willamovitz-Moellendorff et les cent de

la culture allemande. Je croyais relire en l'écoutant les articles qu'ils publient, en ce moment, dans les Cahiers de guerre de l'*Internationale Monatsschrift* :

« L'Allemagne n'a jamais voulu que la paix... ; Guillaume est l'empereur de la paix... ; sir Edward Grey est un maître fourbe... ; c'est le négoce anglais qui a allumé la guerre... ; on a brusquement saisi l'Allemagne au collet, elle se défend ; elle se battra à la mort et à la vie....

« *Ueber welches Volk wird einst das Tribunal der Weltgeschichte den Urteilsspruch « Schuldig » fallen? Eins ist gewiss! Deutschland kann dem Urteilsspruch mit reinem Gewissen entgegen sehen*[1]. »

« Bref l'Allemagne a la conscience tranquille. »

Tout cela ne m'intéressait point. Si le major avait eu mon âge, je l'eusse prié sans façon de me laisser « tranquille » avec cette phraséologie de bon bourgeois qui vient de lire les gazettes. Je lui eusse dit : « Le fait est que nos deux nations sont en guerre. Remettons-nous-en à nos petits-neveux, s'il leur prend envie d'écrire des histoires, du soin de rechercher les responsabilités de cette tuerie. Mais, s'il vous plaît, faites-moi l'honneur de me considérer comme dans mon bon sens, et ne me bernez point avec vos mythes politiques. Je vous accorde qu'ils sont utiles et que le soldat en a besoin. Il faut qu'on lui mente. Dans notre âge de

1. Ces termes sont de M. Otto von Gierke, dans le n° du 1er novembre 1914 de l'*Internationale Monatsschrift für Wissenschaft, Kunst und Technick* ; 3. *Kriegsheft* ; article : *Deutsches Recht und Deutsche Kraft*.

Au même moment, les théologiens réformés d'Angleterre, dans leur fameuse lettre à Adolph von Harnack, disaient à l'illustre historien allemand, ami personnel de Guillaume : « *Doch wir sind der festen Ueberzeugung, dass Grossbritannien in diesem Kampfe für Recht und Gewissen, für Europa, die Menschheit und dauernden Frieden fecht.* » C'est curieux, tout le monde, en Europe, a la conscience « bien tranquille »....

démocratie surtout, le violent est sage de s'habiller en agneau et de se donner l'air de défendre la culture et l'humanité, sans quoi le citoyen ne s'habillerait point en soldat. Il veut bien à la rigueur se faire tuer pour des principes ou pour son foyer, mais pour l'intérêt des Habsbourg, des Hohenzollern ou d'un trust d'affaires, jamais ! Entendu, l'agresseur doit mentir.

« Mais nous ne sommes point, en ce moment, sur la place publique ; nous n'écrivons point une proclamation. Ne nous dupons point nous-mêmes. Ne nous salissons pas d'un mensonge superflu. »

Je n'ai rien dit de pareil à ce vieillard. Je l'ai écouté patiemment. Le vent me mordait les oreilles. J'avais toute la Sibérie dans le corps. Tout en piétinant, je regardais les bouleaux que je connais un par un. Leurs fines branchures dépouillées de feuilles pendent maintenant comme des crinières. Les plus jeunes arbres pourtant, ceux qui n'ont point de chevelure et ne dressent au ciel que de pauvres balais sans grâce, conservent encore, à l'extrémité des rames pointues, un reste clairsemé de frondaison. Le blanc de leurs troncs, contre le noir verdâtre des acacias du fossé de retraite, avait, sous le vent glacial, quelque chose de funèbre.

« La guerre, disait von Stengel, est une condition essentielle de la vie sociale. Sans la guerre, la race humaine s'anémierait, rétrograderait à la barbarie, à l'inconscience, à l'hébétude. Si l'homme est un pacifique, il doit être aussi un grand guerrier devant l'Éternel, *ein Streiter vor dem Herrn.* Et ne croyez pas que les guerres soient le fait de quelques hommes ; c'est dans le cœur même de la race qu'elles se fomentent et, dès lors, l'état de paix est intenable. La friction devient si forte, la chaleur si vive, qu'il se produit une déflagration. Il ne suffit pas alors d'être patient. Il faut tirer l'épée. Il faut que du sang, que beaucoup

de sang coule pour apaiser les colères bourdonnantes, et ramener les hommes à leur froideur ordinaire. »

Et ce disant, affirmant la doctrine de la guerre nécessaire, de la guerre fonction naturelle de la vie sociale, c'était l'Allemand, dans le baron von Stengel. non l'homme, qui parlait.

« Au reste, ajoutait-il, humanisant autant qu'il pouvait le mythe de l'Allemand, — et c'était alors l'homme naturel tout seul qui s'exprimait — la guerre donnée, il appartient à chacun d'en adoucir, d'en réduire l'horreur. Les hommes sont bien divers. Pourtant, il arrive qu'au contact de caractères droits et nobles, les pires esprits, les natures malignes et ombrageuses s'améliorent, comprennent le prix de la paix, de la bonne entente, et apprennent à laisser passer les choses sans s'émouvoir. »

Tout en devisant, nous étions arrivés devant la grande porte de fer, écussonnée aux lions de Bavière. Je sonne. La porte ouverte, le baron s'efface pour laisser passer son « pensionnat », qui lui cède le pas.

Le commandant-major, baron Stefan von Stengel, très droit, la tête haute, fait son entrée. La garde est sur deux rangs, en armes, au garde à vous. Sur un ordre du *Feldwebel* : *Hurrah für den Major!* s'écrient vingt recrues d'une seule voix. Il fait nuit. Le fort, invisible de l'extérieur, est illuminé de toutes ses fenêtres. L'on discerne le rose des murs de brique sous les étoiles. Nous franchissons le pont. « L'on pourra faire là en bas une bonne piste de patinage, la neige venue », dit le commandant, montrant le fossé. Il nous salue et se retire dans sa casemate...

En vérité, je n'ai point tout à fait perdu mon temps ici puisque j'en suis venu à mettre en assez bonne

place dans la hiérarchie sociale, un personnage tel que le baron von Stengel, qui n'est ni un héros, ni un génie, qui n'ambitionne point les vertus surnaturelles, qui est tout simplement un homme de mœurs agréables, délicat, bien élevé, sans raideur aucune, facile à vivre, vraiment poli et civil.

Vous m'avez trop gâté, mes amis. Par votre faute, j'eusse toujours ignoré que l'espèce « honnête homme » était rare. La guerre m'a changé sur ce point. Endurci, simplifié, plus libre vis-à-vis des conditions extérieures, adaptable à souhait, je serai surtout, après la campagne, un peu moins béat de confiance à l'endroit de mes semblables. Depuis que je les brasse à foison, que je les coudoie, le matin, à midi, le soir, la nuit, sans arrêt, tant que dure la sainte journée de vingt-quatre heures, que je les écoute parler, bavarder, murmurer, discuter, ronfler, que je les regarde se réjouir, se lamenter, jouer, manger, dormir, trafiquer, se raconter, juger, prendre leurs aises, depuis que je les considère, non plus à travers le prisme de mes doctrines et de ma bonne humeur, mais tels qu'ils sont, tout décor de vie civile enlevé, tous oripeaux sociaux dépouillés, — il est certaines catégories d'esprits que je comprends mieux : et, par exemple, les solitaires, les misanthropes, les jansénistes, et tous les pessimistes, tant les païens que les chrétiens, ceux qui ne songent qu'à la bête originelle et ceux qui n'ont en bouche que le péché originel. Comme je sens le prix, maintenant, de la politesse, du vernis de la culture, du fard des bienséances ! Ce sont là choses extérieures et qui ne traduisent point l'intime de l'homme. Elles ont même pour but de le voiler. Mais, à cause même de cette fonction occlusoire et embellissante, elles me paraissent augustes. La vue du réel crée l'appétit de la fiction, nécessite l'art et le

rêve. Mensonges? Oui, mensonges, pauvres mensonges! Et qu'importe! Faut-il vivre, de propos délibéré, en enfer? Non que les « manières » fassent un paradis de notre cohue maligne et misérable; mais, du moins, elles en apaisent un peu la puanteur, en neutralisent la pestilence, en rendent moins agressive la ruée bestiale.

J'ai le nez encore en détresse de l'odeur de charogne qui montait des champs de bataille de Moncourt, de La Garde et de Kerprich. Cela m'a appris l'utilité du linceul, de la bière, du lait de chaux et de la tombe. Depuis que je connais mieux les hommes, je sais de même que les petits freins et les légers voiles de la politesse conventionnelle sont une nécessité absolue.



20 NOVEMBRE 1914

LES TALUS SONT INTERDITS



Il a neigé toute la nuit. Au risque d'essuyer un coup de fusil — car les nouveaux ordres de la place aggravent les précédents, — j'ai fait une bonne heure de promenade, à l'aube, sur le glacis Nord de contrescarpe. Quand le soleil s'est levé sur le village d'Hepperg, il a brossé en trois traits, à l'opposite, du côté de France, le plus éclatant des pastels : en bas, le vieil-or des chênes, flambant, sanglant, rutilant; au-dessus, le grand champ de neige vierge; au fond, la lourde ligne sombre des sapins, piquée çà et là de mélèzes blonds, étincelante de larmes de givre.

La solitude parmi les choses, le matin, m'établit dans une sorte de possession tranquille de moi-même, dans un bonheur paisible, fort et simple que la société des hommes, ni la méditation, ni la prière ne me donnent point. Cette sérénité édénique autrefois me faisait peur. Je la croyais impie. Quand, adolescent, je m'attardais dans les chênaies sauvages qui enchevètrent leurs oasis parmi les dédales calcaires de Païo-

live, en Vivarais, il me semblait que leur ombre étouffait ma foi, que les géantes assises de pierre blanche où l'Ardèche creuse son lit abrupt engloutissaient mes dogmes chrétiens, et que mes ferveurs d'Éliacin s'évaporaient vers le ciel torride, avec la brûlante haleine de four qui monte en été de cette nature formidable.

J'ai appris depuis à ne point douter de la primauté de l'homme en face de la superbe des choses.

Non, mon bonheur devant les paysages n'est point panthéiste. Je crois trop à la hiérarchie des êtres et suis trop imbu de l'idée évangélique que l'homme est une personne, une manière de fils de Dieu, une créature absolue, inviolable, supérieure à la mort et à la vie, pour pouvoir me dissoudre et m'abolir dans la contemplation des roches, des guérets et des bois. Simplement, j'aime l'air et l'espace; j'aime les lignes de la nature, qui sont plus belles que les gestes des hommes; j'aime la société des champs et des arbres, qui est moins indiscrète et bavarde que celle de mes semblables et qui me rend presque toujours à moi-même. Et peut-être aussi que j'idolâtre, d'instinct, les couleurs et la lumière, et que le bon Dieu a placé la meilleure part de ma sensibilité dans mes yeux.

Ce matin, au pied de la contrescarpe, je me suis amusé aux jeux d'une hermine qui venait de prendre un petit mammifère noir. Souple, effilée, serpentine, elle se dressait parfois sur les pattes de derrière pour sonder l'horizon. Toute blanche, je la distinguais à peine sur la neige, qui pourtant se nuançait de bleu autour d'elle, tandis que la fourrure de l'hermine, avec sa houpette noire à la queue, s'avivait de subtils reflets verdâtres. Je me tenais immobile sur le sentier, couvert du moelleux macfarlane que vient de m'envoyer Mme Paul Weiss. La bête s'avançait vers moi, sans

défiance, brandissant joyeusement de la gueule sa petite proie. Me prenait-elle pour un arbre?

Je remue ma badine d'épine-vinette. L'hermine stoppe. Debout sur l'arrière-train, elle me regarde longuement. Dieu, qu'elle était jolie, et svelte, et gracieuse! Je pensais à Musette, un lévrier anglais, de robe noire, de musculature parfaite, qui m'avait gagné un premier prix à Lyon et qui ne cessa d'être la joie de mes yeux, trois années durant. Chère Musette! Nous ne nous quittions jamais. A notre première séparation, elle mourut. Madeleine, ma petite sœur favorite, fut chargée de m'annoncer la nouvelle. Elle m'écrivit une lettre de huit pages. Je vois encore sa grosse écriture enfantine. Son bon cœur lui avait inspiré les plus touchantes précautions et dicté des paroles angéliques. « Nous l'avons enterrée, me disait-elle en finissant, dans un coin du jardin que tu aimes, à l'ombre des lauriers-roses. »

Je ne me lassais point de regarder l'hermine. Mais elle avait sans doute envie de déjeuner. Tournant le danger, elle descend le talus; elle se heurte au mur de franchissement; elle va et vient, inquiète. Je la gêne. Je dois être sur le chemin de son terrier. Je pars.

En débouchant sur l'escarpe intérieure, je tombe sur le Parisien Noverraz, un classard, le héros du poste d'observation. Il est en train de faire un pas gymnastique dans la neige. Sa peau de cire, piquée de froidure, rosit par plaques. Il a les oreilles et le bout du nez tout rouges.

« D'où sors-tu? me dit-il.

— De derrière les talus. J'y ai bien fait, ce matin, une bonne lieue. C'était succulent!

— Mon vieux, prends garde, si tu tiens à ta peau.

— Bah!

— Mon cher, voici ce qui m'est arrivé jeudi matin.

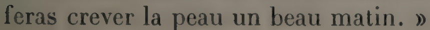
Ce devait être huit heures et demie. Nous piquions un *footing* avec mes inséparables de la 23. Il faisait un brouillard de Londres. Tout à coup, là, au fond de la cour Ouest, nous entendons brailler boche. Je pense que c'est la compagnie de disciplinaires qui casse des cailloux, comme d'habitude, devant la batterie. Durand, cependant, grimpe le talus. Il regarde, il nous fait signe de venir. Sur le chemin en avant du fossé, deux sections formées en colonne par quatre sont au repos. L'officier est à cheval, drapé dans une vaste pèlerine grise. Il fait un discours à ses hommes. Je perçois le mot de *Frankreich*, ce qui émoustille mon attention. Je rampe un peu plus haut. Étendu de tout mon long, la tête passant juste la crête, entre les herbes, je demeure tout oreille :

« Mettez-vous bien ceci dans la caboche, disait le capitaine, car il faut tirer leçon soigneusement de ces voyous de Français — *diese Lumpen von Franzosen*. Je répète : ils grimpent dans les arbres; ils y installent leurs mitrailleuses; ils attendent dans un silence absolu. Les Allemands négligent d'éclairer le haut. Ils passent. Alors, c'est un tonnerre! Une pluie de mitraille s'abat sur eux qui les fauche d'ensemble, par derrière. Voilà les mœurs de ces singes! Eh bien! opposons ruse à ruse, stratagème à stratagème! Écoutez bien. Vous êtes en campagne. Vous creusez votre tranchée, l'admirable tranchée allemande. Vous vous y établissez commodément. Vous y êtes invulnérables. Vous canardez de là, tout à votre aise, sans danger, les lignes françaises. Est-ce tout? Non. En avant de votre tranchée réelle, à quatre-vingts, cent mètres, vous creusez rapidement une autre tranchée. Vous l'affublez de mannequins. C'est facile : quelques chiffons y suffisent. Ces saligauds de Français — *diese Sauleute*, *dieses Schweinvolk* — tirent dessus tant qu'ils veu-

lent. Puis à l'assaut, quand ils s'élancent dans le trou, croyant vous tenir, ils vous offrent, à bonne distance, une cible admirable : vous les massacrez tranquillement. »

« Ainsi parlait l'officier. A ce moment un homme lui pose une question ; je profite de l'incident pour changer de position et me découvre jusqu'à mi-corps. Le capitaine m'aperçoit. Il me fixe un instant. Il demande un fusil, épaule et tire.... Sec ! Le barillet était vide. Nous ne bronchons pas. Le capitaine est furieux. « Qu'on me donne une cartouche ! » Il charge, épaule de nouveau. Mes camarades et moi allions nous escamoter derrière le talus : le coup part. Ce devait être une cartouche à blanc, car rien n'a sifflé à nos oreilles. Les Boches riaient aux éclats. Le caporal Durand, debout, les bras croisés, les contemplait d'un air narquois. Il prétendait rester là. « Mon vieux, lui dis-je, ouste ! dépêche-toi de descendre ! » Le capitaine, en effet, demandait déjà une autre cartouche. « Ce coup-ci, ça pourrait être une cartouche à balle ! »

« Voilà, mon vieux ! Tout s'est passé comme je te dis. Je n'ai pas perdu un mot, un geste. Méfie-toi ! Avec ta manie d'aimer les revers extérieurs du fort, tu te feras crever la peau un beau matin. »





27 NOVEMBRE 1914

CAFARD



Nous fumons, en proie au cafard, dans « la salle du Jeu de Paume ». Laloux et Badoy, dit Badozus, s'éternisent aux échecs; d'Arnoult lit l'*Histoire d'un crime* de Victor Hugo; Noverraz sommeille à demi sur les *Chouans* de Balzac; le sergent Scherrer — grand, sec, l'œil froid, la tête méphistophélique — fait une partie de dames avec Massé, le logis d'artillerie. Assis sur les tiroirs de l'armoire de pharmacie, ils se serrent contre l'unique lampe. La table est de bois blanc et oblongue, et peut servir de table d'opérations. Les hauts bouts sont dans l'ombre. Coude à coude, front à front, les six se taisent. Les pipes embuent de volutes bleues le rond de lumière.

Debout dans l'embrasure de la fenêtre, je fume ma bavaroise. Dans la pièce, dans les couloirs, sur le pont près de nos fenêtres, pas un bruit. Le cafard doit régner partout à cette heure sur les paillis des casemates — le cafard qui paralyse l'âme et les membres.

Mon Dieu! ce linceul d'ennui, cette incertitude, ce rongement.... Plus une lettre depuis quinze jours.... Elle m'écrit cependant... Et Léonce? Cher petit frère!.... Est-ce qu'il fait aussi froid qu'en Bavière dans les tranchées d'Ypres?... Les shrapnells, les

balles, la gueuse sournoise.... Le retrouverai-je? Vit-il encore?... Manech, le gentil caporal de la 13, qui a quarante-deux Bretons de sa famille sur la ligne de feu ou sur mer, en a déjà perdu six. Le frère de Gautin, le prêtre combattant, est en train de pourrir sur les berges de la Marne. Le sergent Boullanger pleure son père.... Presque tous depuis que les lettres arrivent ont pris le deuil!... Est-ce un pressentiment que cette mélancolie qui fond sur moi? Dieu! quand sera-t-elle fermée cette parenthèse sinistre dans le livre de paix, notre livre, notre vrai livre, le livre humain!

Noverraz s'est endormi sur les *Chouans*; d'Arnoult, « le chasseur », a fermé l'*Histoire d'un crime*. Il s'étire et bâille. Les autres, tassés sur eux-mêmes, poussent leurs pions sans mot dire.

Il fait froid. Toutes nos pensées suintent le cafard. Cette brute de major de la place qui, bassement, par représailles, laisse nos lettres s'empiler à Ingolstadt, depuis deux semaines!... Pourquoi ne puis-je résister à ma peine? Je suis comme un enfant, ce soir, comme un collégien à l'abandon, qui ne recevrait plus de lettres de sa maman....

La France.... Paris.... la flamme d'un bon feu de bois dans mon cabinet de travail,... Douchka et Katia qui dorment, pelotonnées, sur le tapis du foyer.... Elle est là!...

Non! je suis en Bavière. Je suis prisonnier. Je suis au fort d'Orff, à l'orée de la forêt souabe, parmi de tristes villages où je ne connais personne, où l'on croit que nous massacrons leurs fils avec des balles dum-dum, et que c'est nous les agresseurs. Un Franconien malotru me nourrit. Un petit pète-sec d'instituteur d'Hof, pédant, farci d'idéalisme allemand, qui invoque à tout bout de champ l'honneur, l'humanité, qui prend

un tisseur de chaînes de montre en flagrant délit d'arracher du crin à la queue d'un cheval, et, lui flanquant trois jours d'arrêts de rigueur, lui dit avec gravité, « que ce n'est point là un acte humanitaire » ....c'est ce maigrichon-là, c'est cet impuissant voûté et myope qui est mon *Feldwebel*, « mon sous-officier supérieur »! Et il est bas! Sachant que je suis en bons termes avec von Stengel, il a prié Dutrex de me présenter. « *Hier ist unser Schriftsteller*. Voici notre écrivain. — Je suis bien flatté, monsieur; j'ai lu un article sur vous dans la *Nürnberger Zeitung*. » Il ne cessait de faire des courbettes. Il restait là, du sourire plein sa laide moustache courte, niais et plat comme si j'eusse été le major lui-même. Le fourrier est mauvais; lui est ridicule. Et c'est du bon plaisir de ces gens-là que je dépends! Je suis la chose de ces pleutres, de ces francs hypocrites, tonitruants de patriotisme, qui vantent les vertus allemandes et simulent des rhumatismes et des faiblesses de cœur pour ne point partir au feu. Il me prend une envie, parfois, de leur cracher mon mépris à la figure. L'on se sent un homme devant le baron von Stengel; un maître noble, cela ennoblit. Mais devant ces subalternes, toute noblesse humaine agonise, — misérables choses, qui nous traitent en choses! En possession de nous dominer, de nous humilier, de nous salir tant qu'il leur plaît, leur gentillesse est pire encore que leur rigueur : c'est le brutal propriétaire du Latium qui se joue du Græculus; c'est le *Donaubauer*, le gros paysan du Danube, qui câline son chien! Je préfère leur haine....

Le bon Badoy, avec son soleil de tête ronde, son nez écrasé, sa barbiche qui frisotte et ses bons grands yeux de père de famille, se courbe en avant, s'aplatit sur le

carton, fait le gros dos, serre les poings entre ses jambes courtes :

« Ah ! quand cela finira-t-il !

— Quoi? la partie ou la captivité? dit Laloux, tranquille, qui lui prend sa reine.

— Tu le demandes ! » Et, comme se parlant à lui-même : « Ah ! ma femme et mes trois petits, quand les reverrai-je? Et, toujours, pas de lettres ! Ça devient sinistre ! »

De mon coin de fenêtre, je regarde ce rond de fumée et de lumière et ces six hommes tassés, frileux, mornes. Je ne puis desserrer les dents. Il tourne à l'aigre, mon cafard. Il s'en faut de peu, ce soir, que je comprenne certaines scènes de casemate qui m'avaient étonné : des hommes silencieux, s'exaspérant soudain, et, pour un mot, se jetant les uns sur les autres, se battant comme chevaux sans avoine dans une écurie... Pauvres fauves en cages ! Les autres, du moins, ceux de Flandre et ceux de l'Est, possèdent l'espace ! Leur action a une cible ! Après la stagnation des tranchées, ils peuvent assouvir leur rage, dans la furie de l'assaut ! Nous voilà, nous, lourds de colère, dans nos épaisses murailles, les bras ballants, gelés, oisifs, coupés de nouvelles, en proie au rêve et à la faim. Derrière le blindage de la fenêtre, le fossé, l'escarpe, la grille ; et, derrière la grille, une baïonnette bavaroise qui va et vient.

Pourquoi cet énervement dont je ne suis point maître? L'heure du courrier est passée. Je l'ai attendue tout le jour... Elle est passée. Rien. Je devrais me faire une raison ! Que signifient cette dureté de face et ces larmes intérieures? Puis, soudain, ces grandes vagues muettes de souvenirs?... Je l'entends qui chante. Elle est en robe verte. Le parfum sombre de ses cheveux d'or m'enveloppe. La mélodie de la *Pro-*

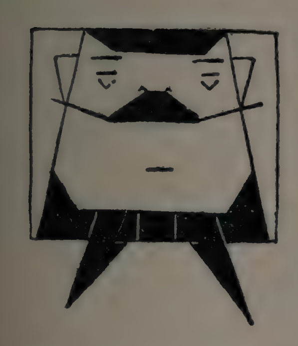
cession de César Franck monte à travers ma fièvre, large, douce, plus riche et plus paisible qu'une plaine de blés mûrs au chaud du soir.... Elle chante en moi. Elle se rythme à mon souffle.... Oh! j'étouffe. Je suis vivant; j'aime; je suis aimé; et me voici hors la vie, comme dans un sépulcre!...

Coude à coude, front à front, les six se taisent. Je vois là-bas le rond de lumière, la fumée des pipes. Pas un bruit. Enseveli dans son tertre de guérets et de boqueteaux, le fort est aussi froid et muet, aussi perdu, désolé et mort qu'une tombe de soldat à la corne d'un champ.



4 DÉCEMBRE 1914

UN FOURRIER FRANCONIEN



La « Salle du Jeu de Paume » est née, si je puis dire, d'une conjonction de coups d'État.

Le fourrier s'exaspérait chaque jour du bonheur de cinq Français. En bonne règle allemande, ils eussent dû dormir sur les bétons humides du rez-de-chaussée, qui est une basse-fosse. Mais, interne, pharmacien, ou amis des deux, Laloux, Badoy, Scherrer, Massé et Noverraz, depuis qu'on a des paillasses, s'étaient avisés d'empiler les leurs dans un coin de la salle de visite, où ils sont maîtres. Cette casemate du premier, contiguë à la *Kommandantur*, est sèche, planchéiée et ouvre sur le Midi. Le soir, ils étalaient leurs couchages côte à côte. Ils dormaient là comme des justes. M. von Stengel, bon cœur, fermait les yeux. La garde bavaroise, reconnaissante du ricin et des ventouses de Laloux, fermait les siens. Mais Plouff, le fourrier de réserve, maçon franconien qui se qualifie lui-même de « sculpteur en bâtiments », se scandalisait. Il est patriote. Il l'est avec furie. Au sang excepté. Appelé au feu, il y a quelques semaines, il est allé pleurer dans le giron du commandant. Le pleur a réussi. Il est resté.

Des Français dormant au sec et au large! des Français gîtant à cinq dans une casemate spacieuse! des Français voisinant jour et nuit avec la *Kommandantur!*... L'âme de Plouff en chavirait.

Un matin, il est allé trouver le baron von Stengel. Il lui a représenté que la casemate de la garde, attenante du côté Ouest à la casemate du commandant, devenait étroite, qu'il était urgent de déverser son trop-plein dans la salle de visite; que celle-ci, divisée en deux par un mur de planches, fournirait une manière de bureau au *Feldwebel* et à lui, fourrier; qu'ainsi ses fidèles *Landwehrleute* auraient le bonheur de flanquer de toutes parts leur cher *Herr Major*... L'argument était irrésistible. Le *Herr Major* acquiesce. Fou de bonheur, Plouff se répand aussitôt dans le fort. Il annonce partout la nouvelle, à la garde, aux interprètes, aux bannis eux-mêmes. Plus fier que M. de Morny après le 2 décembre, il s'élargit avec délices dans son coup d'État.

La porte des six majors français donne sur le même couloir que la *Kommandantur*, mais de l'autre côté de la grande entrée. Sur l'heure, Laloux et ses compagnons vont y frapper. Ils s'expliquent. Un instant après sort M. Langlois, en grande tenue, ganté. Il bondit chez M. von Stengel. Il lui faut — et plus vite que ça! — une salle de visite, large, aérée et soleilleuse! Il est subtil. Il est aussi volontaire que diplomate. On lui accorde la 46, la casemate qui accote la sienne. Défenseur obstiné de nos droits, il demande, en outre, que son personnel — qui se dépense pour tous, Allemands et Français — ait licence de coucher où il travaille. Accordé. Il revient. Aussitôt nos bannis, gais, sifflant, chantant, de courir déménager leurs paillasses. Plouff les contemple. Il rit jaune : son coup d'État a raté. Ces singes de Français! ils retombent

toujours sur leurs pattes! Mais, aussi, qu'est-ce que ce *Herr Major* qui ne sait rien leur refuser!...

En bas, dans la cuisine 22, autre affaire. Le major de la place d'Ingolstadt, qui n'est qu'un Plouff supérieur, a inspecté le fort. Il a vu les paillasses jumelles de Dutrex et de Riou. Plaquées contre la muraille, face aux fourneaux, elles l'ont offusqué. « Déguerpissez, messieurs! » Que faire? Nos places sont prises dans nos anciennes casemates. Nous allons, nous aussi, trouver M. Langlois. Faisant d'une pierre deux coups, il nous englobe, ainsi que Durupt, le changeur, d'Arnoult, le secrétaire, et Détry, le dentiste, dans sa requête à M. von Stengel. Nous voilà donc adjugés, toute la pharmacopée et la bureaucratie française du fort Orff, à la salle de visite.

Cela se passait il y a dix jours. Depuis, les victimes des deux coups d'État se sont mises dans leurs meubles. Elles ont gréé de brise-bise leurs fenêtres; elles ont coupé la casemate à mi-longueur d'un rideau de lustrine fleurie. Elles disposent, le jour, leurs dix paillasses en deux piles et les tapissent de couvertures, ce qui leur offre pour le « cafard » deux imposants lits de repos, des espèces de trônes. Au fond, elles ont placé leurs deux tables : la table dite « d'opérations » et la petite table qui recèle dans ses lourds tiroirs de l'iode, des ventouses et de l'onguent gris contre la « misère ». Elles ont prié Le Second de leur dessiner « à la ballet russe » des abat-jour pour leurs deux lampes. Elles ont installé, sur les étagères, les caisses de vermicelle qui leur servent de bahut personnel. Elles se sont fait agencer par les hommes de la 26, cité féconde en artistes, quelques étagères de supplément. Une vieille boîte de harengs leur tient lieu de vase à fleurs, — fournie en ce moment de chardons argentés et d'une branche d'épine-vinette

merveilleusement rouge. Plouff n'en revient pas. Son « büro » à lui est morne. L'ancienne salle de visite, naguère pimpante et rieuse, n'est plus qu'un grenier vide depuis qu'il l'habite. *Herr Gott Sacrament!* Ces Français sont pendables!

Après le déjeuner, les majors, particulièrement MM. L...., R.... et B...., viennent à la 46. Nous écartons les rideaux. Nous tendons une ficelle d'une paroi à l'autre en guise de filet et nous nous livrons pendant une heure aux joies du tennis en chambre, les mains servant de raquettes. C'est pourquoi l'on désigne noblement la nouvelle salle de visite du nom de « Salle du jeu de paume ». On l'appelle aussi parfois « la chambre des huiles », *das Oelenzimmer*.

Infortuné Plouff!... Non, il ne parviendra point à les mettre au pli, ces Français! Il les voudrait bien minables, bien tremblants sous sa verge, bien malheureux. Et voilà! Il a beau faire, malgré la faim, malgré le « cafard », ils sont gais. Ils chantent; ils enjolivent leur prison. Ils inventent tout le long du jour. Ils n'ont pas d'outils? ils en fabriquent. Sans relâche, ils travaillent le bois et la pierre. Toutes les casemates ont maintenant des tables, des escabeaux, des sièges, des boîtes à secret, des tonnelets, des jeux de dames et d'échecs. Guiton d'Ancenis, et Robert le Bordelais, ne sont ni forgerons, ni menuisiers; toute la 26 pourtant est dans ses meubles. Ils n'avaient pas de cuillères, ils s'en sont « battu » dans le fer blanc des boîtes de « singe »; ils manquaient de fourchettes, ils s'en sont taillé dans le bouleau des talus; pour économiser les allumettes, ils se sont construit une veilleuse; pour ne point se brûler les doigts quand on leur verse la soupe dans l'écuelle, ils ont bâti des supports de plat en vannerie; presque tous avaient dû

laisser leur couteau à l'Allemand : des cercles de tonneau, patiemment « pilés » et limés leur en ont fournis. Et leurs fenêtres sont ornées de petit sapins, plantés dans des boîtes de hareng. Ils comptent bien les emporter et les faire pousser en France.

Plouff a eu beau faire, il n'a pu éteindre cette ferveur créatrice! Il le sait; et il enrage. Ah! s'il était le grand chef! Comme il les traquerait sans merci, les agents rabatteurs et les agents vendeurs des deux « Potin » du fort Orff, vastes entreprises d'approvisionnement qui ont peu à peu centralisé tout notre commerce illicite et grâce à la concurrence desquelles nous obtenons, depuis quelques semaines, à prix constants et presque raisonnables, de salutaires suppléments de nourriture! Comme il ferait plier boutique à Marin et à Brissard, qui ont créé, au fond de la cuisine 42, avec un outillage de fortune, une florissante fonderie de bagues d'étain! Et Crussol, qui « finit » les pierres que lui prépare toute une escouade d'ouvriers ponceurs et écussonneurs, et qui s'est fait un nom et des clients jusque parmi les officiers de la place d'Ingolstadt, comme il descendrait en vitesse de sa niche du parapet Nord où il se tient tout le long du jour, par tous les temps, accroupi et muet comme un nouveau Paphnuce!

Mais, grâce à Dieu, si Plouff peut nous serrer tant qu'il lui plaît, la maigre ration gouvernementale, — il ne s'en fait point faute! — sa juridiction ne dépasse pas l'enceinte des magasins et des cuisines. Sur tout le reste, le major règne. Et il règne de façon si fermement courtoise que les sous-officiers de garde les plus malotrus y regardent à deux fois avant de nous accabler d'arrêts de rigueur, au pain et à l'eau.

Plouff est déçu. Plouff est blessé. Plouff est triste. Plouff envie le fort A 3, distant du fort Orff, d'une

lieue allemande. Un simple sous-officier le gouverne. A vrai dire, c'est moins un fort qu'une redoute. Deux cent cinquante Français du 6e corps s'y empilent. Pour toute promenade, des couloirs boueux et opaques, un étroit fossé et un morceau de plate-forme de cent pieds carrés. Pas d'étage. Face aux fenêtres, à un mètre cinquante, la grille et le talus à pic. Il règne là dedans une pénombre éternelle. Le gouverneur est une manière de primaire borné, de despote jaloux et peureux, tremblant devant les ordres de la place, terrible aux prisonniers. Ah! si Plouff était le *Vize-Feldwebel* du Fort A 3!

Je connais ce fortin. Mon ami Cambessédès, interne à Paris, docteur dans le groupe de brancardiers de M. Langlois, y a été envoyé du fort 8, comme officier de santé, avec un prosecteur de Montpellier, M. Vallois. Il nous a avertis de son voisinage par un billet — illicite, cela va sans dire. Généreux à son ordinaire, le baron von Stengel, nous a permis, aux majors et à moi, d'aller le voir. C'est ainsi que, dimanche dernier, flanqués d'un *Gefreiter* et d'une sentinelle, baïonnette au canon, nous avons fait la promenade d'Orff à Wegstetten. Il dégelait. De petits ruisseaux bleus, dans les pacages et au pli des guérets, reflétaient paisiblement le ciel. Nous rencontrions des groupes qui venaient de vêpres, — femmes, enfants, vieillards, gens pacifiques qui s'inclinaient à notre passage.

Arrivés au fortin, qui se terre sournoisement dans un mamelon chauve et qui est invisible à cent pas, il faut parlementer. Le *Gefreiter* tend le papier du gentilhomme d'Orff au rond-de-cuir de l'A 3. Le factionnaire ouvre la grille. Nous entrons. Tassés contre les murs, les pantalons rouges nous font une haie curieuse et saluante. Cambessédès accourt tout essoufflé.

Le long d'étroits boyaux noirs, il nous conduit dans la logette majorale.

Elle est coupée par des parois en planches dans une casemate ténébreuse. Deux lits, deux chaises de bois, une table; nul espace libre. On dirait une cabine d'enseigne de vaisseau. L'air est cru. Des images de la *Woche* sont piquées à la muraille. Sur une petite étagère, au-dessus du lit de mon ami, je vois la photographie de sa femme. Une bouffée de parfums de France m'enveloppe. Paris, le chez-soi, le doux foyer, le travail, la paix! Je n'ai pas dit grand chose durant la visite. L'on s'est assis au petit bonheur sur les lits, les sièges, la table. Un petit soldat de Châlons, très vif, tout remuant et frétillant, nous arrive avec une cruche de café et une rafle de quarts. Ces messieurs parlent de la convention de Genève, de choses médicales et techniques. Ceux d'Orff se font raconter les incidents survenus au fort 8 depuis leur départ.

J'écoute à peine ces menues histoires. Au milieu des éclats de voix et des rires, j'avale machinalement mon café. Toutes mes pensées sont à Paris. Quelle chose étrange que cette société de Français dans cette lointaine redoute bavaroise! Je crois tout à coup que c'est la folie qui mène le monde.

Cambessédès et Vallois nous conduisent faire le tour du propriétaire. Une foule de soldats nous suit. Quelques adjudants, dont M. J...., de Laval, nous mettent au courant de la vie des prisonniers. Les pauvres gens! Ils n'ont pas de von Stengel. Impossible à l'A 3 d'ajouter quoi que ce soit à l'ordinaire. Impossible de se procurer une cruche de bonne bière où noyer de temps en temps son « cafard ».

De la plate-forme, la vue est belle sur le village de Wegstetten et les collines couronnées de bois. M. Lan-

glois, du moins, l'estime ainsi. Il regarde de tous ses yeux. Il s'extasie, — quand la sentinelle, un petit Souabe à capote noire, râpée, délavée, tournée au vert-de-gris, lui fond dessus, croise la baïonnette, lui touche du fer la tunique. Notre médecin-chef proteste : il n'a point gravi le bourrelet de gazon qui borde le terre-plein à hauteur de ceinture; il n'a point franchi la zone interdite; il s'est borné à admirer. « Justement, aboie le petit boule-dogue têtu, reniflant rageusement de son pied de marmite, il est défendu de regarder dehors! »

Non certes, l'A 3 n'est pas le fort Orff! Par pitié, baron-geôlier, ne demandez point de congé jusqu'au jour de notre élargissement! Ne nous livrez pas à un Plouff!

D'ailleurs, Plouff lui-même a de bonnes heures. La gaîté française ne laisse pas, à de certains moments, d'exercer son charme sur cette dure caboche franconienne. Son air refrogné se dissipe. Il pousse sur sa nuque, d'un geste brusque, sa *Mütze* graisseuse. Sa houppette brune apparaît entre les golfes, engageante et presque badine. Durant ces accalmies, Davit, l'hercule-cuistot, peut impunément le prendre à brassée et engager avec lui une lutte à main plate et même esquisser le geste de le jeter, tête première, dans une marmite bouillante. Le gros ventru de la 42, à la distribution des harengs, peut, à sa barbe, se fourrer dans le bourgeron un gros « Bismarck » de rabiot, dont la queue se retourne au dehors en pochette... Mais gare! son humeur ordinaire revient tout à coup. Et le même avec qui il était en train de rire se voit infliger trois jours de prison, simplement parce qu'il a continué le jeu une seconde après l'éclipse. Plouff est capable alors de porter des motifs à vous conduire un homme au poteau d'exécution; et, par exemple,

celui-ci : « Le prisonnier X. a voulu me tuer d'un coup de louche sur la tête. »

Quelle merveilleuse chose que la gaîté française ! Les gros balourds du septentrion l'appellent légèreté, c'est vitalité qu'ils devraient dire. Ces petits Français ! Aujourd'hui vous les voyez tristes. Le temps est gris ; il règne une langueur humide qui rapetisse le paysage et rapproche les bruits. On entend le roulement des trains, là-bas, dans la plaine, des trains qui vont vers l'Ouest, vers la France. Tout le monde a le pas rêveur ; beaucoup ne quittent point leur paillasse. Les Provençaux pensent à leur soleil ; les Parisiens se remémorent les réunions joyeuses du samedi soir, après le travail ; les Bretons écoutent, dans leur songerie, la chute lourde, régulière, des grandes vagues, au pied de la falaise natale.... Le « cafard » les tient.

Puis soudain, des chants arrivent des couloirs : « On chante, c'est qu'il y a des lettres ! » Et tout le monde de courir au premier devant la grande porte, aux abords de la *Kommandantur*, sous la voûte sombre. L'on va ; l'on vient ; l'on s'interpelle. « C'est vrai qu'il y a beaucoup de lettres ? — Deux ou trois cents. D'Arnoult l'a dit ! — Il y a du bon ! Quand les aura-t-on ? — Oh ! le tri prend du temps. » Le défilé aux cuisines, ce jour-là, est animé. L'espérance d'avoir une lettre tout à l'heure a détendu les nerfs.

Mais, pour onze cents hommes, qu'est-ce que la poignée de lettres qui arrive au fort de temps en temps ! Pour un heureux, il y a trente déçus. Mon ami Foch, le terrible sergent des « vitriers », le gars le plus martial du fort, un héros, n'a point encore reçu le moindre petit billet de Colroy-la-Grande, sur

les Vosges, près du col de Lubine. Depuis le mois d'août, les Français se battent sur cette crête, tantôt avançant, tantôt reculant. C'est l'escarmouche en permanence dans ces villages frontières. Qu'est-elle devenue sa vaillante femme, elle qui, sans souci des balles, prenant par la main ses deux jumeaux de sept ans, allait porter à déjeuner à son mari sur la ligne de feu?... Est-elle morte? L'a-t-on conduite en captivité?... Et la maison, cette petite maison que connaissent bien les hommes du 10ᵉ chasseurs, où on leur a si souvent donné à boire et à manger, est-elle encore debout? Pauvre Foch!... Sa figure énergique, aux yeux de feu, s'embrume; sa langue si déliée, si vive au récit, se tient coite. Et il n'est pas le seul à attendre la première lettre du foyer. Pour moi, qui suis parmi les favorisés, sur dix lettres qu'on m'envoie, une me parvient, et elle y met bien trois semaines, souvent quatre.

Par bonheur, mandats et paquets, exempts des lenteurs de la censure, arrivent régulièrement. Accueillis comme le Père Noël lui-même, avec une joie attendrie et trépignante, enfantine, ce sont les grands dissipeurs du « cafard ». Ils ont modifié notre vie de fond en comble. Une sorte d'abondance est entrée dans le fort avec eux. Chandails, passe-montagne, bonnets russes, cache-nez, chaussettes de grand'mère : chacun se ouate maintenant contre le froid. Emmitoufflés de laine, les lugeurs sont guillerets au flanc des talus. L'on s'invite parfois à des dînettes, les uns chez les autres. Ce sont, sur les tables branlantes fabriquées par des menuisiers d'occasion, des thés, des chocolats, des dégustations de pain d'épices, de madeleines et de confitures, de longues fumeries de tabac de France. Ces agapes ne sont point chargées, mais l'on y prend une joie douce. L'on y grignote sa part de gâteau, l'on

y sirote son quart fumant, sans bruit, les gestes lents, le cœur plein de pensées tendres. L'on songe aux mains qui ont boulangé cette tarte, aux yeux qui ont surveillé la préparation de cette marmelade. Si l'un des convives plaisante, c'est en pure perte. Le rire meurt sur les lèvres. Chacun se souvient... Ces pique-nique sont des communions.

Après l'horreur des deux premiers mois de captivité où beaucoup n'ont connu d'autre sentiment que la faim, la faim jour et nuit, la faim qui vous tient éveillé et vous tiraille comme un chancre, voilà que l'hiver est presque doux. Les corps se sont habitués au régime. Des événements heureux viennent scander la vie : paquets, mandats, lettres. Les corvées à Ingolstadt, à Hepperg, à Wegstetten, ont comme élargi la prison. Chacun s'est fait un cercle d'amis : certaines casemates, avec leur table à bridge et à poker, vous ont maintenant des airs de club. L'on a appris à ruser avec la discipline allemande. Tant bien que mal, notre service clandestin d'approvisionnement fonctionne, qui nous fournit à tout le moins de chocolat et de tabac. Quelques-uns se sont procuré des livres ; tout un stock d'ouvrages français des collections Fayard, Nelson et Flammarion ont pu franchir notre enceinte de grilles, de fossés et de murailles ; on se les passe de l'un à l'autre jusqu'à effritement complet. Quelques-uns apprennent l'allemand. Mon gros dictionnaire est une manière de moulin toujours ouvert, où l'on entre tout comme chez soi. Chaque chambre a ses chansonniers. Étendus sur leur paillasse, un bout de papier en main, ils cherchent des rimes. Leurs trouvailles, à vrai dire, ne sont point sublimes ; pourtant, caustiques sans méchanceté, semées de jeux de mots, farcies d'allusions au point d'en être indéchiffrables, elles amusent tout le monde. Le couplet suivant, qui concerne « le Con-

seil des Ministres », œuvre de Cormarie, créé par Saint-Lanne d'Agen, aux concerts du samedi à la 7, se chante sur l'air de la *Paimpolaise :*

Nos deux majors veulent extraire
Du beau riz si blanc et si sain
Une huile pure limpide et claire
Qu'ils appel'ront l'huil' de riz-sain
　　Pour avoir le *Ri*
　　Ou s'adresseront-ils ?
Chambre 17 ou aux cuisines !
Il écrit toute la journée !
A chaque repas, drôl' de combine !
On lui sert des figaro-thés.

Il porte pour la circonstance
L'habit vert d'Académicien ;
Les palmes en sont restées en France
Pour les canards de son quotidien
　　Car je les ai vu
　　Et même à *fon lupt.*
Je dis : ne crois pas ces canards sauvages
Car ils s'ébattent soir et matin
Avant d'être envoyés aux sages
Dans une mar' d'eau de *Laubin....*

Mais la France est la nation des prosateurs ; il y a beaucoup plus de mémorialistes que de chansonniers au fort. Ceux-là pullulent [1]. Pourquoi donc des gens qui n'ont jamais tenu une plume éprouvent-ils le besoin de rédiger l'histoire de leur campagne et la narration de leur long « cafard » de captivité ? Est-ce pour se divertir de l'ennui ? Est-ce par un obscur besoin de confession ? Ou estiment-ils les circonstances de leur vie de guerre si exceptionnelles, qu'elles leur paraissent mériter les honneurs, pour eux extraordinaires, du mémorial ! Ce dernier motif à mon avis l'emporte. A tort ou à raison, « les petits soldats de

1. L'autorité allemande a raflé depuis tous les carnets de « mémoires ». C'est par des ruses quasi-quotidiennes que j'ai sauvé une partie dés miens.

la République » voient sous un jour épique la prise d'armes actuelle et ne sont pas peu flattés au fond d'eux-mêmes, malgré leur vieille manie de grogner, d'être les héros de cette affaire. Ils savent qu'on parlera de la grande guerre tant qu'il y aura des hommes, et que leurs enfants sur les bancs de l'école apprendront le nom des batailles auxquelles ils ont pris part et d'où ils reviennent couturés. Ils veulent pouvoir étonner un peu leurs petits : « J'y étais, moi, à cette bataille, leur diront-ils; lis ce papier; tu verras comment tout s'est passé, ce qu'ont fait mes chefs, à quel moment j'ai reçu ma blessure. » L'homme, le Français surtout, quel que soit son rang, a une telle faim de gloire!

Hier, j'ai rencontré Maze sur les talus, avec sa grande chéchia rouge qui allonge encore sa haute taille. Accrochée aux fils du paratonnerre, sa chemise en train de sécher claquait comme un étendard. Il était assis au flanc du parapet, à l'abri du vent. Il lisait. « Que lis-tu là? — Ma bataille. — Tu permets que je vois? — Tenez. »

Dans son carnet, râpé, écorné, minable, je trouve, à la page ouverte, ce récit écrit au crayon. Le voici tel quel, avec les fautes d'orthographe :

« C'est dans la journée du 19 août que la compagnie est partit du pays de Couture. Nous avons traversés les champs pour rejoindre la route de Metz. Nous l'avons suivit deux kilomètres puis l'on s'est mis à l'abri dans un bois pour ne pas être aperçuent d'un aréoplane allemand. A cet endroit nous avons fait une petite pose, puis nous sommes repartient dans la direction de Fresne-en-Saulnois. Nous avons laissés le pays sur la gauche pour marcher sur Auron et Vivier. Nous avons rencontrés des tranchées faites par l'ennemi et quelques chevaux morts. Nous sommes dans la soirée devant Duron et Vivier, les Allemands venaient de

quitter ces deux villages, il y avait deux heures. Nous la compagnie « 146e » nous avons occupés tous les issus des villages. Le soir vers huit heures et demi, la compagnie met sacs aux dos et nous allons prendre les avant-postes devant Frémery. La nuit, fut assez tranquille, à part quelques coups de fusils qui furent tirés vers minuit, nous croyons à une attaque de nuit, mais ce n'était que des patrouilles qui ce sont rencontrées. Le lendemain 20 août trois heures du matin, le capitaine donne l'ordre de se déployer en tirailleurs, car l'on nous avait signalés qu'il y avait de l'ennemi devant nous. Alors, nous faisont deux ou trois bonds en avant pour arriver à une petite crête, qui était devant nous. C'est à cet instant que nous recevons quelques balles qui nous obligent à prendre une position offansive. Le lieutenant commande un feu à cinq cents mètres sur l'ennemi qui débouchait sur la crête. A ce moment notre camarade Arnold, qui faisait le cuisinier, vient du pays de Frémery qui commence à être bombardé, il tenait dans ses mains deūx sceaux de café qu'il apporte à sa section, malgré l'ordre du capitaine qui lui disait de rebrousser chemin. Mais, lui n'écoutant que son courage et sont sang froid parvint à rejoindre sa section qui était au prise avec l'ennemi. Aussitôt arrivé sur la ligne il commença la distribution, mais à peine commencée qu'il fut atteint à l'œil gauche sans gravité, qui l'arrêta un instant. Mais qui ne l'empêcha pas de continuer tout en tirant un coup de fusil de temps à autre. C'est en arrivant presqu'au bout de la ligne de tirailleurs, qu'il fut r'atteind au poignée droit. A ce moment il se trouvait auprès du sergent-major qui était allongé dans un sillon, et à l'aide de sa cuiller à soupe se faisait un trou pour mettre sa tête; a ce moment, nous restons sans commandement car la plupart des gradés et nous étaient morts ou blessés. — Le sous-lieutenant donne l'ordre de se replier à ceux qui peuvent, mais le sergent-major resta à la même place, en disant à un homme qui se trouvait près de

lui et qui était blessé. « Il n'y a pas de fénéant » tout en lui portant un coup de plat de sabre. — A ce moment, les Allemands poussent la charge en arrivant près de nous, le sergent-major leva les deux bras en l'air en criant, « pitié! ma femme mon enfant, » — Peu de temps après, nous étions sous la garde de quelques soldats allemands, qui nous conduisaient tant bien que mal à l'hôpital qui se trouvait à Lucy. Chemin faisant le sergent-major nous disait, que sans sa cuillère il serrait peut-être mort? »

Ce petit récit m'a touché. Maze ne songe qu'à louer l'héroïsme d'Arnold. Il ne s'attarde point à sa blessure. Elle était grave pourtant. Une balle lui est entrée par le cou et se promène encore sous son omoplate. Un jour il s'est dépoitraillé devant moi. J'ai touché le projectile. Et j'ai vu en même temps, le soleil, les étoiles, les nymphes qui encadrent sur sa poitrine, le grand portrait de Carpentier qu'il s'est fait tatouer à Paris.

En général, tous les mémoires que j'ai lus sont insignifiants. Le héros parle des bocks de bière qu'il a bus, des sommes qu'il a pu faire entre les alertes, nomme son sergent, ses camarades.... Impossible de se représenter quoi que ce soit de sa bataille. Pourtant, voici le carnet de Marius-Eugène G..., fait prisonnier le 27 août à Moyen-Moutier. C'est le meilleur que j'aie trouvé au fort :

« *Carnet de Guerre et de captivité de Marius-Eugène G...* »

« Moyen-Moutier, le 27 août 1914.

« Suis seul, ai perdue mon régiment, ma compagnie, suis à Moyen-Moutier, essaye de me ralier avec le 52e ou le 75e, rien à faire, je réfléchis, la canonade

commence. Les Allemands bombardent la ville. Que faire? je perds la tête, je suis seul, je n'ai aucun ami, personne pour me donner conseil. Je fui comme un fou; je m'arrête quand j'entends ce sifflements que produits les projectiles allemands je m'allonge à terre ils tombent loin de moi à 200 mètres puis se rapprochent. Enfin je me sens perdu, je perd la tête de plus en plus cependant je pense beaucoup à Rive-de-Gier à mes chères patrons ainsi qu'à ma chère amie ainsi qu'à mon frère et belle-sœur et à ma chère petite nièce enfin à tout ce monde qui m'est chère et c'est avec détresse que je vois pleuvoir les obus autour de moi je me demende si je reverrai cette famille chère, cette idole que je porte dans mon cœur. Ayant reçue une légère blessure au bras je me suis rendue à la Croix-Rouge et j'est fait connaissance d'un cher ami du 75e, où nous restons toujours frère de malheur depuis l'heure que nous avons été fait prisonnier, le jeudi 27 août 1914 à 5 heures du soir; de là on nous a mené couché dans une école, sans un brin de paille, enfin la nuit se passe tout de même et le lendemain matin de bonne heure on reconnaît les prisonniers et l'on nous dirige sur Saale qui est à la frontière à une vingtaine de kilomètres de Moyen-Moutier, en route les soldats allemands font une grande halte est nous donne un peu a mangé repas qui a été fort goûté par moi et mes compatriotes car la faim commençait à se faire sentir enfin nous arrivons à Saale il est 5 heures du soir environ, on nous fait couché comme la nuit précédente sur la dûr mais au lieu d'une école c'est une église qui est transformé en dortoire enfin c'est pas drôle à voire, la nuit est un peu fraîche mais elle passe tout de même. Le samedi 29 août nous nous embarcons à la gare de Saale à 9 heures du matin sans savoir où nous allons c'était un jour d'angoisse pour moi ainsi que tous mes amis dans la même situation que la mienne, nous restons toute la journée dans le train toute la nuit et tout le dimanche 30 août où nous arrivons à

destination d'Ingolstadt à 8 heures du soir, on nous préviens qu'il y a encore 2 heures de marche pour arriver au Fort Orff où je suis toujours en captivité voilà 4 semaines.

« Le 24 septembre. Aujourd'hui le temps est plutôt maussade et froid nous restons dans les chambres, à raconter les faits que nous avons eu durant la campagne est les pauvres classards parlaient que c'était le jour de leur libération enfin de tout ce que l'on pouvait faire pour égayer la vie maussade que nous avons depuis lors de notre captivité.

« Moi-même me trouvant sans argent pour pouvoir subvenir à mes petits besoin, j'est eu à regret de vendre ma bague cadeau de ma regretté mère qu'elle m'avait donnée l'année avant de mourir n'ayant pas suffisamment de quoi manger avec ce que l'on me donne et c'est avec regret que je l'est cédé tout cela n'étant pas pour faire une mauvaise fin, tout cela pour cette maudite guerre qui me fait souffrir voilà 2 mois, j'espère que ce sera bientôt fini et que je pourrai reprendre cette vie de paix et de bonheur lors j'était en caserne où je passait une vie heureuse durant la semaine et le dimanche jetait heureux de pouvoir partir en permission à Rive-de-Gier la ou je passait une si agréable journée au près de mes chers patrons et de mon amie chérie à cette famille chère à qui je pense souvent, à tout moment de la journée ma pensée est à eux.

« Enfin voici la journée fini est le moment d'aller chercher la faible pitence que l'on nous donne comme nourriture ensuite tenir quelque conversation avec mon ami, compagnon d'infortune, voisin de lit car nous couchons ensemble sur un brin de paille et une couverture, tout cela pour cette maudite guerre, ma foi tant pis pour la souffrance, c'est pour la France.

« 25 septembre. Il fait un temps superbe, les doux rayons du soleil se font sentir, j'en profite pour vite me lever, me débarbouiller, ensuite je vais chercher ce peu d'eau chaude qui nous sert de jue, je profite du

commencement de cette belle journée d'automne pour faire un ou deux tours du fort pour me distraire et profiter de ce beau soleil qui était beaucoup rare depuis ma captivité en Bavière.

« Ensuite, je fait comme beaucoup de camarade qui sont en captivité avec moi, essaye de travaillé un peu cette pierre bavaroise, pour faire un souvenir du fort, mais la patience me manque est je fiche tout en l'air, ne pouvant pas trouver de distraction?

« Si! Un ami dans la chambre a un jeu de carte est la nous commençons à faire de nombreuses partie de manille, ça distrait bien un peu, mais ça ne veau pas aller jouer cette vieille partie chez les cafetiers du vieux quartier Couzonnais. Malgré tout je pense à tout le monde que j'est laisser dans cette vieille cité Ripagérienne, a mes cheres patrons, a leurs vieux parents qui était si bon pour moi ainsi quau chere parents de mon amie qui ne quitte pas ma penser et que j'espère elle pense beaucoup à moi.

« Jeudi, 1er octobre. Ayant resté un jour sans écrire je m'empresse de vite écrire ces deux mots, ces moments la sont si doux pour moi d'ailleur pour écrire on est obligé d'être seul et c'est pourquoi quaujourdhui me trouvant sur le sommet du fort ou je regarde toute cette plaine est sur le fond la belle ville d'Ingolstadt je voi beaucoup de cheminé d'usine qui fument ainsi que les champs ou quelques paysans Bavarois travailles dans ces parages on ne dirait pas, avec le spectacle qui soffre à mes yeux, on ne dirait pas que le canon gronde a quelques (?) kilomètres de la. Tous ce que j'écris sur cette page fait beaucoup envie car en dehors de ce maudit fort se serait la liberté est la paix pour toujours. Car une vie telle que nous venons de la passer, tout le monde entier, n'est pas enviable. Après une guerre comme celle que nous venons de supporter, aussi bien le peuple allemands que Français, une ruine pour les 2 pays ou tombent mort ou blessé de nombreux père de famille qui laisse une femme sans soutien avec un ou

plusieurs enfants! Je nest encore pas le droit d'être regretté comme ces pères de famille mais malgré tout je songe beaucoup a ma vie a venir, ou je pense pouvoir rendre heureux la jeune fille que j'aime et que j'espère malgré que l'on ne reçoit pas de mes nouvelles ne m'abandonne pas. Enfin voici le moi d'octobre commencé bien tristement je vie dans lespérance que la fin ce passera un peu mieux. »

Voilà! Ce n'est pas fameux. C'est si sincère pourtant. Et toujours est-il que cette activité d'écriture raccourcit le temps. Poésie, musique, mémoires, luge, maigres dînettes, allemand, cartes, chapusage, pierres taillées : il arrive, pour tel prisonnier, que la journée soit trop courte. Quelle étrange bête que l'homme!

Tout à l'heure, Tesson est venu me voir. Il m'apportait son dernier travail : un vaste panneau de pierre représentant l'entrée du fort Orff. Toute la « cuistance » a fait cercle autour du chef-d'œuvre. « Ah! c'est bien foutu! » disait Devèse. « C'est qu'il ne faut pas y aller avec le bec d'une pioche, là-dedans! » faisait Deschênes, en manière d'éloge. J'admirais aussi. Puis le maître a tiré de sa poche une sorte de livre à fermoirs, taillé dans le calcaire. Il y avait gravé ce titre : *Les Mémoires de Victor Tesson, prisonnier de guerre, à sa méchante Louise Huber. — Dolomieu, Isère.* Comme je louais la dédicace, il m'a sorti ses outils : « Voilà mon ciseau à froid et mon tiers-point; je les ai découpés dans mes pinces à bicyclette. Voilà ma règle : je l'ai « battue » dans le feuillard d'une brouette. — C'est tout? — C'est tout. Je n'ai pas de compas; je me sers d'un brin de paille. »

Oui, c'est une bête furieusement vivante que le Français! Quand j'entends mes frères de captivité applaudir les artistes de la 7, Lannessan, Grignon,

Saint-Lanne, Bouquet, Duplaa-Poulet, les « artistes socialistes » de la 38, se tordre les côtes aux allusions satiriques et reprendre en chœur le refrain ; quand je vais à la 13, chez Le Second, qui m'accueille avec des gestes de petit maître éméché et m'introduit dans ses cinq pieds carrés, invraisemblablement élégants et cocasses — une véritable installation de Martine ; — quand je vois la gaieté mutine de tous ces gavroches, leur activité intarissable, le jaillissement de leur esprit — je me souviens d'un Suisse de mes amis qui dit à tout propos : « Ces bougres de Français ! » Je comprends même la stupéfaction de ce gros tonneau de Max ! On ne viendra jamais à bout de ces gens-là. On ne pliera jamais de pareils corps au servage. Sans violence, par le simple jeu de leur vie naturelle, ils civiliseraient le plus butor des maîtres. Leur substance, constamment radiante, est irréductible. Il est clair qu'ils naissent, par privilège spécial, « hommes libres ». Peuple-roi !

Que Péguy a raison d'appeler leur nation : « Espérance ! » Le malheur les touche ; ils ont l'air anéantis. C'est la pagaïe, c'est le grognement, c'est la révolution. Revenez les voir demain : vaillants, pimpants, lurons et héros, hier ne leur est plus rien. Ils rient de leur misère. Ils chantent. Ils se moquent de leurs poussahs de geôliers. Ils combinent une invention. Ils s'attaquent à une œuvre nouvelle. Rien que de les contempler un moment, vous redonne le goût de la vie !

Ici, tout allait mal d'abord. En dehors de la ration de famine, rien !... La plupart ont vécu.... Regardez-les maintenant ; ils vous ont l'allure gaillarde. Ce sont des captifs : on les dirait chez eux pourtant, maîtres, propriétaires. Des captifs ? Ils ont l'air de protéger leurs sentinelles. Ils vont jusqu'à les gourmander si elles font mal leur service.... Ils ne se sont point adapté

C'est les choses, c'est le milieu, bon gré mal gré, qui a dû s'adapter à eux : telles certaines mousses privées d'humus, ils prennent les poussières errantes et les obligent à leur fournir le peu de sol qui les fera vivre....

Au reste, les événements semblent favoriser cette propension naturelle à l'espérance.

. . . .

. . . .

Enfin, ç'a été votre carte représentant la *Victoire de Samothrace*. Vous aviez gratté le titre et mis à la place une date. Tout le monde venait voir ce bulletin de victoire que j'avais placé, là, devant moi, à côté de votre portrait. Si vous aviez entendu les réflexions!

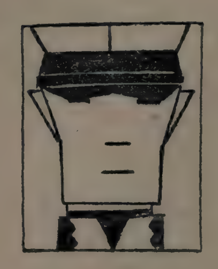
« Alors, disait un gars de Montmédy, on n'aura pas souffert pour rien! Je suis resté deux jours dans la forêt avec cinq camarades. Nous faisions des trous dans les arbres pour sucer la sève. Nous avions des hallucinations. Deux se sont suicidés. — Et nous, faisait l'Asticot, nous avons pissé dans nos quarts, et y avons versé le fond de notre alcool de menthe! » Et Louis Ludes, boulanger à Pouzolles, blessé au Maroc, blessé à Lunéville, et de la pire des blessures, un obus au ventre (il en a guéri à l'étonnement de tous les médecins) : « Moi aussi, tonnerre, j'en suis de *cette victoire!* »

Et, cependant qu'ils regardaient la belle Grecque aux ailes puissantes, Dutrex, qui lisait les *Burgraves*, nous a déclamé de son âpre voix de basse, pleine d'une ironie cruelle, le passage du mendiant :

Les Vandales ont pris Berlin! Ah! quel tableau!
Les païens à Dantzig! Les Mogols à Breslau!
Tout cela dans l'esprit en même temps me monte
Pêle-mêle, au hasard ; mais c'est horrible!... ô honte!...
Allemagne, Allemagne, Allemagne... Hélas!

8 DÉCEMBRE 1914

AUBE



A demi éveillé, je tends la main pour voir si Dutrex est là. Sa paillasse est déserte, sa couverture pliée. Je me dresse sur le coude. Tous les autres dorment, longues momies muettes. Je chausse mes souliers. A l'intérieur de la grande entrée, les sentinelles, les coudes aux flancs, les mains dans les poches, la tête basse, trottinent sur place, les yeux blancs de froid. *Guten Morgen! — Guten Morgen!*

Je descends l'escalier à l'aveuglette. Les lanternes sont mortes. Je longe à tâtons le couloir. A la 22, une lumière. J'entre. Dutrex se rase, sa petite glace posée sur l'étau. La lampe fume devant lui. Tout autour les ténèbres. Bouquet qui va et vient d'une marmite à l'autre fredonne avec sentiment :

> La petite Française
> Qui m'attend là-bas
> A les yeux de braise
> Le cœur de lilas....

La cuisine pue le soufre de houille. « Quelle heure est-il? — Cinq heures. » Dutrex a fini. Je m'installe à sa place devant la petite glace et la lampe au verre cassé.

On frappe à la porte. Entre un petit homme en

bonnet de police, tout courbé, son mouchoir en mentonnière, les deux mains plaquées sur sa joue gauche. Il a des yeux de chien battu. « Je souffre! Je souffre! — Qu'est-ce que t'as? » lui fait Bouquet, qui est doux aux malheureux.

Ce pauvre homme ne peut prononcer les consonnes : « Je me promène depuis longtemps dans les couloirs. Je ne puis tenir en place. Ma blessure me dévore. En ce moment, il me semble que ça miaule, là, contre l'oreille! — Mon pauvre gars! Il faut voir Laloux.... Mais il dort. Tiens, assieds-toi là entre les fourneaux. Voici un escabeau. Tu vas boire un quart de jus en attendant. Et t'auras pas froid. — Oh oui! je suis gelé. »

Une grande crevasse violette, aux coutures rayonnantes, lui tient lieu de joue. La balle, qui est entrée par le nez, de biais, lui a fracassé en sortant le maxillaire gauche et crevé la moitié de la face. On n'a pu remboîter l'articulation. Un abcès maintenant se déclare dans l'oreille interne; il en mourra sans doute. Tout en me rasant, je regarde ce réserviste.

Il est arrivé avec le dernier convoi de blessés convalescents. La plupart étaient mal guéris. On a dû les évacuer d'Ingolstadt pour faire de la place aux fuyards de Poméranie, des enfants, des femmes, des vieux, malades de privations. La vague russe en jette ainsi par milliers dans les baraquements du Sud.

« Tu souffres encore?

— Un peu moins.

— D'où que t'es?

— D'un patelin près du Mans.

— Tu crois que ta bourgeoise pourra t'aimer avec le trou que t'as dans la joue et ta mâchoire qui pend?

— Faut bien croire que oui.

— Ousque t'as fait ton service?

— A Saint-Mihiel.

— Ousque t'as été blessé?

— A Marville, près de Virton, en Belgique.

— Il y a longtemps?

— Le 24 août.

— Tiens, voici encore un quart de jus. »

L'homme, il s'appelle Vouvard, se passe la main derrière l'oreille, ferme les yeux, se dandine : « Je sais pas où me mettre, tant ça me fait mal... ».

Les « cuistots » commencent à arriver. On descend avec de grands crochets les marmites bouillantes. Dutrex sort pour l'appel. La vapeur emplit la casemate. On étouffe. J'ouvre la fenêtre. L'aube pointe; de petits nuages d'argent pâle flottent très haut dans le ciel. Le bûcheron de la forêt de l'Argonne, Deschênes, voyant la gelée blanche sur le talus : « Ça vous fout le cafard un temps comme ça! fait-il avec assurance. Dire qu'on travaillerait de si bon cœur! Dire qu'il y en a qui crèvent de faim, pendant que, nous autres, on fait la pause, enfermés!... Puis il faudra s'assommer de travail, à payer les dettes que les femmes auront faites.... Voilà le bénéfice de la guerre! »

Dutrex entre de son pas militaire : « Tiens, Riou, voici le nouvel ordre de la place : « Les fournisseurs « et les ouvriers employés au fort doivent être accom- « pagnés d'un homme de garde; il est interdit aux « prisonniers de les approcher. La vente de boissons « et de comestibles aux prisonniers est absolument « interdite. Les commandants sont responsables de « l'exécution de ces ordres. »

— Bon! les talus aussi sont interdits. Toujours est-il que je vais de ce pas m'y promener. »

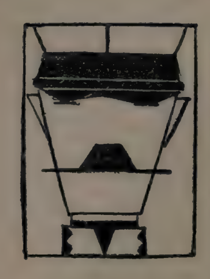
Je m'attarde sur la contrescarpe. Le soleil va se lever. L'air est d'une pureté de haute cime. Au delà de l'immense plaine du Danube, j'aperçois pour la pre-

mière fois, couronnant les lignes délicates des plans lointains, la dentelure bleue des montagnes du Tyrol. C'est la fête de l'Immaculée Conception. L'espace bourdonne de bruits de cloches. Les sourdes sonneries d'Ingolstadt se mêlent aux carillons clairs d'Hepperg, de Wegstetten, de Lenting. Les coqs chantent. Les corbeaux volent très haut, et laissent parfois tomber leurs cris rauques dans le silence harmonieux. Tout brille. Le ciel est royal. La terre est heureuse. L'âme s'apaise avec délices dans l'aube élyséenne.

Là-bas, dans la direction du soleil qui se lève, sur la Warthe et au fond des défilés des Karpathes, les hommes s'entre-tuent. De ce côté-ci, par delà les lentes collines piquées de fermes blanches, par delà la noble barre du Jura souabe, en Alsace, en Lorraine, en Flandre, ils s'entre-tuent. Les villages de l'Europe sont pleins de moignons, de jambes de bois, de vies au rebut. Pauvres hommes!



IL S'EN VA



Il s'en va ce soir. Tout le monde est triste. Qui le remplacera? Pourvu que ce ne soit pas un homme de l'école des *Münchener Neueste Nachrichten*[1] qui sommaient ces jours-ci le gouvernement d'user de représailles vis-à-vis des prisonniers français! « *Geduld genug!* s'écriait le journaliste officiel; assez de patience! » Il réclamait la tête du colonel Grey, le frère de sir Edouard Grey, et celle du fils de Delcassé, blessés tous deux et captifs. Et l'*Ingolstädter Zeitung* renchérissait sur la feuille de Munich.

La journée d'hier a été mélancolique. La garde, comme toutes celles qui n'ont point été au feu, s'est montrée haineuse et tatillonne. Les patrouilleurs nous ont défendu l'accès des talus. Ils prétendaient même que nous restions dans la boue et les flaques des cours basses. Brissot et moi leur avons représenté qu'ils ignoraient le règlement et que la grande piste à mi-flanc qui domine les deux cours était bel et bien permise. Grâce au brouillard, du reste, j'avais fait avant le lever du soleil ma promenade habituelle sur la contrescarpe interdite. Puis, un peu enrhumé, mal

1. Après maintes demandes, j'avais obtenu l'abonnement à la *Gazette de Francfort*. Trois camarades se sont de même abonnés aux *Münchener*, au *Berliner Tageblatt* et à la *Kölnische Zeitung*.

en train, je me suis étendu sur une pile de paillasses dans la salle du Jeu de Paume. J'ai passé la journée à relire *Eugénie Grandet*, que le caporal Henriot venait de recevoir de Paris.

Mais je pensais plus au départ du baron qu'au père Grandet.... Autour de moi, les parties d'échecs allaient leur train. « C'était tout de même un *riche type!* disait Détry. Mon vieux Riou, il faudra le saluer au départ d'un épatant discours. Tu n'as pas vu cette petite note d'adieu qu'il a fait passer dans les casemates! Il y remercie ses « collaborateurs »; il y félicite gentiment tout le monde. Il nous souhaite un bon avenir!... Ça, c'est d'un homme! Vrai, il nous a toujours traités en hommes! Ce n'est pas un Plouff celui-là. »

. . . .

. . . .

La tête sous ma couverture, le livre fermé, les yeux clos, il me semblait soudain que je venais de vivre des semaines presque douces.... J'oubliais les longues nuits des premiers mois, quand mon estomac criait famine et que les repas d'avant la guerre me torturaient de leur fumet, de leur saveur, si présents, si précis, que c'était un vrai supplice de Tantale. J'oubliais mes nostalgies, tous mes ennuis; voilà que je regrettais ce qui m'avait paru horrible!...

Il me semblait qu'avec le rappel de von Stengel une nouvelle captivité commençait, vexatoire, sans sécurité, inhumaine; que ç'allait être désormais la vraie prison....

C'en est fait maintenant, me disais-je, de nos promenades du soir, sur les chemins des environs. C'en est fait de nos bonnes flâneries au crépuscule, dans cette solitude à cinq ou six, qui est presque de l'intimité, après la vie en troupeau. Notre nouveau maître, marié de fraîche date, veut consacrer tous ses loisirs

à sa femme. Peut-être, a ajouté le baron, que la fuite récente des quatre officiers anglais du fort Hartmann lui a donné à penser....

Les dernières semaines s'offraient à moi, tout à coup, mélancoliques et souriantes...

. . . .

Adieu ma houblonnière où je grappillais les chatons secs dont j'épiçais mon fade tabac allemand. Adieu mes buissons d'épine noire et d'épine-vinette où je cueillais des baies rouges et des cenelles et où je me taillais de si belles badines, — *der Stock des Gelehrten*, disait Stengel. Adieu ma grosse ferme d'Hepperg, ma lourde gentilhommière tombée en quenouille, dont les murs de forteresse, parmi les meules de paille et le peuple piaillant des jars, des oies, des poules et des pintades, me parlaient de la maison natale, nostalgique des deux aînés qui sont à la guerre, du cher mas familial, nimbé de souvenirs, qui dort, là-bas, au soleil d'hiver, à l'ombre grêle des oliviers et des cyprès tristes, dans la ceinture bleuissante des limpides collines vivaroises. Adieu, la carrière abandonnée, le sous-bois silencieux, pleins de rayons et de fils de la vierge; le tapis de feuilles mortes, fleuri de givre, qui grésille sous les pas. Adieu, ma royale plaine du Danube, dont le soleil couchant accuse les vastes plis harmonieux, mouchetés de villages qui fument. Adieu, mes ciels du soir, mes grands crépuscules de Bavière, toujours nouveaux, qui auront été ma seule joie splendide de captivité.

. . . .

Ce dont j'étais le plus reconnaissant au baron von Stengel c'était de m'avoir invité à la promenade qu'il faisait chaque jour avec les majors français entre

quatre et six. Vous le savez, j'ai plus de goût pour les lignes de la nature que pour les gestes de mes semblables. En me donnant la clef des champs, mon geôlier me donnait la seule chose au monde à laquelle je tienne, hormis votre présence et quelques amitiés.

Il me fit cet offre un matin que je m'attristais à mourir. Ce devait être l'un des derniers jours de septembre. Il avait fait à l'aube une buée fine, étincelante. Je ne sais par quel phénomène, de grosses larmes d'eau s'amoncelaient aux branches des bouleaux et des saules de la contrescarpe et gouttaient à terre. Le temps était splendide; le soleil dissipait peu à peu les gazes transparentes; on eut dit pourtant que toute la nature pleurait. J'étais fatigué. Pour oublier, je m'étais appliqué trop assidûment au travail durant quelques jours. J'étais à bout : la saleté m'écœurait, la faim me rongeait. Le cafard m'accablait. Je n'avais de force que pour penser à vous, que pour rêver de fleurs, de sources fraîches, d'espace, de liberté. La France! La France! Brissot, pour me guérir, m'avait apporté les *Maîtres sonneurs* de George Sand, un bouquin crasseux, échoué Dieu sait comment au fort Orff, volé peut-être par un soldat en cantonnement, dans une école municipale... « C'est tout juteux de nature, mon cher, c'est le bouquet même des champs de France que je t'apporte là!... »

Sur ce, le major était venu. « Oh! monsieur Riou, vous n'avez pas aujourd'hui votre air radieux! me dit-il. — J'ai le mal du pays, mon commandant. — Venez donc faire un tour de campagne avec moi ce soir; voulez-vous? — Si je veux!... »

Il me reste de cette première sortie le souvenir d'une joie sans événements mais absolue. La grande porte noire avec ses lions héraldiques ouverte devant le major et sa suite par la sentinelle; à gauche de

l'avenue, le fourré d'acacias dissimulant le fossé de retraite; en contre-bas, entre les bouleaux casqués d'or et frissonnants, les vallonnements lents et infinis de la plaine; à droite, en surplomb, la baraque peinte en jaune, les hautes piques de la houblonnière, le chemin stratégique raviné par les tirs d'artillerie, pointant droit sur les crêtes sombres du Jura franconien, à travers un vaste carrelage de guérets; plus loin, le petit bois de défense, futaie superbe de sapins, de mélèzes et de hêtres, encerclée de pins parasols et de chênes, sorte de bois sacré, fourré sous branches d'un taillis d'essences les plus diverses.

J'allais à l'arrière de la petite troupe, doucement, fuyant les conversations, ravi.

« Êtes-vous triste encore, M. Riou? disait le baron.

— Oh! non; je suis parfaitement heureux. »

Le ciel immense sur ce paysage immense; la finesse des lignes d'horizon; la délicatesse de la lumière; l'éclat des teintes de septembre; la douceur des champs; les troupeaux de bœufs qui pâturaient; les araires au labour guidées par de petits garçons qui sifflaient des airs tristes : c'était virgilien. Pauvre débris des batailles de Lorraine, cette force de la nature, de la paisible et robuste nature m'inondait le cœur, à grosses vagues, d'une volupté muette, plus éclatante que l'ivresse des sens. Après les charniers de Dieuze et la prison fétide, après les nausées, l'étouffement, la misère ignoble et monotone, il me semblait que je revenais à la vie!

Le bois pullulait de champignons. Mes compagnons, surtout Lœbre, étaient mycologistes. Ils s'éparpillaient sous les taillis : « Oh! un vrai nid de tricholomes améthystes! criait Bouvat, de sa voix sonore. Venez donc constater, Lœbre. » Lœbre arrivait en flânant. Du bout des lèvres, souriant de son gentil visage adolescent : « Peuh! le pied bleu, cela?

Dites l'amanite tue-mouche! Cela ne vaut pas une vesse-de-loup! Mais là, derrière vous, dans ces racines de pins, vous alliez oublier ces bonnes russules.
— *Herr Lœbre*, un trésor! clamait d'un autre coin en allemand languedocien le « dansant » M. Cavaillé; venez voir! Des lactaires délicieux! Tout un rond de sorcière! » Et la compagnie, affriandée, d'accourir de toutes parts autour de cette provende de gourmet. « Dieu, quel festin ce soir! » Cependant, l'interminable Jeandidier, de Longwy, le premier échassier de Lorraine, s'amenait lentement, à larges pas comptés, portant avec précaution, comme un cierge, sous sa barbe de feu et son demi-mètre de pipe bavaroise, deux grandes lepiotes, le plus longuement emmanché, le plus parfumé et le plus fragile des champignons. Bouvat était porte-musette. Qui, des charbonniers, qui, des clitocybes, qui, des pratelles ou des palais-de-bœuf, tout le monde lui livrait sa cueillette. Le baron s'amusait de ces ébats de pensionnaires. De temps en temps, une compagnie de perdreaux, surprise, s'envolait lourdement; un lièvre éveillé en sursaut détalait avec épouvante. La nuit tombait. Nous sommes rentrés en contournant les glacis extérieurs. J'ai fait un bouquet de feuilles d'automne. Nous avons traversé un champ d'où l'on venait d'arracher les pommes de terre. L'on avait oublié quelques tubercules. Je les ai soigneusement serrés dans ma poche, aux yeux du baron. Le soir, Bouquet, le chef-cuistot, les a accommodés en friture. Nous nous en sommes régalés à huit.

. . . .

Ce matin, une délégation de camarades est venue me trouver à ma table. Ils me chargeaient d'écrire immédiatement un adieu. Il le fallait très court, le baron ne disposant que de quelques minutes pour nous recevoir. Au crayon (l'encre est interdite), je

rédige en vitesse mon compliment. Je le soumets à la délégation, qui l'approuve. Je donne un coup de brosse à mes souliers. En route pour la *Kommandantur!*

Le baron nous serre la main. Nous nous rangeons en demi-cercle. Je me tiens à l'aile droite, près du commandant. Le successeur est là : un petit homme très raide d'allure, impénétrable. La casquette verte de *Jæger* le coiffe jusqu'aux oreilles; le col lui emboîte l'occiput de sorte que sa tête aux traits tombants, aux yeux froids, est presque invisible. Tandis que je parle il se tient au garde à vous :

« Mon commandant, votre départ est, pour chacun de nous, un chagrin personnel. Vous êtes notre ennemi; mais jamais ennemi ne fut plus courtois.

« Vous nous avez traités comme des soldats, sans l'ombre d'une arrière-pensée; vous nous avez traités en vrai gentilhomme que vous êtes.

« Nous voilà donc, mon commandant, ayant des idées bien diverses sur toutes choses. Il est un point cependant sur lequel, revenus en France, tous mes camarades s'accorderont: c'est que le commandant major baron von Stengel mérita l'affection et l'admiration de ceux-là mêmes dont il dut être, pendant trois mois, le geôlier.

« Merci, mon commandant. Et Dieu vous garde. »

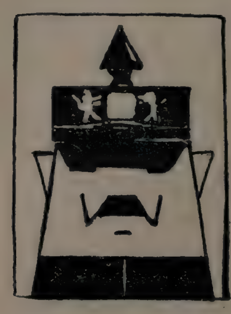
Les yeux humides, M. von Stengel nous a présentés à son successeur, nommément, lui détaillant nos attributions, nos services, les particularités de notre carrière. Sans quitter le garde à vous, l'*Oberleutnant* faisait des courbettes à tour de rôle, à l'infanterie de ligne, aux chasseurs à pied, à l'infanterie alpine, à l'artillerie, au génie, aux hussards. Tous étaient de beaux gars, taillés large, du type même de ce grand gaillard de von Stengel. L'on se sentait à peine en Allemagne. Chacun était ému, franc, sans raideur, sans platitude. Le baron

nous parlait comme à des amis. A son âge, quand les événements à vivre sont comptés, tout prend de l'importance. Cette séparation lui coûtait. Nous le sentions tous; l'ombre mouillée de ses yeux bleus n'était point feinte. Il nous a serré la main. Il m'a dit qu'il ferait traduire mon allocution et qu'il allait renvoyer sa voiture avec son bagage. Pour lui, il désirait faire une dernière fois sa promenade « avec ses amis ». « Et Dieu vous garde, mes braves ! »

Tout à l'heure, la promenade a été mélancolique. Pour éviter la boue des chemins, nous avons pris par les bandes de gazon qui bordent les champs du côté d'Hepperg. Nous nous serrions autour du baron, comme autour d'un être cher qu'on va quitter pour toujours. D'immenses zébrures rouges coupaient les gazes sombres du ciel. Une espèce de fumée planait sur la terre. La nuit tombait, grave, solennelle, sinistre. Le baron m'a parlé d'Ingolstadt dont on voyait les clochers massifs, au loin, dans les buées du Danube. Il m'a dit que c'était la seule forteresse de Bavière, avec Germelsheim dans le Palatinat, que Tilly et Wallenstein y avaient vécu, que cette petite ville de vingt mille âmes était une capitale en son temps.... Arrivés à la porte : « Je compte les têtes de mes amis, dit-il en riant; ils y sont bien tous ». Les poignées de main ont été silencieuses, et plus longues que d'ordinaire, devant la *Kommandantur*.

Et maintenant, adieu les champs; adieu même le sentier de la contrescarpe. Je suis averti qu'on me tirera dessus si l'on m'y surprend. Me voici réduit désormais à la boue de la piste, par-dessus le pauvre amphithéâtre des cours, plus sale qu'une étable à porcs. Il me reste vos petits acacias, dépouillés, minables, qui frissonnent au vent aigre.

DÉCEPTION



Tout à l heure, après l'appel (morne cérémonie où le troupeau s'aligne sur deux rangs dans l'argile collante des fossés, attendant qu'on le compte, dénombrement ridicule innové par notre nouveau geôlier, qui vient couper net notre pauvre digestion de midi et nous fait sentir, plus que toute autre chinoiserie, que nous sommes des captifs) je suis allé chez le *Feldwebel*.

C'est un marchand de chevaux de Regensburg, millionnaire, rusé, petit, le front fuyant, la face poupine, les yeux rieurs, replet de partout, un vrai juif allemand, frais émoulu de la misère, patriote sans excès, pensant en secret que le peuple est bien stupide de se faire crever la peau pour le *Vaterland* et autres grands mots sonores, et s'assurant, quant à lui, sur cette maxime, qu'en toutes rencontres, un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Il s'est arrangé à faire sa campagne en sécurité, à proximité de sa fidèle épouse et de ses affaires, loin des balles qui tuent. C'est un bon zigue, point du tout amoureux de persécution; mais il redoute par-dessus tout d'être pris en faute et envoyé à la frontière. En conséquence il fait du service. Deux fois par jour, à deux et à sept heures, nous échan-

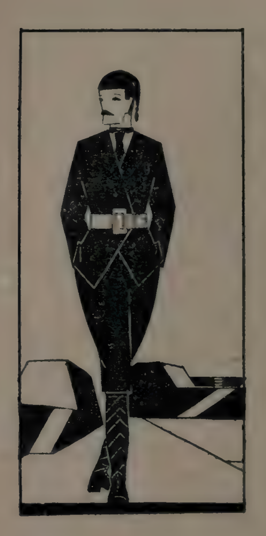
geons des leçons de langues. Cela me vaut, par-ci, par-là, en plus de quelques nouveaux mots d'allemand, le cadeau d'une poignée de noisettes et de deux ou trois pommes.

Tout à l'heure, je suis allé le trouver pour avoir mon paquet tout de suite. Je pensais qu'il contenait des comestibles, du chocolat, du saucisson et j'avais faim. Le *Feldwebel* se met à rire comme un enfant. Il prend la clef de la 72, la terrible casemate où l'eau coule comme dans un égout, et, flanqué de d'Arnoult et de votre serviteur, il gagne le « dépôt des paquets » au fond du couloir ténébreux. J'allais à coup sûr, ayant déjà, par voies illicites, manié, soupesé, flairé votre envoi. Compact, lourd à souhait, fort semblable aux boîtes de Menier de cinq kilos, j'étais sûr de mon affaire. L'on arrive. L'on allume le falot. Je dépose le colis sur la table. A coups de couteau nerveux dans l'enveloppe de toile, j'ouvre.... Des livres ! Montaigne, Voltaire.... Un coup d'œil d'indulgence du *Feldwebel* sur cet arrivage.... Je pars.... Brissot m'attend au coin de l'escalier. « Eh bien ? — Des livres, mon vieux. — Admirable ! Le moindre petit grain de mil eût mieux fait ton affaire ! »

Et pas même une lettre, une petite lettre en contrebande ! Que vous êtes honnête ! Songez que votre billet du 2 novembre ne m'est parvenu qu'hier soir, qu'il a mis quarante-quatre jours de Paris au fort Orff !...



OUF!



Le premier soleil. Il fait doux. Le gazon gris du dernier automne apparaît par plaques sous la neige fondante, légèrement verdissant. Le ciel est bleu. Un grand nuage blanc roule sa masse éclatante vers le Nord.

Pourquoi ai-je donc les épaules si légères, ce matin? Serais-je redevenu le même qu'avant la guerre?

S'il allait finir le long cafard de l'hiver dans la casemate pouilleuse, puante et jacassante! S'ils allaient finir les caquets stériles, les considérations stratégiques, les disputes, les gémissements, tout ce qu'une foule mécontente exhale, le long des heures vaines, d'ennui animal et de mélancolie! Oh! ce rongement de deux mois dans la termitière bouchée par la neige, la fange et les vents glacés. Oh! ces deux mois de purgatoire! Oui, je le sais maintenant, vivre entre hommes, rien qu'entre hommes, tous les jours, toutes les nuits, cœur à cœur, bec à bec, griffe à griffe, sans activité, sans solitude, sans la compagnie des femmes, — cette autre solitude, — oui, c'est cela le purgatoire!

Prenez des gens, sans rien de commun que le drapeau.

Leurs traditions, leurs éducations, leurs tempéraments diffèrent; leurs habitudes sont prises. Ils sont dans la force de l'âge. Ils ont du cœur et des muscles. Ils connaissent la violence et le déchaînement du combat. Jetez ces soldats, pêle-mêle, dans une cave; qu'ils y aient faim, qu'ils soient coupés de nouvelles. Soumettez-les à une règle tatillonne. Obligez-les à vivre coude à coude, des jours, des nuits, dans la misère, loin de tout ce qui faisait leur vie. Ils auront de bonnes heures, certes! Quelquefois, pleins de leurs amours et de la patrie absente, leurs paroles et leurs silences seront purs et doux comme un lent crépuscule d'été. Ou quand un journal, dissimulé au fond d'un colis de France, leur aura jeté des annonces de victoire et tout l'espoir de leurs frères libres, ce sera un sublime unisson d'allégresse! Mais après!... Non, je veux oublier. Après tout, les héros de la grande épopée sont des hommes. Pourquoi exigerait-on d'eux, durant des mois et des mois, une patience et un style dont bien des gens, réputés polis, sont incapables dans le monde quand une trop longue visite les importune!

. . . .

Tout a changé depuis le départ du baron von Stengel. Le nouveau commandant, M. Schwappach, conservateur des eaux et forêts, a toutes les vertus du bureaucrate allemand. Il est actif, exact, ordonné, méticuleux. Il a l'infatuation de sa caste. Il croit que le monde gravite autour d'elle. Il admire ses chefs et les craint. Il applique dans leur dernière rigueur tous les *Befehle* de la *Kommandantur*. Maintenant, tout est défendu. Chaque jour, le *Feldwebel* lit aux sentinelles le mot d'ordre : les talus sont interdits; elles doivent tirer sans sommation sur qui y monte....

. . . .

. . . .

La privation du paysage qu'on embrasse du haut du talus m'a été très sensible; elle m'a affecté presque autant que la disette. Le nombre des factionnaires a été triplé. Défense de porter des habits civils, à moins de les teindre en rouge. La place a même contraint les alpins et les marsouins de galonner leur uniforme à la peinture à l'huile sous prétexte qu'il ressemblait trop aux vêtements civils. Impossible de se procurer le moindre supplément d'ordinaire. M. Schwappach a fait passer en conseil de guerre un *Landwehrmann* convaincu d'avoir vendu du chocolat aux prisonniers. La garde est terrorisée. La boule de trois jours doit maintenant durer cinq jours; ce qui fait, par jour, 225 grammes. Ce serait une ration de mort, si l'on ne recevait rien de France. Plus de café, plus d'orge torréfié : des glands brûlés. Ceux qui reçoivent le plus de colis se sont fait une clientèle d'affamés. La mienne est composée surtout de soldats des pays occupés....

Pour avoir écrit une lettre assez vive, qu'on m'a retournée d'Ingolstadt, — je suis très mal vu à la place : l'on me menace, en cas de récidive, de n'avoir plus le droit, ni de recevoir, ni d'envoyer la moindre lettre. J'ai déjà été puni de trois semaines de privation de correspondance.

J'ai eu des débats très curieux avec le commandant. Ces gens-là veulent qu'on les aime. Ils vous somment, pleins d'indignation, de leur dire pourquoi on peut bien ne pas les aimer. Si vous le leur marquez en termes précis, par faits et dates, *vlan!* dix jours de prison, au pain et à l'eau!

M. von Stengel, où êtes-vous? Mais enfin, maintenant, nous savons ce que c'est que la discipline allemande. Nous la connaissons dans sa pureté, dans sa splendeur. Personne qui vienne s'interposer entre elle et nous....

20 *AVRIL 1915*

LES RUSSES



Les Russes que nous redoutions sont venus. Depuis trois mois, les Allemands, nous en menaçaient comme de la peste. Et ils ajoutaient : « Dans les camps où l'on met ensemble des Français et des Russes, ça finit toujours par des coups. »

Un beau matin l'*Oberstabsartz* nous a vaccinés contre le choléra. Chacun s'est dit : « Ils arrivent ». Le *Feldwebel*, en effet, est passé par les casemates, taxant, l'une de cinq, l'autre de dix, quelques-unes de quinze Russes. L'après-midi, des groupes faisaient vigie sur l'avancée de talus qui commande la route d'Ingolstadt. On y bougonnait. On y maudissait l'Allemand de vouloir nous empoisonner de la peste asiatique. Quelques-uns, effrayés par la vaccination, se voyaient déjà noirs et pourris.

Le soir, à six heures, une heure avant l'heure habituelle, la sonnerie électrique a crépité pour l'évacuation des couverts. Tout de suite l'on a mandé les quarante-neuf chefs de chambrée. On les a rangés au delà du pont. Et d'attendre.

Sur la croupe des talus et la façade basse en briques roses, écrasée, sournoise, comme en embuscade dans les fossés, le doux crépuscule d'avril est descendu. Des

grappes de Français s'accrochaient aux fenêtres. Leurs figures rieuses narguaient le maître, raide et propret, qui faisait les cent pas sur le glacis. Un moment, à sa barbe, ils se sont mis à fredonner l'hymne russe. Mais les Russes ne paraissaient point. Là-bas, dans le demi-jour, entre les mousses verdissantes de l'escarpe, étoilées d'anémones et de pas-d'âne, la grande porte noire demeurait obstinément close. L'impatience grandissait. Enfin, sur un coup de sifflet de la sentinelle extérieure, le *Hauptmann* s'avance; la porte s'ouvre.

La répartition du convoi s'est faite à la prussienne. Chaque chef de chambrée est allé prendre livraison de ses Russes, dehors, derrière la porte, et a conduit ce supplément d'escouade à sa casemate. Cela a pris une demi-heure. Suivant en file indienne leur caporal ou sergent français, ils ont défilé, l'allure vive, au pas ouaté de leurs grandes bottes souples, emmitouflés de vastes casaques grises, agrandis par de gigantesques bonnets fourrés. La nuit venait. La couleur morte des uniformes glissait dans le crépuscule. Le silence était absolu. Faces pâles de Scythes, faces camuses de Tatars, pommettes asiatiques, barbes samoyèdes, blond naissant, follettes et frisottantes... toutes les Russies passaient. Nous regardions. L'on eût dit un songe des neiges. Le pont franchi, ils s'engouffraient dans le fort.

Dedans, au scandale de nos maîtres, ç'a été l'ordre français. Malgré la consigne à la chambre, les « Françous » s'entassaient sur le pas des portes pour saluer les « petits pères ». « Bonjour, Rouski! criaient-ils sans souci des Boches. *Germania kaput*! Les Karpathes floup! » (Et ils esquissaient un geste goguenard de franchissement.)

« Quels singes! » pensaient les Allemands en les

voyant faire. Le vrai est que personne ne s'entend comme les Français à inventer un idiome, à suppléer aux mots par des signes et des onomatopées. Qu'ils sont excusables de négliger les langues étrangères! Un bon mime apprend-il les langues?

Les Russes n'avançaient guère plus vite dans les couloirs du fort Orff qu'à l'assaut de Lowicz, quand ils butèrent aux fils de fer. Chaque porte était une embûche; chaque Français une entrave. Les cigares et les gâteaux pleuvaient sur eux. Et les poignées de mains, et les bourrades sympathiques! Et Détry, qui craint les poux comme le choléra, troquait son képi contre une formidable toque sibérienne en fourrure de mouton, hérissée, puante, grouillante!...

Les petits pères étaient à jeun de la veille. Le fourrier leur a servi un morceau de fromage, mais pas de pain. « *Germania, niet Klebs*! Il n'y a pas de pain en Allemagne! nous disaient les Russes. — *Ia, nichts Brot*! répondaient les Français dans leur mauvais allemand. Mais, France, *Brot*, beaucoup *Brot*! » Et, devisant ainsi par exclamations petit nègre, ils vidaient leurs musettes aux affamés.

C'est les Allemands qui riaient jaune. Ils avaient escompté la guerre : c'était l'amour. Jusqu'à neuf heures le remue-ménage fut incroyable. Chaque chambrée traitait ses « bleus ». Les chambres pauvres offraient des croûtons blancs, boulangés en Saintonge ou en Basse-Bretagne. Dans les chambres aisées, on cuisait du chocolat aux biscottes. La mienne, celle des interprètes, n'ayant point de Russes, j'ai gagné la 16, la casemate du caporal Dumoulin, mon camarade de campagne. Ils avaient fini de dîner. Assis sur leurs paillasses pliées en deux, nos alliés digéraient les envois des mamans de France. Près de la fenêtre, un coiffeur accommodait déjà les tignasses.

« Tu vois, me dit Dumoulin, je les veux coquets.... Mais, qu'ils sont donc pieux et cérémonieux! Nous leur avons partagé nos provisions, naturellement. Ils m'ont tous baisé la main. Puis, ils ont quitté leur casquette; ils ont fait leur prière; ils ont mangé. Après quoi, ils se sont levés, ont fait encore leur prière, sont revenus me baiser la main.... Mais, qu'apportes-tu là?

— Je n'ai pas de Russes; alors, j'adopte les tiens. Le malheur est qu'ils ont dîné!

— Oh! mon cher, ce soir, ils dîneraient dix fois! »

Ç'a été mon tour d'être embrassé! Pains d'épices, œufs de Pâques, confitures, petits beurres, dattes, cigarettes.... entre chaque « service » j'étais baisé. Le baise-main ne suffisant pas, l'un d'eux, un caporal hirsute, courtaud, avec de bons yeux de chien, m'a baisé aux lèvres. Il faut croire que c'est l'usage en Russie. Quelques-uns, comme si j'eusse été l'éléphant blanc, m'accablaient de grandes génuflexions.

Tout le soir, dans le fort, ce fut une ivresse de générosité. Si économes à leur ordinaire, les Français donnaient tout. Le Poverello n'eût pas fait mieux. Les grosses miches pansues, pétries dans la maie familiale et cuites au four du village natal, les pommes et les noisettes de la dernière récolte, les vieux saucissons parfumés d'ail et de thym, tout, jusqu'aux « surprises » méditées en secret par la maman pour son gars prisonnier, tout y passa. Le petit Stéphanus, de Saint-Denis, qu'un éclat à la tête a rendu sourd, et qui, orphelin, ne recevrait rien de France sans vous et Mme Weiss, ne disposait que de son cinquième de pain aux pommes de terre. Il l'a donné. Les camarades des pays occupés, qui doivent vivre sur les provisions d'un « frère adoptif », se désolaient de n'avoir à partager que leur misère.

Mais si la charité était vive, la gaîté était folle. Cela

stupéfiait les petits pères. Ils jetaient sur nous des regards éblouis. Ils nous croyaient des barines de légende, des Crésus découlant de lait et de miel, des magiciens inaccessibles au malheur, capables de faire fleurir le désert et la dalle même de la prison. Quel changement pour eux! Avoir été les serfs des sergents boches au camp de Lechfeld, sentir encore au dos et à la poitrine la cuisson des coups de schlague administrés en vengeance de la perte de Przemysl, et tomber soudain au milieu du festin de la parabole! Riches et pauvres, gueux et seigneurs, tous égaux, tous amis, tous frères, autour de l'agape évangélique où rien ne manque, pas même les fines Murattis et les Laurens parfumées! Cette abondance et cette fraternité les grisaient. Émerveillés et muets, ignorant notre langue comme nous ignorions la leur, ne pouvant témoigner autrement leur reconnaissance, ils nous baisaient à tout propos, ils se répandaient devant nous en prosternements comme au pied de leurs icônes.

Je vous ai déjà parlé de Graby, l'un des deux fameux cyclistes comiques réputés à Paris et dans l'Europe entière sous le nom des frères Abbins. Sa blessure s'est guérie. Il est aussi svelte qu'avant; et gai, martial, boute-en-train, « *ein lustiger Gesell*! dit le *Feldwebel*; et il ajoute : « Voilà un vrai Français! » J'étais à m'attendrir, chez Dumoulin, sous les baisers russes, quand mon Graby ouvre la porte en coup de vent et me jette tout essoufflé : « Mon vieux Riou, mes poilus slaves s'apprêtent à danser. Je t'invite. » Il m'entraîne à grands pas. Sa casemate est à l'autre extrémité du fort. En chemin, il m'explique qu'il a mis la main sur une façon d'interprète, un Polonais, qui a été à New-York et qui sait quelques mots d'anglais. « Tu verras; c'est la grande nouba chez nous! »

En effet, c'est la nouba! Képis et bonnets à poils s'entassent sous un vaste lustre à bougies, improvisé par les hôtes et orné d'avions et de drapeaux en papier. Une terrible odeur de fauve emplit la pièce. Le festin est fini. On sert le thé dans de vieilles boîtes de conserves. Plus gavroche encore que d'habitude, Graby fait les honneurs, secondé par le grand Ménard, droit, net, rasé comme un « horse guard » et ayant une pointe d'accent anglais. Soufflé par Abbins, le Polonais me présente comme un écrivain français au courant des écrivains russes.

« Amis!

— Amis!

— Camarades!

— *Sayousniki*!

— Bravo!

— Hourrah!

— Et maintenant, dit Graby, esquissant un pas, dansons! »

On fait le cercle. Maigres comme des chats, deux adolescents s'affrontent. Ils miment d'abord un pugilat. On dirait d'une pyrrhique, lente, harassée. Autour d'eux les yeux s'écarquillent, les mains marquent une mesure indéchiffrable. Cela dure deux minutes. Mais le rythme se précipite, les partenaires collent les bras aux hanches, allongent leur taille; ils ont l'air immobiles comme des fakirs. Leurs talons pourtant font un bruit lointain de crotale, un crépitement précipité et sourd. Puis, un arrêt brusque. Les danseurs s'affaissent. Et c'est alors le fameux pas que nous avons appris aux *Ballets Russes*, la curieuse danse accroupie dont le rythme sauvage se marque à grands claquements de bottes sur le plancher. Au dernier temps, les Russes poussent un hourrah sec. C'est fini. Mon Graby félicite ses Nijinski par de petites tapes sur

les joues, et des gloussements, et des bou-bou-bou, et des interjections labiales comme les mamans en ont pour leurs nourrissons.

Encore du thé, encore des cigarettes. Et nous demandons l'*Hymne Russe*. Vous le connaissez. Il m'a paru pesant comme un boulet de galérien. Pour m'en délasser l'oreille, j'ai demandé la *Marseillaise*. Boude chantait les couplets, nous entonnions le refrain en chœur. Cet élan, cette décision, ce mordant de charge victorieuse a étonné les Russes. Mon voisin, le Polonais, pleurait.

« Tu pleures? lui dis-je en anglais.

— Tu ne peux pas comprendre, me répond-il. Ça, vois-tu, c'est la liberté! Vous l'avez; vous n'en savez pas le prix. Nous la rêvons, nous.... » Il mêlait son mauvais *cockney* de phrases polonaises qui sonnaient avec une sorte de douceur latine. « Tu ne sais donc pas que nous sommes esclaves?

— Cette guerre vous libère.

— Tu crois?... Oh! nous nous battions bien. Mes camarades se sont fait mitrailler sans broncher devant Lowicz.... Oui, nous nous battions avec rage pour le Tsar; nous pensions pourtant que sa victoire alourdirait encore notre chaîne.... Pauvre Pologne! Pauvre Pologne! »

Ces mots de Pologne attirèrent un grand diable d'artilleur, au cou de taureau, au nez épaté, au regard méfiant et dur.

« Que dites-vous de la Pologne, me fait-il en allemand.

— Que cette guerre la libère. N'avez-vous pas la parole du Tsar? »

. . . .

Son regard fixe, plein de brutalité et de défi, son

menton en galoche, son mufle robuste et tanné contrastaient avec la noble passion de ses paroles. Je n'avais point eu encore le spectacle du vrai désespoir, du désespoir qui durcit les traits et vulcanise l'âme, du désespoir mué en raison de vivre.

Ce Polonais était tragique comme un héros de Wyspianski.

Autour de nous l'on s'éjouissait fraternellement. Graby suppliait Ménard de chanter le *Row! Row! Row!* américain. J'aurais voulu entraîner mon compagnon sur les talus, et là, dans le silence, l'écouter longuement, lui faire sentir que nos rêves s'accordaient, que la France était l'amie de tout peuple qui se veut libre.

. . . .

. . . .

Ce Polonais n'accusait point la France! Elle avait trompé son peuple. Il l'aimait quand même. Il croyait en elle, malgré ses fautes, comme au grand chevalier de justice.

Ménard chantait. Français et Russes reprenaient en chœur le refrain : *Row! Row! Row!* Les coudes aux genoux, la tête dans les poings, le masque dédaigneux, mon Polonais ne disait plus mot, colosse dévorant son impuissance.

Les Russes ont attaqué un air. Un ténor a psalmodié en solo la première phrase. Une basse s'est jointe à lui. Les autres voix ont donné ensuite toutes ensemble. C'était beau, d'une beauté rude, grave, farouche. J'ai demandé le titre. « C'est le chant de guerre contre le Japon », m'a-t-on répondu. L'on a chanté ensuite des romances d'amour. Il me semblait que toutes ces musiques, c'était la même musique, une musique formidable et lugubre, candide pourtant, avec des notes douces d'une soumission infinie. L'on eût dit d'un

large récital grégorien enveloppant toutes les voluptés et toutes les violences terrestres dans une atmosphère éternelle. Et cela pleurait par moments comme une femme à bout de souffle qui demande qu'on la console.

Le lendemain, les Bavarois de garde n'en croyaient pas leurs yeux. Dans les cours, dans les fossés, partout, parmi des cuvettes et des tas de linge, brillait au soleil toute une smalah éparse de petits pères nus. Dieu qu'ils étaient maigres! A quel état de squelettes les avaient réduits deux mois d'Allemagne! Souriant, faisant de petits gestes gauches, chacun se laissait manipuler par un Français qui le savonnait, le frictionnait, le massait, l'essuyait, puis, en fin de compte, l'habillait en pioupiou. « Maintenant, ouste! Il faut me laver tes affaires. Viens. » Et la maman française conduisait au puits son grand petit slave, l'aidait à pomper, lui sortait un banc. Et frotte! Ils frottaient de concert.

Le soir, à l'appel, le *Hauptmann* s'est écrié :

« Où sont donc les Russes?

— Ils sont là, répond Junot, le sergent-major du 46e.

— Comment? Que signifie cette mascarade?

— Mon commandant, voyez; leurs nippes sont en train de sécher sur les talus. Ils ne pouvaient tout de même pas venir en pagne dans les rangs! »

Ces premières journées furent douces. Il faisait bon s'aimer. Partager sans souci du lendemain, vivre sans calcul, agir seulement selon son cœur!... c'était paradisiaque. Oui, le paradis dans la prison. Nous étions frères. Même les chevronnés de Mandchourie et des campagnes d'Afghanistan, avec leur ferblanterie de médailles commémoratives et leur tête grisonnante,

même les grands « starchi » et les sergents à trois brisques, étaient devenus nos petits frères. « Tu as faim? Tiens, voici du pain blanc de France; voici des confitures de la maison; voici des pommes de mon fruitier. Mange, Rouski! » Ou encore : « Mais, mon vieux zèbre, tu es là à racler les poux de tes coutures avec un couteau. Tu sèmes ça partout dans la « carrée ». Ça fait des petits, cette graine-là! Allons, regarde. Tic! Tic! Mets-y les pouces! Presse net entre les deux ongles. Tue! Tue! Ce n'est pas humanitaire? Tant pis. Tue donc! Vas-y sans pitié! » Et le « zèbre » russe s'applique à écraser ses bêtes. Ils s'épouillent déjà tous à la française maintenant; ils ne ruissellent plus de vermine comme à l'arrivée. Il leur en reste assez néanmoins pour qu'ils puissent occuper en recherches parasitologiques et en carnages leurs longues heures de rien faire.

. . . .

. . . .

Chaque soir, Français et Russes se promenaient bras dessus, bras dessous, sur les talus. En moins de rien une langue conventionnelle s'était créée. Elle ne menait pas très loin. Qu'importe! Quand le vocabulaire mimique était épuisé, on allait côte à côte sans mot dire. Passait-il une sentinelle bavaroise, l'on reprenait la conversation, l'on redisait avec éclat les mêmes choses, l'on se bourrait ostensiblement, l'on échangeait ses coiffures, képi contre toque, bonnet de police contre casquette plate de repos. Au bout de quelques jours, l'aigle à deux têtes des boutons russes avait émigré sur nos capotes, tandis que les grenades françaises s'épanouissaient sur les vastes manteaux moscovites couleur de terre. L'on voyait des godillots aux pieds des Tatars; de belles bottes souples en cuir de l'Ukraine serraient des pantalons rouges. Il régnait un

communisme évangélique. Chacun s'équipait en fantaisie, mêlant les pièces d'uniforme des deux armées. Pendant une semaine, le suprême chic à la 44 et la 46, lieux aristocratiques, fut de sortir en blouse de moujick. Le Second, fervent disciple de Poiret, put s'en donner à cœur joie. La blouse du petit Mitka, vert de gris éclatant, brodée en noir au col et aux poignets, fut son grand triomphe.

Peu à peu les petits pères comprenaient qu'il ne fallait pas nous baiser les mains et que les génuflexions n'étaient point de notre goût. A vrai dire, cette répugnance d'égalitaires les gênait. Ils aiment les démonstrations directes. Plus proches de l'Iliade que de 89, ils sont caressants comme les enfants et les premiers Grecs, et un peu serviles. Mais si gentiment! Et puis, il fallait bien qu'ils nous remerciassent. Suppléaient-ils par un discours aux gestes défendus, nous levions les bras au ciel : « *Niéponimaï!* Comprends pas! » Alors, que faire? Hier, l'un d'eux, en désespoir de cause, s'est jeté par terre, baisant avec transport la trace de mes pas. Pour le coup, je l'empoigne et le replante assez rudement sur les pieds. Il fallait le voir, gauche, interloqué, coi. Son silence semblait me dire : « Pourquoi me défends-tu de t'embrasser, de baiser ta poussière? Tu n'aimes donc pas ma reconnaissance? Tu es bon pourtant.... Ou préfères-tu notre simple merci, notre pauvre « spaciba » auquel tes Français rieurs répondent invariablement par ce long mot dont le sens m'échappe : « Non, pas si bas! Plus haut! » Trouves-tu vraiment qu'une parole ait de la consistance si aucun acte ne l'accompagne?... »

Ils raisonnaient tous ainsi en eux-mêmes, timides, embarrassés, quand nous repoussions leurs embrassades. Alors, traversés d'une idée soudaine, ils nous prenaient le balai des mains, ils nous arrachaient les

souliers que nous étions en train de cirer, ils couraient à l'eau.... Pour corser leur « spaciba », ils nous raflaient toutes les besognes. Bientôt, il fut impossible aux Français de s'employer de leurs dix doigts. Dans le couloir sombre du grand puits, où l'on fait queue de longs quarts d'heure à attendre son tour, la cruche à losanges bleus sur l'épaule, l'on ne voyait plus que des Russes; dans les cuisines, à l'épluchage des pommes de terre, rien que des Russes; au coin des cours où les lavandiers installent leurs seaux et leurs tables, rien que des Russes encore. Nous dûmes sévir, et exiger que la France fût représentée à chaque corvée.

Cependant, au milieu de tout ce beau zèle, les Tatars se prélassaient sur leur paillasse, quiets et béats. Aux autres les besognes difficiles! Aux chrétiens, aux Juifs, de récurer le béton de la casemate, de battre les couvertures, de plier les couchages, de transporter le *Kartoffelbrot*[1] du tombereau à la resserre. Impassibles, vous écrasant de l'immobilité vitreuse de leurs yeux bridés, indolents comme des mandarins, dont ils portent d'ailleurs le teint jaune, les grosses pommettes et la fine moustache luisante, il semble que le Prophète leur ait versé un opium contre tous les accidents de la vie. Rien ne les émeut. Ils ne demandent rien. Ils ne partagent jamais. Ils ne prient jamais. Servez-les; donnez-leur de votre nécessaire : ils trouvent cela tout naturel. Plusieurs sont riches de deux ou trois femmes. Sans un frémissement de tendresse, ils vous les montrent, fraternisant sur le même carton photographique. L'abondance, la disette, le froid, le chaud, la presse, la solitude, la guerre, l'exil : tout leur est égal; la vie se brise, impuissante, contre la torpeur bovine de leur fatalisme.

1. Pain de pommes de terre.

Pourtant quand les Rouski chrétiens font leur prière matinale, debout, tête nue, qu'ils multiplient les triples signes de croix, baisent l'Evangile et s'inclinent profondément devant la petite icône peinte recouverte de verre et fichée au mur au-dessus de leur paillasse.....

. . . .

. . . .



1er *JUILLET 1915*

VASSILI



Je suis le *barine* de Vassili. Il cire mes souliers; il m'apporte l'eau de mon *teube*, dans la cour, chaque matin; il ramasse mes balles à notre espèce de tennis; si j'ai soif, il court au puits; si le drap de mon pantalon râpé, trop étroit pour moi (le gouvernement n'a jamais pu me pantalonner à ma taille), cède à une flexion trop vive de gymnastique suédoise, vite il passe une aiguillée de fil et me raccommode; il veille sur moi comme sur lait au feu; aucun valet ne m'a mieux servi.... Mais, qui l'y force?

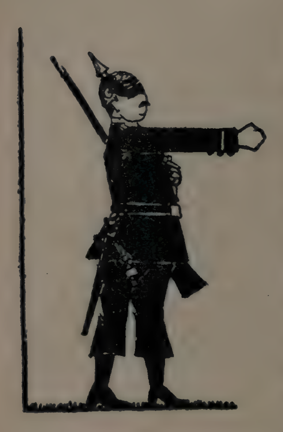
Allez seulement lui défendre de me servir; il pleurera. L'ai-je jamais contraint? L'ai-je jamais brusqué? Vassili est-il mon valet, ou mon ami? Il ne me baise plus les mains, il ne me baise plus aux lèvres, il ne baise plus la trace de mes pas... Il a perdu ces habitudes de moujick. Simplement, il me serre la main. Quand je travaille, il se tient là, assis sur ma cantine ou debout contre la fenêtre, à fumer des « papirosses », à regarder les images de mes livres. Lui plaisent-elles, il s'écrie : « *Koracho! Koracho!* Bien! Bien! » Mais

toujours je sens son regard fidèle de bon Sibérien fixé sur moi. Il devine mes moindres désirs. Ai-je besoin d'un livre? Il sait très bien à qui je l'ai prêté. Il bondit, court les couloirs, trouve l'homme, soit dans sa casemate, soit à l'ombre d'un peuplier, dans les fossés, s'explique avec lui en petit nègre, et, tout essoufflé, tout suant, me rapporte l'ouvrage. Nous ne discourons guère; ce serait difficile. Nous nous regardons; nous nous sourions. Il me donne tout ce qu'il peut; je fais de même. Il travaille; je travaille. Il me sert; je le sers. Je sais lire, écrire; je sais intercéder auprès du *Feldwebel* et demander des colis à mes parents et à mes amis de France. Lui, il sait ravauder, rapiécer, porter de l'eau, laver les assiettes. Ainsi, côte à côte, chacun à sa besogne, tous les deux nous travaillons.... Il croit, lui, que je suis un barine — en quoi il se trompe — et que je l'aime — en quoi il ne se trompe pas. Je crois, moi, qu'il est un gentil gars du pays de Tomsk qui se languit de son isba et de sa femme, et je veux le leur rendre en bonne forme quand la captivité sera finie.



7 JUILLET 1915

LE PETIT PEUPLE ALLEMAND ET LA GUERRE



ONZE mois d'écoulés? Combien cela durera-t-il encore?

Nos sentinelles sont plus impatientes que nous. Elles grognent et vitupèrent : « C'en est trop! C'en est trop! » s'écrient-elles. Elles nous disent : « Croyez-vous que, dans un mois, ce sera fini » — « Peuh! faisons-nous, dans un an peut-être, ou dans deux, jusqu'à ce que nous ayons vaincu l'autocratie qui vous tyrannise. » Elles nous regardent, découragées, stupides.

Ces pauvres gens souffrent. Ils ont tous six, sept, huit enfants. Leurs économies sont épuisées. La misère menace. Le long du chemin, en allant en corvée, ils nous racontent leurs ennuis, à Brissot et à moi, avec confiance, avec déférence, comme à des frères supérieurs. Ce sont de bonnes natures, point compliquées du tout, un tantinet serviles, lourdes d'un infini de siècles de soumission silencieuse. On sent si bien qu'ils n'ont pas fait leur Révolution et que, en dépit du droit du suffrage et du Reichstag, le moyen âge féodal sommeille au fond de leurs moelles.

A force de les regarder vivre, de causer avec eux, il me semble que je commence à comprendre cette vaste chose mystérieuse qu'est l'Allemagne. Je connaissais un peu son élite : j'ignorais son petit peuple, ses ouvriers, ses paysans, sa bourgeoisie moyenne. C'est eux pourtant l'Allemagne durable.

Comme ce monde-là est différent de nous ! Nous, nous lisons le journal ; nous avons des idées politiques ; nous donnons notre avis sur la composition du ministère : nous nous passionnons pour ou contre Pelletan, pour ou contre Clemenceau, pour ou contre Poincaré ; il n'est personne parmi nos orateurs de village qui n'ait de bons conseils à donner aux amiraux, aux généraux, aux diplomates. Que cela est peu allemand ! Rien n'égale l'ignorance de ce peuple dans les affaires générales. Imaginez un cultivateur français du temps de Louis XIV, besogneux et doux, tout empêtré de soucis domestiques, sachant que la vie est dure à gagner, s'y employant nuit et jour, acceptant princes, seigneurs, impôts, corvées, guerres, comme on accepte le soleil, la pluie, la grêle, la gelée, sans se permettre là-dessus de jugement, se disant que cela a été, est et sera, que lui n'est qu'un pauvre homme et qu'à chacun son métier, au roi de gouverner, à lui de faire vivre sa famille : voilà le fond politique du paysan et de l'ouvrier allemands. Monarchie, république, relations extérieures, duplice ou triplice : ne lui parlez pas de cela. Il vous écouterait ; il acquiescerait par bon garçonnisme, et s'endormirait, le nez dans sa chope.

Un Français ne peut comprendre à quel point les idées politiques et les préoccupations d'État sont indifférentes à un Allemand du peuple. Un Français, qu'il le sache ou non, même s'il se croit monarchiste, raisonne comme un chef. Il parle comme une part de roi, comme une grosse part de roi. Il discute les affaires

du pays, âprement. Humanitaire ou cocardier, il est patriote jusqu'aux moelles; il est patriote comme un souverain qu'il est. Que l'étranger offense la France : il est, lui, l'offensé; cela le regarde, lui; la blessure n'est point pour je ne sais quel prince lointain; elle est pour lui, individu-roi, pour sa peau à lui. On l'a bien vu à la mobilisation, on le voit bien après un an de guerre. Ce n'est point une caste seulement, c'est chaque Français, ministre ou savetier, qui hait le kaiser et sa bande, et veut les réduire à merci. Car la France, une et indivisible, est vraiment *une nation libre*, une collection d'individus autonomes décidés à vivre ensemble, se sachant investis, ensemble, de la plus noble mission humaine et engagés d'honneur, chacun dans son particulier, à la remplir.

Comme l'Allemagne est autre! Certes, elle a une élite, et qui s'entend à administrer et à commander — ce qui donne à sa vie nationale un bel aspect de cohésion. Pourtant, si on l'examine dans son intimité, il vient un doute : sa cohésion n'est qu'apparente; il y a des théoriciens de l'Allemagne, il n'y a point *une* Allemagne; entre le peuple et ses chefs il n'existe pas de solidarité profonde, de communion d'amour, d'espoir, de volonté. En haut, un empyrée d'hommes qui se croient surhumains, qui émettent des prétentions, tracent des plans, sécrètent des ordres, des *Befehle*, tonitruent, comme à l'école de section, des commandements secs à l'Allemagne et au monde; en bas, un pullulement de bonnes gens paisibles, tout à leurs petites affaires privées et ne s'immisçant point dans les mystères d'en haut.

Certes, on respecte l'empyrée, dans les régions basses; on tremble sous lui, comme sous le regard de Dieu; il n'y a pas de risque qu'on s'aventure à pénétrer ses desseins. Sujets fidèles, on obéit..... Ils sont

soldats, quand c'est la classe, et bons soldats; ils partent pour la guerre, quand c'est la mobilisation; ils chantent des hurrahs « au roi et à la patrie », quand c'est de rite. Mais au fond, tout au fond, si l'on sait ce que parler veut dire, ils ne sont point patriotes. Militaristes, oui; faciles à l'enrégimentement, oui; mais patriotes, non.

A vrai dire, ils seraient fort étonnés si on leur disait à brûle-pourpoint : « Vous vous moquez de votre patrie comme d'une guigne! » Ils se croient tous de bons, honnêtes et loyaux Allemands. De fait, n'obéissent-ils pas jusqu'à la mort? C'est juste. Mais ils obéiraient tout aussi bien, et sans grande transition, à George V, à Poincaré, qu'à Guillaume; et à une République qu'à leur monarchie. Leur affaire à eux n'est pas d'être patriotes — cela suppose un degré de liberté et de souveraineté intérieure qu'ils n'ont pas atteint — mais d'être bons sujets. Obéir, obéir toujours, sans discussion; plier dévotieusement devant la puissance; être soumis au chef, quel que soit ce chef; appliquer le *Befehl*, quelle qu'en soit la source, démocratique ou césarienne : voilà le propre de l'Allemand. Lui, si actif dans ses affaires privées, il est passif avec religion, avec une sorte de ferveur mystique, dans ses rapports avec l'autorité. Il s'en doute à peine; nous, ici, cela nous crève les yeux.

Un fait. Il m'est arrivé, à moi, prisonnier de guerre, de gronder vertement une sentinelle, de lui reprocher d'être infidèle à la consigne. Je riais *in petto*; elle, tremblait. Au garde à vous comme devant son officier, elle tremblait sous la majesté de l'ordre, du *Befehl*. J'avais commandé; donc elle avait rectifié la position; elle était là, soumise, éperdue de bonne volonté : elle oubliait que j'étais Français, que j'étais sa chose, qu'il m'était interdit par le règlement de lui parler, qu'elle

eût dû croiser la baïonnette et me toucher du fer, m'embrocher même... ; non, j'avais ordonné : l'homme qui ordonne, qui « détient le *Befehl* », l'ordre, est sacro-saint pour ce peuple.

La raison en est qu'il n'est jamais sorti de son privé. Il vit dans sa maison, sa terre, son usine, sa taverne, son église, sa famille, ses quelques amis, sa société professionnelle. Il y vit du mieux qu'il peut, très habile aux choses d'économie ménagère, s'entendant fort bien à embellir son logis, sa table, son compte d'épargne. Les courants modernes : socialisme, libéralisme, matérialisme, religion du confort et de l'hygiène, ont même développé à un point inimaginable, insoupçonné en France, ses aptitudes pratiques. Mais nul courant moderne n'a pu l'inciter à toucher à l'arche sainte, le gouvernement, à discuter la Constitution, la bureaucratie, l'armée, à traiter à fond des principes politiques. Même hardi, il ne lèse point les majestés. En somme, un seul domaine est libre pour lui, le domaine économique. Son énergie s'y cantonne, sa pensée s'y enferme. Là, il est maître ; là, personne ne l'égale en persévérance et en ténacité ; là, il risque tout ; il tente tout ; il crée sans trêve du nouveau ; nul préjugé ne l'entrave ; sa pauvreté récente l'aiguillonne et lui appâte merveilleusement le lucre ; en dix ans, il a transformé une province ; en trente ans, il a fait de l'Allemagne un morceau d'Amérique en pleine Europe. Oui, il faut le reconnaître, l'Allemand, c'est le « mulet de Marius » du monde économique.

Mais cela lui suffit. Autrefois, il possédait les nuées. Il a troqué son patrimoine. Il possède maintenant les marchés du monde. Il se targuait d'être Grec ; il se contente d'être Carthaginois. Il fait de l'argent. Il ne connaît rien au delà.

Et le pouvoir? Ne connaît-il point le pouvoir? Oui,

il le connaît; mais comme quelque chose de grand, de lointain, comme une sorte de divinité qui pourrait être mauvaise et qu'il s'agit de se rendre favorable ou pour le moins, indifférente. Il le connaît comme un chrétien médiocre connaît l'invisible. Il y croit; mais il demeure à ses affaires; il y croit sans envie, sans prétendre y participer; il lui donne sa confiance et une sorte de culte pas trop dispendieux; surtout, il lui demande de l'aider à gagner de l'argent; moyennant quoi, il trouve tout bien : le kaiser, la bureaucratie, l'armée.

Ce loyalisme utilitaire est surtout le propre de l'Allemand riche. Pour l'Allemand de peu, en dehors de son privé — famille, usine, taverne et syndicat — il y a une manière de vaste inconnaissable divin; et, au premier degré de l'inconnaissable, dans le voisinage du Seigneur, des saints et du vaillant Siegfried à la peau d'écailles, il y a le pouvoir : empereur, princes, généraux, diplomates, ministres. Tout cela, c'est l'océan immense et insondable, ce sont les larges eaux primitives et sacrées; quant à lui, chétif mollusque, rivé à son rocher, il s'en tient au petit espace dragué par ses valves béantes. Et quand le moutonnement terrible des puissances de l'abîme, des majestés sceptrées, galonnées et casquées, vient s'abattre contre lui, mugissant, ébranlant sa pauvre maison flottante, il frémit, frappé tout ensemble de crainte et d'amour, et il susurre son effacement et son adoration en des paroles inarticulées. Après quoi, oubliant les dieux qui ont passé, les dieux qui brillent, parlent haut et parfois « bottent » et flagellent, il se remet vaillamment, consciencieusement, à aimer sa femme, à lui faire enfants sur enfants et à gagner le plus de marks possible.

En somme, lui aussi, l'Allemand de peu, est utili-

taire dans son loyalisme. Il ne prétend point, comme l'Allemand riche, que son gouvernement lui livre l'univers à inonder de grande et petite brocante « made in Germany ». Il a moins d'exigences. Il veut seulement avoir du travail et gagner sa vie. Mais cela, il le veut. Il a pris l'habitude d'un certain bien-être, habitude récente à vrai dire — mais le plaisir nouveau n'est-il pas le plus cher au cœur? Il veut pouvoir bien s'entripailler en semaine et, le dimanche, pouvoir aller, avec sa *gnädige Frau* et son escouade d'enfants mis de neuf, vider quelques douzaines de chopes et, tout l'après-midi, sous les tonnelles des *Wirtschaften* environnantes, rire à gorge déployée. Il veut penser avec orgueil que son père était dans la misère et que lui vit dans l'aisance. Il veut croire qu'il n'y a pas d'ouvrier au monde plus heureux que l'ouvrier allemand. Mais, s'il peut croire cela, l'estomac plein : hourrah pour la terre entière! Que le gouvernement fasse ce que bon lui semble, qu'il s'allie à l'Autriche ou à la France, qu'il soit libertin ou collet monté, qu'il obéisse ou non au Reichstag!.. Lui, l'honnête et fidèle Michel, il a son bien-être : donc l'Allemagne est grande, le monde est parfait.

J'ai pu me rendre compte peu à peu de cette disposition d'esprit en causant, de façon plus ou moins clandestine, avec les soldats qui nous gardent, et les paysans qui nous emploient à vingt pfennigs la journée de neuf heures. J'en suis sûr maintenant : en dépit de tous les chants patriotiques dont les recrues emplissent les chemins, en dépit de tout ce qui se débite au prône et à l'école, les affaires de l'Allemagne ne sont pas les affaires de Michel. Que l'espèce d'émancipation économique où il est arrivé supplée ou renforce son vieil instinct de soumission aux puissances, toujours est-il que l'ancien sentiment, quasi religieux,

et le nouveau, tout à fait positif, aboutissent au même résultat : la réclusion dans le privé, l'indifférence politique, il vaut mieux dire, la nullité politique.

Cet état d'esprit a ses avantages. Il favorise l'ordre public. Chacun restant à sa place, il n'y a point de friction, point de forces gaspillées; l'on ne se suspecte point d'un étage à l'autre. Le pouvoir, sûr de durer, peut exécuter de longs desseins. Il a les coudées franches. Il lui suffit pour être aimé de s'abandonner à son penchant naturel, qui est de patronner, patronner l'ouvrier à l'intérieur, patronner le patron à l'extérieur, et de s'envelopper de pourpre, d'éclabousser, d'étonner l'univers : toutes choses qu'il fait par volupté, mais qui jettent par surcroît un reflet de gloire sur la marchandise allemande... Oui, cette nullité politique de la masse a eu d'assez bons effets jusqu'ici. Mais, jusqu'ici, ç'ont été les vaches grasses. A fréquenter le bon Michel tous les jours, en ces temps de rationnement, de misère et de mort, il me semble que la nullité politique du peuple, si chère au pouvoir, n'engage guère à un patriotisme obstiné et fidèle et qu'elle pourrait bien devenir, à la longue, calamiteuse.

Voilà bientôt un an que j'assiste à la vie de ce coin d'Allemagne. Je regarde; je questionne; j'écoute. Ils se sont apprivoisés tout à fait maintenant. Plus de cris de mort. Plus de *kaput*, sauf par plaisanterie. Dans les villages, quand la corvée arrive, les enfants accourent de toutes parts, nu-pieds, un peu timides, à la fois confus et souriants. Leurs papas leur ont dit que les Français étaient de fameux soldats, « les seuls qui avaient pu tenir tête aux gris-bleus ». Cette apologie nous a grandis aux yeux de ces marmots. Puis ils savent que nous recevons des paquets, beaucoup de

paquets. Ils nous croient d'une richesse exorbitante. L'on précise même, entre commères, qu'il y a un milliardaire et six millionnaires au fort Orff; et, je ne sais pourquoi, c'est moi qui suis le milliardaire. Ce petit monde s'étonne et admire que des gens d'aussi haut parage, et si terribles sur le champ de bataille, se montrent si simples avec eux. Leurs bourgeois et hobereaux en usent, paraît-il, de manière un peu différente. Enfin, ces villageois ont appris que le fort était une vraie république, que nous y avions supprimé les distinctions de fortune, que les « sans-paquet » touchaient autant sur les colis de France que les « petits paquets » et les « gros paquets ». Ce communisme, si naturel pourtant, les a touchés et conquis.

Le fait est que les enfants et la corvée fraternisent. Les pauvres femmes nous offrent, en cachette, qui, une pomme, qui, un œuf. Les vieux nous saluent bien bas. L'on nous dit, « très honoré monsieur Un tel », « M. un tel de très haute naissance ».... Même les réformés n° 1, avec leur manche vide et leur figure de massacre, ont perdu cet affreux regard de haine dont ils nous assassinaient au début.

A Ingolstadt, quand nous attendons les paquets sur la place de la *Kommandantur*, les civils vont et viennent devant notre groupe, et babillent. Les femmes sont particulièrement attentives. Elles reconnaissent Monsieur Pierre « qui avait une effroyable blessure et qui, Dieu merci, est bien guéri »; monsieur Paul, qui...; monsieur Jacques, que.... Et comme elles rient de toutes leurs dents quand nous les rappelons à l'ordre, leur citant la mercuriale dont les a flagellées le journal de la veille! Elles se moquent bien du journal! La sentinelle a beau grogner, elles déclarent à sa barbe que les *Franzosen* sont rudement *cholis* et *chantils*. Et quelques-unes, qui ont des lettres, confessent qu' « un

pantalon rouge vaut largement un *Feld-grau* » et que « c'est une bien bonne blague que la France soit pourrie, comme on le prétend ».

Hier, un postier chenu s'est planté devant la corvée.

« Eh bien! comment ça va, gros père? lui fait Bracke, qui sait un peu de patois franconien.

— Oh! messieurs, très bien, très bien. »

Il restait là, interdit; il avait enlevé sa *Mütze* et s'épongeait le front pour se donner une contenance.

« Ça me fait mal au cœur, dit-il tout à coup, un peu bégayant, de penser que nous sommes en guerre avec vous....

— Mais non, mon vieux, on n'est pas en guerre avec toi. C'est seulement au poil de tes fortes têtes que nous en voulons. Eux, c'est des brutes qui t'écrasent, et voudraient écraser tout le monde. Mais, toi, tu es un « poteau »! *Du bist ein Poteau!*

— Qu'est-ce que c'est un « poteau »?

— C'est comme qui dirait un vrai copain! »

Le postier avait la larme à l'œil : « Ah! ça me fait du bien au cœur!... Moi, j'aime les Français. Vous êtes si gentils pour tout le monde. Vous ne méprisez pas le pauvre peuple....

— Tiens, mon vieux général, voilà un londrès que ma bourgeoise m'a envoyé. Car, tu sais, heureusement que la France nous approvisionne.... Ça n'empêche pas qu'on rossera ton sale kaiser et tous tes gros bonnets. Nous, on est républicain. Liberté! Égalité! Fraternité!... Nous voulons que tout le monde vive. Mais, dame, qui s'y frotte!... Bon sang! Pourquoi diable ne foutez-vous pas votre c.. de kaiser à l'égout! Laissez faire! On va vous libérer, nous, et un peu vite! »

Le postier, effaré, allumait son cigare par le mauvais bout.

Oui, ils ont bien changé depuis notre arrivée. Le dogme de notre caducité définitive, dont on les avait patiemment pénétrés, ne tient plus guère. Ils s'en moquent avec nous. C'est amusant de voir ces petites gens, — qui n'ont jamais reçu que des regards de dédain de leurs patrons et de leurs officiers — nous traiter en intimes. Cela les flatte de causer avec nous sur le pied de l'égalité démocratique. Car ils reconnaissent fort bien notre supériorité. Ils sont très touchés que nous n'en abusions pas. Ils nous sentent sincères dans notre haine de l'orgueil de caste. Ils applaudissent à nos discours républicains. En retour, ils nous font confidence de leurs rancunes, de leur désespoir. Comme ils sont unanimes, les pauvres bougres, à détester cette horrible tuerie!

Car il est certain que le terrible fardeau de la guerre actuelle — le plus terrible fardeau de mort, de languitude et de misère qui ait jamais pesé sur l'humanité — est plus lourd encore à leurs épaules qu'aux nôtres. Nous sommes à l'arrêt dans nos tranchées depuis septembre. Eux, depuis un an, n'ont pas débridé. Tour à tour vaincus ou victorieux, sans cesse, sur le front Est, c'est une nouvelle affaire gigantesque, comme la Marne. Tous les jours, c'est l'attaque forcenée, à plein effort. Tous les jours, c'est le grand massacre. Plus de trois millions et demi de Germains engraissent les terres de Galicie et de Pologne; plus de dix millions ont été blessés. Et pourquoi? Pour se défendre? « Ah! nous disent-ils, si vous saviez ce que ça m'est égal d'être Français ou Prussien! La paix! La paix! »

Ils ne croient plus que leur guerre soit une guerre de défense. Ils ont entendu leurs sous-officiers — des bourgeois — pester contre l'Autriche « qui les a jetés dans cette sale affaire ». Cette idée a fait du chemin dans les villages où cantonnent les compagnies.

Aigris par la misère, les soldats, maintenant, bougonnent. Beaucoup souhaitent de déserter en masse. Ils comprennent très bien qu'ils sont les victimes d'une caste nobiliaire et industrielle affolée d'orgueil. Ils obéissent encore. Mais ils grognent. C'est du nouveau dans l'histoire qu'un Allemand grognard.

« Tout le monde nous déteste, me disait un jeune ouvrier haut-franconien, tout le monde, sauf le Pape et le Turc. C'est sans doute que nos gros bonnets voulaient tout pour eux.... Et puis l'on nous racontait que la France était une nation vermoulue, et qu'il suffirait d'une chiquenaude pour la réduire en poussière. En voilà une blague ! Nous savons bien, nous, que vous êtes de fameux soldats. »

« J'étais dans les Vosges, me dit une sentinelle du 13e Bavarois. Peste! quels diables que vos *Alpine Jäger* ! »

« J'étais sur l'Yser, me dit un autre. Je me souviendrai de vos marsouins ! »

Et il s'approche de la lanterne pour me montrer sa blessure.

« Mon vieux, lui dis-je, mon petit frère aussi, qui est marsouin, a été blessé sur l'Yser. »

« Non, font-ils tous, on nous a bernés ! Vous n'êtes pas pourris ! Diable, non ! Ni vos canons ne sont pas pourris. Ah bien ! on nous en serinait de jolies histoires. Et si nos « fortes têtes » avaient été aussi humanitaires qu'elles le disent, ça se verrait; nous aurions des amis par le monde ! Nous n'aurions pas la terre entière contre nous. Et c'est nous, les pauvres diables, qui payons les bêtises.... Non, c'est trop ! c'est trop ! Ah ! vivement la paix. Prenez donc l'Alsace-Lorraine ! Ce qu'on s'en fiche ! Qu'on prenne ce qu'on voudra ! Est-ce que ça compte pour nous d'être gouvernés par Berlin ou par Paris? »

Et un gros *Unteroffizier* de me dire :

« Moi, ma parole, je préfère les Français aux Prussiens. Ils sont bons gars avec nous, les Français. Ils savent compatir ; ils savent partager leur pain. Quant aux Prussiens ! Ah bien oui ! Des coups de pieds : voilà ce qu'ils nous donnent. Des tas de vaniteux qui se croient tout permis, qui veulent tout pour eux, qui bernent leur propre peuple et lui refusent tout droit !... Nous, on ne veut qu'une chose : vivre en paix avec tout le monde. Et voilà ! on nous fait massacrer. Pourquoi ? Sait-on pourquoi ? Quel bénéfice y avons-nous ? Dans les villages, partout des veuves et des invalides. Dans les villes, c'est bien pire ; des tas de familles d'ouvriers y crèvent de faim. Ah ! vous en avez de la chance, vous. La France est riche. Elle trouve moyen d'envoyer des paquets à ses prisonniers.... Nous, on se serre la ceinture. Voilà ! On nous mène à la boucherie et on laisse pâtir nos femmes et nos enfants.... Et ça dure ! Ah non ! voyez-vous. La paix ! Que ça finisse ! La paix à tout prix ! »

Je n'ai pas vu un soldat allemand, depuis six mois, tenir un autre langage. Blessés guéris retournant au front, *Landwehr* ou *Landsturm* s'attendant à partir d'un jour à l'autre, ils sont unanimes. Si le dixième de leurs grognements intimes se traduisait en actes, ce serait la révolution dans tout le pays.

A dire vrai, je n'admire guère cette bougonnerie. Ce n'est pas de l'indignation de conscience. Ce n'est pas le froissement secret de libertés intérieures qu'on aurait violentées et dupées, et qui se regimberaient par fierté virile. Non, c'est simplement le cri du mulet que le bât écrase, et qui n'en peut plus. Il veut la paix de l'étable, le son, l'eau claire, la douce tiédeur de la litière bien faite ! Mais, soyons tranquilles, il craint les coups. Et son maître saura lui en donner à tire-larigot, tout le long de la montée.

Car Michel n'a guère progressé en spiritualité depuis l'empire. Il était très pauvre autrefois. Il était sobre. Il aimait la musique et le rêve. Il se complaisait dans une piété mystique. Serf avec les hommes, il se sentait libre avec son Dieu, son Dieu évangélique, très tendre et très doux — *Mein lieber Gott*. Aujourd'hui, c'est un homme aisé. Il est serf encore, et plus que jamais, avec les autorités — nobles, officiers, grands patrons; mais il ne cherche plus sa liberté du côté de Dieu. Son nouveau culte, c'est un foyer cossu, avec de bonnes mangeailles et un tonneau de bière bien fraîche. En somme, il est devenu égoïste. Il ne pense plus qu'à lui, qu'à son petit intérêt à lui, qu'à ses syndicats qui protègent son salaire, qu'à ses coopératives qui lui allègent la vie. Sans qu'il s'en doute, à force d'ignorer la politique, de se désintéresser du pouvoir, de ne se soucier que de son privé, il a glissé à cette plate doctrine que traduit la formule antique : *Ubi bene ibi patria*. « Où je suis bien, là est ma patrie! »

Quand il nageait dans son petit bonheur, en juillet dernier, il criait avec ses maîtres : « *Deutschland über alles!* » Il chantait à pleine gorge des chansons chauvines durant ses beuveries. Un peu de la mégalomanie des gens de l'empyrée lui moussait dans le corps, pêle-mêle avec la bière et les saucisses. Il se voyait alors avec sa Germania, montant, montant toujours, atteignant la cime suprême de la gloire et de la force. Oui, il aimait alors sa Germania. Elle était si puissante. C'est ainsi qu'on la lui dépeignait toujours : matrone robuste et redoutable, point aimable certes, imposant sa volonté d'un poing péremptoire, mais donnant aux siens de si bonnes choses qui se mangent et se boivent, et du bien-être tant et plus. Comment ne pas aimer une telle personne, quand on est un pauvre diable et qu'on sort à peine de misère!

Et voilà, la guerre est venue! Germania, enfin, va devenir reine du monde! En avant! Et le bon Michel part pour Paris. Oh! ce sera très court. Une quinzaine. Un simple voyage de noce. Pensez-donc : Reims, le champagne à flots; Paris, les petites femmes... toutes les délices de Babylone.... Car, enfin, la France, tout le monde le sait, est une nation à prendre.... En avant!

En avant! Mais, fichtre! ça cogne dur! Paris est là derrière.... Mais quel enfer de feu à passer! Vlan! voilà que nous reculons maintenant. Et nous en laissons, de bons Teutons, sur les chaumes et dans les étangs de la Marne! Quel massacre! Alors, quoi! On m'a menti. Les Français peuvent nous battre. Ah! oui, ils nous ont battus, bien battus!

« Mais ça n'en finit pas!... Que l'hiver est dur dans la tranchée. Et toujours des morts, toujours, toujours. J'ai les pieds gelés. Je mange mal.... Ah! mes pantoufles, mes bonnes pantoufles, ma chère femme qui allumait ma longue pipe, et qui me faisait chaud dans mon lit!... *Sacrament!* Pourquoi donc cette terrible guerre! On m'avait dit que ça serait si facile!... Après tout, je m'en fiche, moi, bon et honnête Michel, de gouverner le monde!... Payer *ça* de *ma* peau!... Ah non! Je suis un pauvre homme, moi! Qu'ai-je à faire de la domination universelle! Oh! de grâce, *lieber Gott*, fais que la guerre finisse, et que je retrouve mon village, ma taverne, mon lit, mes chers enfants!... »

Michel a raisonné et raisonne ainsi. Ce n'est pas héroïque. Sancho Pança lui serrerait les mains comme à un vrai camarade.... Mais, somme toute, pourquoi serait-il un don Quichotte? L'Allemagne a-t-elle jamais prétendu être une Dulcinée? S'est-elle montrée à lui sous des traits charmants, câline, douce, maternelle, l'aimant pour lui, sans égoïsme, de pur amour?... Certes, non! L'Allemagne l'a bien plutôt

terrorisé par sa voix de commandement, et fait rentrer sous terre par son étalage de force agressive. Elle a parlé à son imagination de vieux serf, non à la noblesse de son cœur. Elle a voulu son obéissance, non sa tendresse.

Et voilà! la grande heure est venue, l'heure sombre du sacrifice. Il ne suffit pas de chanter :

Sois bien tranquille, Patrie bien-aimée....

Non, simplement, il faut mourir, pour que celle qu'on aime vive.

Aimer! c'est vite dit. L'on nous a si souvent raconté que les Allemands aimaient l'Allemagne, que c'étaient, eux, les vrais patriotes; que nous, Français, nous n'étions que des anarchistes. Pourtant, après un an de guerre, ces « grognards » de Gaulois, qui discutent toujours, qui ont des idées à eux, qui y tiennent tellement qu'ils s'écrient parfois : « Périssent les patries, pourvu que vivent les principes et se fonde l'humanité!... » ces intraitables, ces ingouvernables, ces « anarchistes » demeurent un corps et une âme, s'assujettissent à la plus dure patience et improvisent le plus formidable effort de guerre. Pourquoi? Est-ce inconséquence? Certes, non! C'est que, pour eux, la France, c'est la justice; la France, c'est l'idée humaine. Ils sauvent leur âme, en sauvant la France. Ils peuvent mourir, car ils ne voudraient point vivre si la belle Europe tombait sous la serre allemande.

Mais, les petits Michels de Germanie, pourquoi mourraient-ils de bon cœur? Pourquoi, l'hécatombe grandissant, feraient-ils le carré autour des chefs, résolus à vaincre ou à périr? Est-ce que vraiment, l'Allemagne, cela vaut la peau?...

Toujours est-il que les mystiques de la justice et de

la liberté, qui épouvantèrent les hommes de l'ordre en temps de paix, sont les plus disciplinés du monde aujourd'hui, tandis que les piliers de l'ordre, les musiciens de l'unisson, les adorateurs de la puissante Germania, les mystiques de la seule force, ils se mettent à grogner, ils raisonnent en mauvais individualistes, ils renient.

Oui, je l'ai observé mille fois, ces soldats teutons, qui n'ont pas encore trahi de fait, par peur du chef, ils ont trahi dans leur âme.

Je ne m'en étonne plus. Je comprends très bien maintenant qu'ils nous regardent sans haine, qu'ils veuillent la paix à tout prix et que, si la guerre doit durer, ils souhaitent d'être faits prisonniers. Ils ont trop souffert. Ils souffrent trop. La souffrance a dépassé leur patriotisme.

Il faut aimer beaucoup pour consentir à souffrir beaucoup. En vérité, leur amour tant vanté pour Germania n'était qu'une fièvre d'imagination, une suggestion factice, un sentiment de parade. L'éblouissement du pauvre diable pour ce qui brille et tonitrue. Ils aimaient Germania dans le succès. Ils l'aimaient triomphante, colossale, mastodontique. Ils l'aimaient du même genre d'amour qu'un arriviste aime la fortune et un gourmand les fortes liesses. Ils l'aimaient charnellement, comme une puissance de chair. A-t-on jamais vu qu'un tel amour se complaise dans le sacrifice et survive au malheur? Non, l'idéal seul vaut plus que la vie. L'idéal seul suscite l'amour merveilleux qui grandit avec la douleur, l'amour pudique et farouche qui dédaigne de s'étaler et ne déploie ses chants et la beauté de ses larges ailes qu'à l'heure du don absolu. Or l'Allemagne a cessé depuis longtemps d'être un idéal.

Ce que c'est que de n'avoir que la force! Quand on

la perd, on n'a plus rien! Ce que c'est que de bâtir sur l'égoïsme et la nullité politique des masses! Quand l'heure est venue de faire appel à leur héroïsme, on ne rencontre plus que leur molle et triste passivité....

Mais quelle organisation étonnante, celle qui peut neutraliser tant de mauvais vouloirs et faire des armées tenaces et manœuvrières de ce ramas de pleutreries privées!



31 JUILLET 1915

LA TRAVERSÉE DE LA SUISSE



Notre convoi a traversé la Suisse cette nuit. Je voudrais ne pas être malade — malade de détente et de bonheur — pour vous dépeindre l'accueil qu'on nous y a fait. Il m'a transporté, et, je dois le dire, il m'a surpris.

Je connais la Suisse. Je l'aime comme ma seconde patrie. Son histoire et ses institutions me sont familières. De longs séjours aux bords du Léman et de chères amitiés m'ont persuadé depuis longtemps qu'un même instinct animait nos deux peuples, l'instinct de l'indépendance et de l'humanité. D'avance, dans ce duel forcené, je savais où irait la libre sympathie de nos aînés en république.

Il n'empêche, je croyais qu'à notre passage, cette sympathie, si vraie et si sûre, se vêtirait d'un voile et contiendrait son élan.

Par prudence, d'abord. C'est un tel paradoxe que la

Suisse! Un citoyen de Lausanne sait-il jamais, quand il manifeste son amour pour la civilisation française (qui est sa chose, après tout, aussi légitimement qu'elle est la chose d'un citoyen d'Orléans et de Nancy), sait-il jamais s'il ne blessera pas un confédéré de Bâle ou de Zurich? Et si cette manifestation se généralise, provoque une contre-manifestation, n'a-t-il pas tout à redouter, pour sa patrie, d'un tel plébiscite spontané? Ne serait-ce pas la fin de cette nation bi-cardiaque qu'une lutte ouverte se déclarant soudain dans ses frontières entre les deux civilisations qui la constituent?... Aussi, n'eussions-nous rencontré, durant ce voyage nocturne de Constance à Genève, que des visages gentils et calmes, je n'aurais point douté, pour autant, de ma chère Suisse.

J'aurais dit à mes compagnons :

« Faites-lui confiance : elle nous aime. Cette démocratie est paisible, saine, peu encline aux grandes phrases, ennemie des scènes de la rue; mais elle croit, d'une foi robuste, au droit des gens. De toutes ses forces, elle déteste l'impérialisme agressif et la savante barbarie allemande.... Vous la trouvez timide, réservée, circonspecte; vous incriminez son silence. Ne l'accusez point : ce silence est une obligation de son patriotisme. Car elle est patriote, farouchement patriote. Elle voudrait vous acclamer : un grave devoir national lui clôt les lèvres. Comment voulez-vous qu'elle permette, de gaîté de cœur, que la culture germanique et la culture latine s'affrontent soudain, chez elle, comme dans un champ clos, — elle qui ne subsiste que de leur accord, elle dont c'est la mission historique de les faire communiquer, se pénétrer, s'harmoniser!... Cette guerre atroce est une heure difficile pour sa vie intérieure! Tenue à la réserve en temps de paix, maintenant, pour conjurer une scission toujours possible, elle

doit se serrer comme dans une camisole de force, refréner sa langue, avaler les mots qui la brûlent — les mots d'amour et d'admiration que lui dicte son cœur pour sa vaillante sœur et voisine... Croyez-moi, mes compagnons, la démocratie des montagnes prie, dans son âme, pour la victoire du droit, pour notre victoire. Son silence n'est qu'une façade : elle se tait par raison d'État. »

Je n'ai pas eu à tenir ce discours. Le peuple helvète, si hostile aux démonstrations, nous a acclamés d'un bout à l'autre de la Suisse. Il a veillé toute la nuit. Il nous a comblés de cadeaux. Nos banquettes n'étaient qu'une jonchée de rubans, de cocardes, de fleurs, de boîtes de cigares, de paniers de nourriture, de bouteilles des fameux crus de Neuchâtel, de la Côte, de Lavaux et d'Yvorne. Dans mon seul compartiment, nous avons rempli six musettes de cigares que nous avons expédiées au front, au 30e de ligne, le régiment du pauvre Robequain dont j'ai appris la mort en arrivant à Bellegarde.

Et ne croyez pas que c'était la seule pitié pour les épaves de la guerre qui inspirait cette explosion de générosité. J'en ai la certitude, c'était l'amour de la France. Bourgeois et paysans, enfants et vieillards, et en Suisse allemande comme en Suisse française, tous ils chantaient la *Marseillaise*. Ils brandissaient le drapeau tricolore. Ils criaient : « Vive la France ! » Aux arrêts, ils nous parlaient cœur à cœur, comme des frères. Ils nous remettaient des adresses qui étaient des hymnes à « la nation de Valmy et de la Marne », aux « champions des droits de l'homme », à l'armée citoyenne qui a juré de vaincre ou de mourir pour « l'avènement d'une libre Europe ».

Il me semblait que les fiers Helvètes du Morgarten et de Sempach, que ces vieux ancêtres de la démo-

cratie et de la liberté étaient venus du fond de leur Grütli national pour nous faire la haie et nous bénir, nous, les fils de la jeune République.

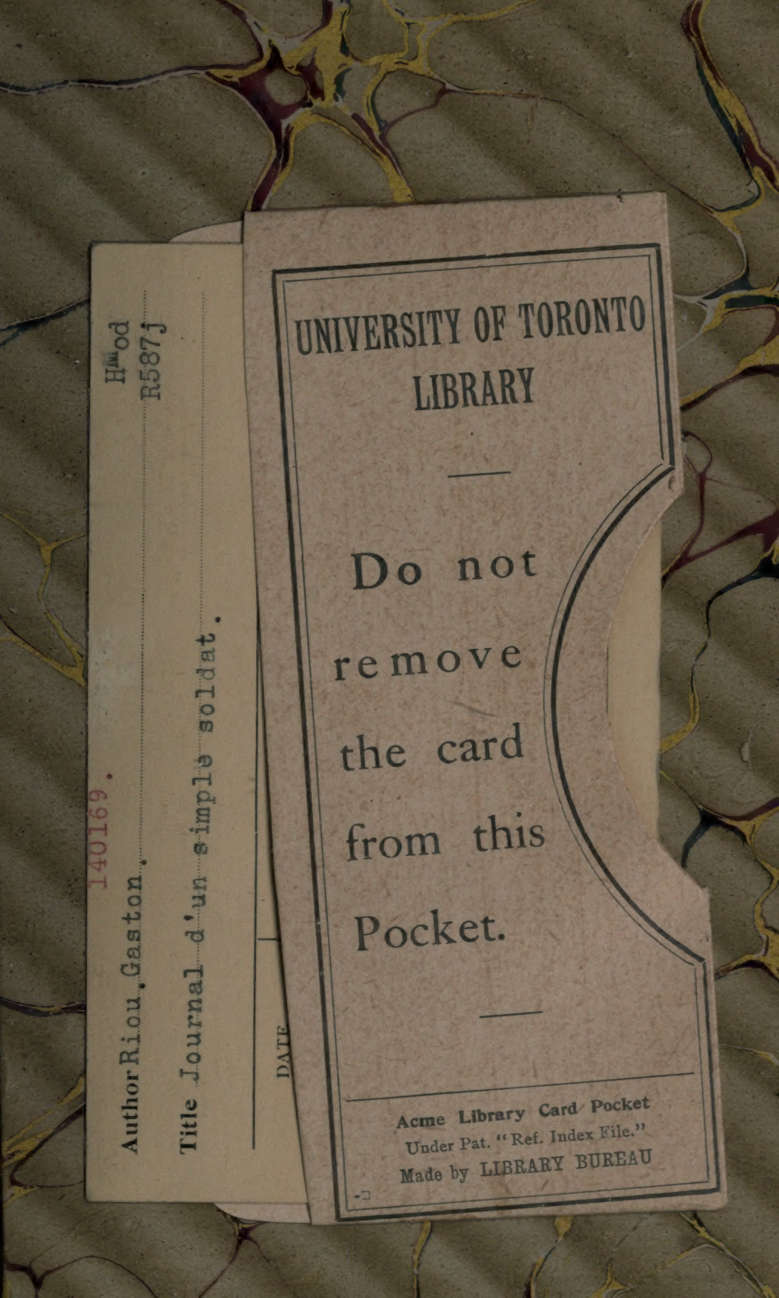
Je ne puis vous exprimer la folie de joie qui bouillonnait dans nos veines. La France! La France aimée! La France de notre sang et de notre cœur! L'éternelle France ressuscitée par l'agression allemande, et redevenue chevalier de la liberté! La France acclamée par les neutres, par tous les hommes qui vivent du respect du droit!... J'étais ivre de bonheur. Quelle récompense qu'une telle nuit, pour vous, mes nobles mutilés, et pour toi, mon petit frère, aux tympans crevés, au crâne fendu, et pour vous, mes amis, tous mes saints amis trépassés, qui dormez en Lorraine, en Belgique, dans les Flandres et sur la Marne!



TABLE DES MATIÈRES

193-16. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 3-16.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU
HMod
R5587j
140169.
Author Riou, Gaston.
Title Journal d'un simple soldat.
DATE

